

Parole & Silence

Ecoute de la Bible au cœur de l'actualité : un temps de chants,
de prière et de méditation autour de l'Epître aux Ephésiens

Textes rédigés par Jean-Pierre Zurn

Ephésiens 1,1-2

« Paul apôtre du Christ Jésus par la volonté de Dieu, aux saints qui sont [à Ephèse] et aux fidèles en Christ Jésus, à vous grâce et paix de la part de Dieu notre Père et du Seigneur Jésus Christ. »

Voilà une salutation à laquelle les épîtres de Paul nous ont habitués. Elle est à peine plus brève que celle de l'épître aux Philippiens, mais beaucoup moins détaillée et circonstancielle que celles des épîtres aux Galates, aux Corinthiens ou aux Romains. Elle comporte trois éléments : auteur, destinataires et souhaits. Mais auteur et destinataires posent problème !

L'appellation habituelle *Epître de Paul aux Ephésiens* ne va en effet pas de soi. Son contenu ressemble plus à un petit traité qu'aux autres épîtres que nous connaissons et beaucoup d'éléments portent à penser que son auteur n'est pas Paul lui-même ! L'apôtre a séjourné deux ou trois ans à Ephèse entre 52 et 54 ou peut-être entre 55 et 57. Il est donc étrange qu'il n'y ait aucune allusion à ce séjour et aux liens que Paul avait établis avec les Ephésiens, ni à des circonstances concrètes qui permettraient de situer mieux les Ephésiens. Il n'y a aucune interaction vivante entre Paul et la communauté d'Ephèse et la tonalité générale du document est plus solennelle que chaleureuse. Il est donc peu probable que l'épître soit de Paul, malgré le passage où il est dit « moi, Paul, le prisonnier du Christ » (3,1). On sait que chez les anciens, on pratiquait ce que l'on appelle la pseudonymie, ce qui consiste pour un auteur à emprunter un nom connu pour se mettre sous son autorité. Il est donc tout à fait pensable qu'après la mort de Paul, quelqu'un parmi ses compagnons ou ses admirateurs de la génération suivante se présente à ses lecteurs en s'autorisant de l'apôtre et de sa théologie.

Il faut ajouter à cela que les plus anciens papyrus que nous connaissons ne mentionnent pas de destinataires et omettent la mention « aux Ephésiens ». On a donc un « qui sont » qui reste en suspens et pose aussi question. Faut-il comprendre « les saints qui sont fidèles » ? Certains pensent plutôt qu'au départ il y avait là un blanc et qu'on pouvait y inscrire différents destinataires ? Nous aurions donc affaire à une sorte de lettre circulaire adressée à plusieurs communautés chrétiennes d'Asie mineure.

Malgré ces incertitudes, on peut affirmer qu'avec l'épître aux Romains, Ephésiens est un des textes bibliques qui a exercé dès le départ une grande influence sur la pensée et la spiritualité chrétiennes. Enraciné dans la pensée de Paul, même si son langage n'est plus tout à fait identique à celui de l'apôtre, le document adressé aux Ephésiens s'inscrit dans la même veine que les Colossiens qui l'a précédé et avec lequel il partage de nombreux thèmes communs¹. Mais alors que Colossiens développe plus particulièrement la christologie, Ephésiens s'intéresse plutôt à l'ecclésiologie. C'est une réflexion approfondie sur la nature et la tâche de l'Eglise une et universelle. Tous deux prolongent la pensée paulinienne. Ephésiens doit dater des années 80, car il en est déjà fait mention à la fin du 1^{er} s. par Clément de Rome aux Corinthiens, puis par Ignace d'Antioche et par la *Didachè* au début du 2^{ème} s. Abondamment cité dans les premiers siècles, il sera aussi très souvent commenté dès le 4^{ème} s.

Le contenu reflète deux problèmes majeurs auxquels les communautés chrétiennes ont été confrontées autour entre 65 et 80 : il y a d'abord la question de l'unité de l'Eglise après la mort de Paul. L'apôtre représentait la figure d'autorité et le lien unificateur par excellence des églises

¹ *mystèrion*, session du Christ à la droite de Dieu, croyants ressuscités avec lui, Christ tête de l'Eglise, l'Eglise (ou la création tout entière) corps du Christ, pacification par le sang du Christ et plérôme, opposition avant-maintenant de la vie en Christ, codes domestiques, connaissance et sagesse des croyants, invitation à prier continuellement, hymnologie très présente...

pauliniennes et sa disparition avait engendré un sentiment d'insécurité, voire une crise parmi les églises pauliniennes qui étaient menacées d'éclatement.

L'autre problème était la tentation d'une trop grande adaptation au monde, la vie chrétienne ne se distinguant plus de la vie païenne. Préoccupé par cette perte de spécificité, l'auteur met en évidence la prise de distance des communautés destinataires à l'égard du monde ambiant qui leur était devenu trop familier et tente ainsi de prévenir les communautés pauliniennes d'une acculturation qui les rendait insignifiantes.

Il est donc important pour sa compréhension de rappeler le contexte ecclésial :

- le conflit entre chrétiens d'origine juive et chrétiens d'origine païenne qui préoccupait tellement Paul est dépassé ; le combat pour l'ouverture de l'Eglise aux païens a été gagné et le rapport de force pencherait plutôt en faveur des pagano-chrétiens.

- il ne s'agit plus d'examiner des questions circonstancielles, comme Paul l'a fait si souvent, mais de tenir un propos plus général : réfléchir à la nouvelle situation des communautés chrétiennes par rapport au judaïsme et par rapport au monde. Tout en rappelant l'enracinement juif du message chrétien, l'auteur prêche l'évangile de la réconciliation.

- la manière d'envisager le futur a changé : le temps n'est plus pressé par la parousie toute proche, mais s'ouvre sur l'extension de l'Eglise : l'intérêt porte désormais sur l'ensemble des croyants, où qu'ils soient, et non plus sur les membres d'une communauté locale.

Pour répondre à ces préoccupations, l'auteur appelle les croyants à découvrir quelle intention de Dieu présida à la création et comment il l'a mise en œuvre dans l'histoire. Et, en fin de compte, il invite les destinataires à changer leur regard sur les autres humains en affirmant très fortement et de plusieurs manières que ce Maître qui est dans les cieux ne fait aucune différence entre les humains (le mot grec utilisé, *prosôpolempsia*, insinue qu'il ne juge pas les humains à leur faciès).

Les souhaits ressemblent à ceux que Paul adressait à ses communautés destinataires. L'auteur souhaite que la grâce et la paix soient données par Dieu à tout lecteur de son épître. La grâce est la vie en plénitude communiquée par le Christ ressuscité. La paix est un don messianique qui dépasse de loin la seule absence de guerre, mais constitue l'état d'un peuple chez qui règnent la justice, l'amour fraternel, la solidarité...

Jésus Christ est mentionné à trois reprises dans cette courte salutation : en tant que Seigneur, il est à l'origine de l'apostolat de l'auteur et de la fidélité des destinataires, celui qui dispense la grâce et la paix. Dieu, lui, est qualifié par sa paternité dont le reste de la lettre traitera de manière plus ample. Mais, alors que Dieu est dit Père, le Christ n'est pas dit Fils, mais Seigneur, ce qui était déjà le cas chez Paul. On peut penser que le terme Fils, lié à l'abaissement du Christ, est hors de propos dans ce début de correspondance.

Ephésiens 1,3-4

«Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a bénis par toute bénédiction spirituelle dans les hauts cieux en Christ, qui nous a choisis en lui avant la fondation du monde pour être nous-mêmes saint et irréprochables devant lui dans l'amour... »

En ce temps de caricatures et de violence, de danger lié aux OGM ou aux médicaments, lire Ephésiens n'a pas pour but de fuir ce monde cruel, mais de résister, et de rappeler qu'il a un sens pour en témoigner. La lettre s'ouvre sur une longue bénédiction. On a, du v. 3 au v. 14, une seule phrase à tiroirs. Les commentaires citent l'avis d'anciens exégètes qui l'ont jugée soit comme un « somptueux galimatias », soit comme « le plus monstrueux conglomérat de la langue grecque ». Mais si l'on tente de se mettre à la place de l'auteur, il est facile d'imaginer que, pour adresser à Dieu une louange qui soit à la hauteur de ce qu'il a fait, il fallait bien en passer par là ! Ce genre littéraire de la bénédiction devait d'ailleurs être fréquent dans la liturgie des premiers chrétiens. Ils l'avaient hérité du judaïsme.

Le verbe bénir et le substantif bénédiction apparaissent trois fois dans le premier verset. En hébreu la racine *barak* signifie à la fois bénir et s'agenouiller. Sous forme de prière, la bénédiction est la forme la plus fréquente de la louange. Dans le judaïsme, on la prononce pour ouvrir chaque fête, c'est même la prière de chaque jour, notamment celle que l'on appelle de l'*amida* ou la prière des Dix-huit bénédictions. Elle commence en général par « Bénis es-tu, Seigneur notre Dieu, Roi de l'univers... » Cette prière s'appuie sur des circonstances concrètes où l'action de Dieu a été particulièrement favorable : la sortie d'Égypte, la traversée de la Mer, l'alliance avec les patriarches... « Tu es Dieu : Béni sois-tu, Seigneur, Dieu d'Abraham, et Dieu d'Isaac et Dieu de Jacob ! Tu es Tout-Puissant : Tu es fort, tu abaisces ceux qui s'élèvent, tu es puissant, tu juges les violents. Tu es Saint : Tu es saint et ton Nom est redoutable. » On bénit Dieu parce qu'il nous a bénis le premier. Sa bénédiction se manifeste de plusieurs manières : sur la terre, sur les récoltes, sur le peuple, sur telle ou telle personne... Un des signes les plus attendus de cette bénédiction est la fécondité.

Il faut donc remarquer en premier lieu que la bénédiction d'Ephésiens garde vivante la mémoire de la prière juive qui, tous les matins, encadrent la récitation du Shema Israël : « Souviens-toi, Israël, le Seigneur est notre Dieu, le Seigneur est Un ! » Chez les juifs, la première bénédiction se joint à celle des anges qui se transmettent l'un à l'autre le joug du Royaume. La seconde rappelle l'amour incommensurable de Dieu qui a choisi Israël parmi tous les peuples et toutes les langues pour manifester sa miséricorde et sa gloire. Toute la journée juive est ainsi ponctuée par la louange : « Béni es-tu, Seigneur, qui par amour a choisi ton peuple Israël. »

Ce rappel de la parenté entre la bénédiction qui ouvre l'épître et la prière synagogale juive est essentiel : cela permet de comprendre que la nouveauté chrétienne s'inscrit dans le prolongement de l'élection d'Israël. L'auteur inclut toute l'économie du salut – on trouve ce mot économie au v. 10 et on y reviendra – dans une même louange. Voilà douze versets pour confesser qu'il n'y a qu'un seul Dieu et qu'une seule élection, dans le Christ, et que cette élection ne concerne plus qu'un seul peuple, mais tous les peuples, tous les hommes et toutes les femmes qui l'accueilleront, qu'ils soient juifs ou païens, ce que va développer la suite de la lettre.

Dans notre premier verset sont donc exprimés les deux versants de la bénédiction : nous bénissons Dieu parce qu'il nous a bénis le premier de toute bénédiction ! L'évocation de la bénédiction envers Dieu est suivie des signes concrets de sa bénédiction à notre égard : Dieu est le sujet de tous les verbes qui suivent : il nous a bénis, choisis, destinés à devenir fils (et filles), gratifiés, libérés, prodigué sa grâce, fait connaître le mystère... Le texte l'exprime avec un vocabulaire de

l'excès, de l'abondance. Quand Dieu bénit, il donne tout, au-delà de toute attente ! Et les humains qui en sont les bénéficiaires, lorsqu'ils prennent conscience de ce privilège extraordinaire, ne peuvent que crier leur bonheur et leur joie !

Le fait d'ouvrir ainsi l'épître a une signification théologique et christologique de première importance : reconnaître en Dieu le Père de Jésus-Christ implique de confesser aussi que, dès avant la création du monde, il agissait déjà comme un Père désireux de combler toute l'humanité de toute bénédiction spirituelle. Spirituel signifie ici non pas une bénédiction évanescence, qui ne s'inscrirait pas dans la vie concrète, mais une bénédiction qui met l'être humain en relation concrète avec un Dieu dont le dessein est universel. L'auteur rappelle que l'histoire du salut a commencé bien avant la venue du Christ. Il propose ainsi une théologie de la Croix qui met en évidence le fait qu'aux yeux de Dieu, la dimension heureuse du salut précède et dépasse infiniment l'histoire humaine et l'aventure malheureuse du péché humain. Le don que le Christ a fait de sa personne et de sa vie est interprété comme le signe par excellence de la bénédiction originelle qui jaillit dès la création de l'amour du Père.

Nous sommes donc ici devant une vision profonde de l'accomplissement de l'élection : l'auteur retourne le « scandale de la croix » en signe de réconciliation universelle et affirme que de toute éternité Dieu a élu l'homme, les hommes et les femmes, ses créatures, pour en faire autant de fils et filles adoptifs, en Christ. L'univers a été pensé, créé pour Jésus-Christ, et, par voie de conséquence, pour nous les humains. C'est un choix délibéré qui s'explique par l'amour. L'amour est ainsi à l'articulation entre le choix de Dieu, fait par amour, et, du côté de l'être humain, le fait d'être saints et irréprochables dans l'amour. Difficile de parler d'amour sans rappeler qu'il désigne justement une telle relation, un tel échange, on pourrait presque dire une telle complicité. C'est cela que l'auteur tente de mettre en évidence dans sa lettre, pour interpréter la vie, la mort et la résurrection de Jésus-Christ : toute existence humaine est appelée à se dérouler dans l'amour ! C'est dans cette perspective que le monde a été créé ! Et si ce monde nous offre chaque jour mille occasions d'en douter, dans les hauts cieux, là où règnent les puissances alliées du Créateur et où on proclame déjà la victoire du Christ, cette orientation vers le bonheur est déjà très claire !

Dans cette perspective, il faut comprendre le « pour être saints et irréprochables » non pas comme un but à atteindre, une tâche à accomplir, mais comme le don d'une nouvelle identité qui nous est donnée. Si ces deux adjectifs peuvent avoir une portée éthique, cela découle de cette identité qui nous est accordée gratuitement ; c'est pourquoi l'auteur n'en parlera qu'à la fin de son message !

Ephésiens 1,5-8

« ... nous ayant par avance destinés à devenir des fils pour lui par Jésus Christ selon l'heureuse disposition de sa volonté pour la louange de gloire de sa grâce dont il nous a gratifiés dans le Bien-Aimé en qui nous avons la libération par son sang, la remise des fautes selon la richesse de sa grâce qu'il a prodiguée pour nous en toute sagesse et intelligence ... »

Nous l'avons vu, le motif de la bénédiction est lié à l'initiative de Dieu, qui est définitive et absolue. Dieu est béni parce que sa bénédiction a vraiment atteint son but. Elle a un effet concret sur la terre dans des événements historiques. C'est parce qu'elle a atteint son but que des humains, non seulement dans le passé, mais aujourd'hui aussi, comme nous, bénissent Dieu.

Ce qui frappe en Ephésiens, c'est que l'initiative de Dieu concerne toute l'humanité, sans exception. Election ne signifie pas sélection. Pas de préférence nationale, ethnique ou religieuse ! Cette universalité est un motif profond d'adoration et d'espérance ! Parler d'élection de la part de Dieu, ce n'est pas simplement rappeler une décision prise avant la fondation du monde, car Dieu agit aussi aujourd'hui : l'élection est un événement encore en train de s'accomplir. L'auteur d'Ephésiens n'utilise pas l'image d'un livre de vie dans lequel le nom de certains serait inscrit, les autres étant laissés pour compte. Election signifie pardon et, surtout, dans la réalité parfois difficile de la vie humaine, résurrection. Ce choix de Dieu ne se fonde pas sur une expérience heureuse des croyants ; la vie des élus n'est pas forcément une vie facile. Mais, en Christ, elle est relevée, réveillée par l'espérance. Il faut se rappeler que le langage premier pour dire la résurrection est très concret : se lever, se relever, se réveiller...

Ephésiens reprend le vocabulaire de l'adoption qui, dans le NT, est propre à Paul, l'apôtre des païens : par avance Dieu a décidé de nous adopter comme ses enfants. Il agit comme un Père, et non comme un absolu imperturbable qui aurait tracé le destin de chaque être. Au contraire, l'action de Dieu est décrite en termes personnels, et même chaleureux. Dieu agit avec une volonté bien disposée, avec bienveillance. Le même mot est présent dans le chant des anges auquel Luc fait allusion dans le récit de Noël : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre parmi les humains de bienveillance ». Chez Luc, avec ce génitif « de bienveillance », on peut hésiter entre la bienveillance de Dieu et celle des humains. C'est voulu ! Il est heureux que la bienveillance de Dieu à l'égard des humains rencontre celle des humains à son égard. On peut dire que chez l'auteur d'Ephésiens, le mot implique aussi cette réciprocité. De tout temps, ce fut le « bon plaisir » de Dieu d'être Père de tous, d'adopter largement les humains. On pourrait même dire son bonheur, sa joie ! Adopter, cela signifie créer des liens nouveaux, de parenté et de filiation, par l'entremise de l'Esprit Saint. Mais cela signifie aussi mettre ceux que l'on adopte au bénéfice de l'héritage qui est destiné et qui appartient déjà, d'une certaine manière, aux enfants. Les enfants adoptés reçoivent l'héritage en partage. Les païens sont mis au bénéfice de l'alliance conclue d'abord avec les juifs.

Ainsi Dieu n'est pas un Dieu morose qui veillerait avec sévérité à l'exécution de son plan, mais un Dieu souriant qui offre aux humains de partager sa joie. Il se réjouit de ce partage avec une multitude d'enfants ! Car il nous a gratifiés de sa grâce : cet hébraïsme correspond souvent à un

superlatif, qui marque l'excès : d'anciennes traductions grecques ou latines le rendent par « il nous a comblés de grâce » ; c'est un langage de surabondance.

A l'époque du NT, le terme Bien-Aimé est un titre messianique. Dans la traduction des LXX c'est le nom qu'on donne au peuple élu ou à son représentant. Dans les évangiles, le terme apparaît lors du baptême de Jésus ou de la Transfiguration. Jésus n'est pas simplement un homme aimé de Dieu parmi d'autres, il est « le » Bien-Aimé. Non seulement la grâce lui est donnée, mais elle est donnée à tous les autres en lui : dès avant la fondation du monde, c'est lui le gardien, ou plutôt le gérant, le distributeur de cette grâce ; il est maintenant l'instrument par lequel les saints la reçoivent ; sa vie, sa mort et sa résurrection ont été la manière dont cette grâce a été révélée et transmise à tous. Et cette élection en Christ s'inscrit dans l'amour dont vivent ensemble le Père et le Fils et qu'ensemble aussi ils offrent. Elle en est inséparable.

L'expression « par son sang » est évidemment une allusion à la mort sur la croix. L'auteur y reviendra comme à un thème central de sa réflexion : sur la croix il a tué la haine ! (2,16), « conduisez-vous dans l'amour comme le Christ lui aussi vous a aimés et s'est livré lui-même pour nous, offrande et sacrifice en agréable odeur pour Dieu » (5,2). Retournement de toute religion sacrificielle : désormais les humains sont délivrés, libérés ; toutes leurs fautes sont pardonnées ; et par conséquent ils sont soustraits au jugement et à la mort, sans qu'il leur soit nécessaire de reprendre constamment les liturgies de sacrifice pour les péchés. L'auteur y insiste : nous avons, nous possédons ce don de la liberté, cette libération, cette délivrance. La sentence que les humains attendent constamment du jugement de Dieu sur leur vie est tombée, et ce n'est pas une condamnation, mais une libération ! Cette affirmation concerne le présent et a un accent jubilatoire ! L'élection qui précède la création se traduit en Jésus-Christ par la rédemption, la libération ! Et ce qui est attendu pour le futur est déjà entre nos mains. C'est déjà la jouissance complète de ce qui sera donné à la fin... L'épître proclame de façon paradoxale la présence de ce qui, dans d'autres textes, ne sera donné qu'à la fin. Quelques versets plus loin, ce propos sera pourtant nuancé : vous êtes marqués d'un sceau de la promesse qui constitue les arrhes de l'héritage dont nous prendrons possession lors de la délivrance finale (1,13-14). Mais pour l'instant l'heure est à la joie ! Nous sommes sauvés par une grâce surabondante ! La délivrance finale est en cours de réalisation !

Nos fautes sont remises : chez les chrétiens comme chez les païens qu'ils étaient et qu'ils sont toujours d'un certain côté, méconnaissant la grâce de Dieu, chez tous subsistent encore des erreurs de jugement, des manquements. Mais tout cela n'empêche pas l'action salvifique de Dieu. Sa grâce est tellement plus grande que nos pauvres faiblesses ! La sagesse de Dieu rappelle celle que chante le livre des Proverbes au ch. 8 : elle prend son plaisir avec les enfants des hommes !

Ephésiens 1,9-10

« ... nous ayant fait connaître le mystère de sa volonté selon l'heureuse disposition (le dessein bienveillant) dont il a fait, en lui, le projet, en vue de la réalisation de la plénitude des temps : récapituler l'univers entier dans le Christ – ce qui est sur les cieux, et ce qui est sur la terre – en lui ... »

Notre bref passage, et par voie de conséquence toute la bénédiction, tourne autour de quatre mots : deux substantifs, mystère et économie – souvent traduit par réalisation – et deux verbes, récapituler et faire le projet.

Dieu nous a fait connaître le mystère de sa volonté... c'est la suite logique des affirmations qui précèdent – il nous a élus, prédestinés – non pas parce que nous serions meilleurs que les autres, plus parfaits, plus dignes qu'eux, mais pour nous révéler le dessin qu'il avait depuis la fondation du monde. Il fait de nous ses messagers pour transmettre au monde le mystère de sa volonté tenu caché jusqu'à la venue de Jésus Christ : Dieu le Père a ressuscité son Fils d'entre les morts pour en faire le Seigneur du monde et réconcilier toute l'humanité en son nom dans l'unité et le respect. C'est sur cette promesse de réconciliation générale qu'une société nouvelle va pouvoir se construire, que les chrétiens pourront édifier un ordre de vie dans le chaos du monde, transformer en respect et en amour les réseaux de haine et de violence qui s'y déploient.

Ce mot mystère reviendra dans la suite de l'épître. Pour l'instant il suffit de dire qu'à l'époque c'était un mot dangereux, réquisitionné par différentes religions qui cultivaient le secret, les rites cachés, les cérémonies privées et gardées hors d'accès pour le commun des mortels, faisant l'objet d'une discipline de l'arcane. Plus tard, les adversaires accuseront les chrétiens de pratiquer des rites secrets, dont par exemple des meurtres d'enfants pour en partager le sang lors de repas mystiques... En latin, ce terme mystère a été traduit par Tertullien par le mot *sacramentum*, un terme qui connaîtra une belle carrière dans les disputes ecclésiastiques ! Au temps du NT, les cultes à mystères séduisaient beaucoup, et même des chrétiens. Pourtant ce mot est utilisé ici non pas pour en faire l'objet d'une connaissance ou d'une pratique secrète, mais au contraire pour affirmer que ce mystère avait désormais été révélé, explicité en pleine lumière ! Qu'en Jésus-Christ, Dieu avait tout révélé, et notamment ce qu'il avait longtemps maintenu caché, sa volonté d'élargir son élection et son alliance à tous les païens. Cela n'était pas une décision de dernière minute, due à la défection d'Israël par exemple, mais un projet voulu dès le commencement, et pourtant réservé pour un temps au seul peuple d'Israël ! Ce temps révolu, on en venait au projet dans sa plénitude.

Au peuple choisi, qui englobe désormais plus que les générations d'Israël, est donc confiée la tâche de proclamer cette révélation : dès avant la création, Dieu aime les humains, tous les humains, indépendamment de ce qu'ils sont ; il les aime en dépit de leurs péchés et de leur violence. Qu'ils connaissent ou reconnaissent cet amour ou non, eux qui sont encore sous l'emprise des puissances de ce monde. Lorsque Dieu révèle son amour, il se révèle lui-même tout entier. Ce mystère, qui peut être identifié à son être même, était tenu caché en lui. Et sa révélation a deux objectifs : d'un côté faire un seul peuple de l'humanité et de l'autre, pour parvenir à cette fin, mettre sous contrôle les puissances.

Le secret est donc rendu public ! C'est le bon plaisir ou le dessein bienveillant dont il a fait le projet, qu'il a proposé (le verbe *proetheto* peut aussi signifier placer, mettre, proposer, offrir en sacrifice... on se souvient de l'expression « les pains de proposition » : en poussant un peu l'expression on pourrait paraphraser : « selon le dessein bienveillant qu'il a proposé en lui, Jésus, qui s'est offert en sacrifice pour le révéler dans toute son ampleur... »)

Pour nous, il semble que le mot économie, si fréquent aujourd'hui, n'ait pas sa place ici. Pourtant il signifie simplement administration de la maison. Il désigne la tâche d'un administrateur, d'un gestionnaire, d'un responsable des affaires publiques (ou privées) à qui l'on a confié l'administration d'une cité ou d'un état. Il intervient peu dans le NT (9 x), mais souvent dans la théologie des premiers siècles, et est traduit par gestion, gérance, charge donnée en confiance, exceptionnellement par dessein, voire par réaliser. En 1 Co 4,1, Paul demandait qu'on considère les apôtres comme « des serviteurs du Christ et des économes du mystère de Dieu ». Il s'agissait pour eux d'exécuter avec fidélité leur charge d'annoncer le mystère de la rédemption caché dans la volonté de Dieu, mais arrivé désormais avec Christ à son accomplissement. La vie divine et son lien avec l'histoire de l'humanité ont été conçus dès l'origine comme une économie, une gestion commune.

Dieu a confié au Christ la gestion de la plénitude des temps – ne peut-on pas dire de l'avenir du monde ? – pour accomplir pleinement la promesse du salut. Christ est donc l'économe de Dieu, celui qui, en se donnant, en servant, exerce le gouvernement en son nom. C'est non seulement son autorité qui est désignée ainsi, mais sa manière de l'exercer. Il y a une logique interne à ce mystère. Quelqu'un a dit : « Le Messie est le roi qui ne commande plus du dehors ! » Les apôtres et l'ensemble des chrétiens sont appelés à entrer dans cette logique qui a pour finalité le rassemblement, la récapitulation de toutes choses en Christ. Cette logique interne de l'économie divine, selon l'auteur, conduit au plérôme, à l'accomplissement final. Nous sommes dans ce temps absolument nouveau, inauguré par la résurrection du Christ, qui ouvre l'histoire concrète que nous sommes en train de vivre à cette récapitulation.

L'auteur reprend ici une idée déjà exprimée partiellement dans l'épître aux Colossiens : « Il a plu à Dieu de faire habiter en lui toute la plénitude et par lui, réconcilier toutes choses pour lui, ayant établi la paix par le sang de sa croix la paix sur la terre et la paix dans les cieux... » (Col 1,19-20). Mais il la complète en y ajoutant le verbe récapituler, réunir sous une seule tête, sous une seule autorité. Le passage parle ainsi d'une restauration de la relation et de l'unité perdue entre le ciel et la terre, entre les créatures et Dieu, entre les créatures. Voilà donc à quoi sont appelés eux qui sont mis à part, les saints, leur charge : travailler à l'unité et au rassemblement de toute la création sous l'autorité du serviteur par excellence, Jésus-Christ.

Dans cette perspective, les chrétiens auraient de solides raisons pour se joindre à ceux qui, à l'ONU, se mettent à parler de plus en plus du Bonheur National Brut qui doit remplacer dans tous les pays la recherche angoissée d'un Produit National Brut dans l'économie de la concurrence.

Ephésiens 1,11-12

« ... en qui, encore, il a jeté sur nous son dévolu, nous ayant prédestinés selon son projet à lui, lui qui réalise toutes choses selon sa volonté délibérée, afin que nous nous trouvions, à la louange de sa gloire, ceux qui ont d'avance espéré dans le Christ... »

Le projet de Dieu, « son projet » est, comme nous l'avons vu, de « récapituler la totalité de ce qui est dans les cieux et sur la terre en Christ » : le verbe récapituler est souvent utilisé pour parler de l'organisation d'un livre : on met de l'ordre dans sa matière pour le rendre plus lisible, on le divise en chapitres auxquels on donne des titres... La bénédiction d'Ephésiens peut s'enrichir d'un tel sens : le Christ et sa révélation seraient ce qui permet de donner sens à l'histoire du monde, de changer l'ordre de ses chapitres, de couper certains récits de guerre à la gloire des empereurs et des chefs d'armée pour s'intéresser à la vie des petites gens, à l'histoire des femmes, à celle des esclaves, aux gestes de solidarité... Il y a une autre manière d'écrire l'histoire qui témoigne du fait que Dieu ne laisse pas aller sa création au désordre et à la ruine, mais qu'en Christ, il rappelle le sens qu'il voulait pour elle et lui redonne une direction positive. Il indique ainsi un terme heureux pouvant motiver l'espérance des croyants.

Les chrétiens peuvent alors être appelés : « ceux qui d'avance ont espéré dans le Christ ». Depuis le début de la bénédiction, nous prenons conscience que pour l'auteur il a été donné aux croyants de découvrir le dessein de Dieu dans toute son ampleur. Et cela s'exprime en termes d'amour. Dès le départ, il nous a aimés du même amour dont il aime le Christ. Nous avons été voulus dans l'amour. Avec ce même amour dont il aime le Christ, Dieu choisit toute l'humanité, chaque être humain personnellement. L'espérance est immense ! Plus question des clichés de la prédestination, qu'elle soit simple ou double !

Avant d'accuser Calvin de n'y avoir rien compris, il faut se rappeler qu'il a dit qu'Ephésiens était son livre favori – cela permettrait peut-être de nuancer nos commentaires sur la prédestination –, que John Knox lisait encore cette épître sur son lit de mort et que Luther l'appelait « le Saint des Saints. » Il y a dans la dynamique de la grâce et de l'amour dont il parle quelque chose d'extrêmement fort !

« En lui, traduit la TOB, nous avons reçu notre part ». Littéralement « nous avons été tirés au sort, désignés par le sort ». Serait-ce que la vie humaine, devant Dieu, équivaldrait à une loterie ? Il y aurait les élus et les non élus, comme le montrent les tympanes des cathédrales du Moyen-âge avec leurs balances, leurs cortèges d'élus et leurs débandades de réprouvés. Comment Dieu décide-t-il ? Qu'est-ce qui fait la différence ? La qualité de chacun ? Sa conduite ? Son respect de la Loi ? Son amour pour les autres ? Sa foi ? C'est le seul endroit où le verbe « tirer au sort » est utilisé dans le NT, même si l'action est aussi décrite dans le 1^{er} chapitre des Actes où il s'agit de décider qui, des deux disciples qui ont partagé le ministère de Jésus depuis le commencement, Joseph Barsabbas ou Matthias, complètera le groupe de Douze. L'usage du tirage au sort était connu à l'époque : dans la pratique militaire, on attribuait certaines fonctions, comme celle d'officier, par tirage au sort. Dans l'AT, le sort est évoqué comme un instrument de la volonté du Seigneur qui attribue à chaque tribu et à chaque famille son lot au sein de l'héritage commun, Dieu constituant lui-même la part des Lévites (Nb 18,20). On pourrait dire,

en s'inspirant de cette manière de penser, qu'en Jésus Christ, les chrétiens ont été désignés pour être, parmi l'humanité, la part de Dieu.

Mais je crois qu'on peut aller plus loin. Si l'on affirme que l'amour et la grâce de Dieu précèdent sa création et s'adressent à tous les humains, comment exprimer en même temps l'idée qu'il y a pourtant un véritable choix, une mise à part de certains ? Parler de tirage au sort est une manière de garder à la fois l'amour universel et le choix par pure grâce ! D'un point de vue humain, en tenant compte du fait que nous ne pouvons pas pénétrer le mystère plus loin que ce que Dieu nous révèle de lui-même, l'image du tirage au sort accentue l'idée que si nous sommes appelés « saints », nous n'y sommes vraiment pour rien, que nous ne pouvons en tout cas pas expliquer ce choix à partir de nous-mêmes et qu'en plus nous le refusons.

Mais, dire « c'est un hasard » et dire « c'est un miracle de la grâce de Dieu », ce n'est peut-être pas si différent ! Albert Einstein avait cette formule : « Le hasard, c'est Dieu quand il se promène incognito. » Le miracle, tout comme le hasard ou le tirage au sort, c'est ce qui arrive sans que nous n'y soyons pour rien. Comme la grâce et le salut.

L'idée serait donc que la prédestination n'a pas de visée autre que de constituer une communauté faite de personnes humbles et reconnaissantes, saintes et fidèles, sachant que rien en elles ne justifiait leur élection, leur mise à part, une communauté qui existe d'un côté « en vue de la louange de sa gloire », et de l'autre en vue de témoigner dans une société marquée par l'inquiétude et le fatalisme que la vie a un sens et qu'une espérance est possible. L'expression que l'auteur choisit ici, « ceux qui ont d'avance espéré dans le Christ » fait référence au peuple d'Israël et à toutes les prophéties qui annoncent la venue d'un messie. Il se positionne ainsi en chrétien d'origine juive et je pense que les « nous » que nous avons rencontrés jusqu'ici concernent ceux qui, dans le judaïsme, ont été nourris de la conscience de cette attente et de celle de l'élection avant de devenir chrétiens. Nous verrons que ces « nous » judéo-chrétiens s'intéressent aussi à des « vous » pagano-chrétiens et voient dans la révélation du mystère de l'amour de Dieu pour tous la raison de former une Eglise dont l'unité doit être exemplaire.

Ephésiens 1,13-14

« ...en lui, encore, vous, ayant entendu la parole de la vérité, l'évangile de votre salut, en lui, encore, ayant cru, vous avez été scellés par l'esprit de la promesse, le saint, lui qui constitue les arrhes de notre héritage, en vue d'une rédemption de l'acquisition, à la louange de sa gloire. »

Jusqu'à présent, nous l'avons vu, l'auteur s'est toujours exprimé en « nous » sans que l'on sache très bien s'il s'agissait d'un « nous » particulariste ou d'un « nous » inclusif. La tendance des lecteurs est évidemment d'en faire plutôt un « nous » inclusif. Comment en serait-il autrement lorsqu'on parle de l'amour que Dieu éprouve en Christ pour les humains dès avant la fondation du monde ? Aussi est-il surprenant de trouver tout à coup un « vous » qui distingue et exprime même une certaine distance. C'est la première fois dans cette bénédiction. Tout à la fin ! La suite de l'épître va montrer que l'auteur pense ici à des chrétiens qui proviennent du paganisme.

Autour de l'an 80 de notre ère, les pagano-chrétiens, comme on les appelle, sont devenu majoritaires dans les communautés chrétiennes et l'auteur, un judéo-chrétien, a le souci de montrer qu'aussi bien que les juifs d'origine, ces anciens païens sont comptés, dans le projet de Dieu, parmi ceux qui sont mis au bénéfice de son amour inconditionnel.

Il y a donc désormais deux modalités concrètes dans l'« économie » du salut, sa mise en œuvre : le salut a passé d'abord par ceux qui appartenaient par généalogie au peuple élu. L'auteur le reconnaît évidemment cette priorité du « peuple élu », mais il va soigneusement éviter de garder ce vocabulaire dans la suite de l'épître, préférant au terme de peuple le terme d'Eglise. D'un autre côté, il y a les nations, ou les païens : *ethnè* peut avoir les deux sens. Au ch. 3, l'auteur va rappeler que la prédication aux païens fut la grande préoccupation de Paul. Paul, en effet, a compris qu'ils étaient à considérer comme cohéritiers, incorporés et coparticipants – pour garder le poids des mots avec leur préfixe « syn », avec – de la promesse en Christ Jésus par l'Évangile.

« Vous aussi les païens... vous avez été marqués du sceau du Christ, par l'Esprit de la promesse pour avoir écouté la Parole de vérité, l'Évangile du salut. » L'auteur a fait allusion au commencement du monde ; il parle maintenant du commencement personnel de chaque chrétien, son baptême. Une bénédiction personnelle a été faite à un certain nombre de païens : ils ont pu écouter la Parole de vérité et y adhérer par l'Esprit ! Ce commencement personnel, on l'a dit, a été précédé d'un autre commencement : « dans son amour, Dieu nous a prédestinés à être pour lui des fils et des filles d'adoption..., selon sa bienveillance. » C'est pourquoi, au v. 14, le « nous » final marque l'unité désormais réelle entre tous les chrétiens, quelle que soit leur origine.

La mission de l'Église primitive a eu des effets : des païens ont entendu l'évangile de vérité, ils y ont cru et ont demandé le baptême qu'ils sont reçus. Ce baptême les rend – « vous rend » – donc bénéficiaires du même héritage que les juifs. L'image du sceau est forte : à l'époque, le sceau était une marque d'appartenance. Lorsque quelqu'un apposait son sceau sur quelque chose, il indiquait que c'était sa propriété. Le sceau de l'Esprit que Dieu pose sur les chrétiens par le baptême les place sous son autorité et sous le signe de son amour. Par ce sceau Dieu se constitue un nouveau peuple, l'Église.

Notre passage reprend l'expression « en lui », déjà vue plusieurs fois, et qu'il va répéter encore une fois, montrant que l'auteur ne cesse de creuser le sens de la révélation que Dieu a faite de lui-même et de sa volonté bienveillante en Christ, d'en mesurer toute la profondeur.

Ce sceau de l'Esprit constitue une sorte d'acompte sur notre héritage : le mot *arrabôn*², qui a donné notre mot arrhes, désigne

- soit le gage que quelqu'un donne au mont de piété pour recevoir de l'argent ou pour acquérir un bien ; ce gage retourne à son propriétaire lorsque celui-ci a fini de payer sa dette. Ce n'est pas une partie du paiement, mais une garantie qui vaut souvent plus que ce qui est dû et qui est finalement récupéré.
- soit les arrhes que l'on donne lors de la commande de quelque chose qu'on ne recevra que plus tard.

Le sens est bien que nous avons aujourd'hui entre les mains quelque chose qui nous garantit la réception de quelque chose de plus de valeur dans le futur. Le baptême inscrit donc en chaque chrétien une promesse qui va se déployer de manière encore inconnue, mais certaine. Il ne concerne pas seulement un événement de notre passé, mais aussi notre avenir.

La fin de la bénédiction, et surtout le substantif que la TOB traduit par « prendre possession » est difficile à rendre, parce que le verbe employé a deux sens différents. *Peripoiësis* peut signifier soit conservation, donc salut, préservation de la vie, soit acquisition, possession. Il peut donc s'agir de la prise de possession par l'être humain de sa rédemption, mais ce sens est déjà donné par le début du verset. La seconde partie du verset, et c'est l'autre signification (acquisition) ajoute à cela que dans l'affaire, Dieu aussi gagne quelque chose : un peuple qui chante sa gloire ! Dieu n'est pas seulement celui qui donne, qui dépense, mais aussi celui qui acquiert et qui gagne. L'être humain n'est pas seulement un réceptacle passif, il est aussi appelé à vivre activement. Ici comme précédemment, on utilise pour les païens des mots qui étaient jusque là réservés à Israël. Mais comme il n'est jamais question de peuple, il n'est pas question non plus pour l'auteur de Nouvel Israël !

² hébreu *érabun*, de la racine *arav*, échanger, commercer, se porter garant

Ephésiens 1,15-16

« Voilà pourquoi, moi aussi, depuis que j'ai appris votre foi dans le Seigneur Jésus et votre amour pour tous les saints, je ne cesse de rendre grâce à votre sujet, lorsque je fais mémoire de vous dans mes prières. »

Nous venons de quitter la bénédiction. Voici l'action de grâce. Bénédiction et action de grâce sont deux genres littéraires différents. Dans les lettres connues des milieux hellénistiques de l'époque, la salutation y est le plus souvent suivie d'une action de grâce. Les chrétiens ne sont donc pas les seuls à respecter dans leur correspondance un certain nombre de règles. On a retrouvé en Egypte des lettres de ce temps où on remerciait les dieux pour tel ou tel motif. Par exemple : « Quand j'ai reçu par Horus ta lettre, dans laquelle tu expliques que tu es en retraite dans le Sérapeion de Memphis, j'ai immédiatement remercié les dieux de ta santé ». L'auteur de la lettre s'adresse donc à quelqu'un qui était allé faire une cure dans le temple de Sérapion à Memphis où des bassins fournissent l'eau pour faire des libations aux dieux.

Paul a repris dans ses lettres, sauf celle aux Galates pour des raisons polémiques, la pratique de l'action de grâce qu'il emprunte aussi bien aux milieux hellénistiques qu'aux milieux juifs. Le schéma d'une action de grâce paulinienne est assez simple : 1) mention de la prière pour les destinataires (« Je rends grâce à Dieu sans cesse à votre sujet pour la grâce de Dieu qui vous a été accordée dans le Christ Jésus... » 1 Co 1,4) ; 2) félicitations pour leur foi ou leur comportement (« Aussi ne manquez-vous d'aucun don de la grâce... » 1 Co 1,7) ; 3) ouverture eschatologique (« C'est lui qui vous affermira jusqu'au bout pour que vous soyez irréprochables au jour de notre Seigneur... 1 Co 1,8). Chez Paul, l'action de grâce est donc très chargée. Elle a plusieurs fonctions : elle manifeste de la considération à l'égard des correspondants (fonction pastorale), elle présente par avance des points d'enseignement et introduit à ce qui sera développé dans la lettre, elle exhorte et soutient les destinataires et remercie Dieu de s'être communiqué lui-même à la communauté. Deux verbes expriment cette action de grâce : « rendre grâce », évidemment, mais aussi « faire mémoire ».

L'action de grâce est de nouveau une longue phrase. Elle se développe sous la forme d'un hymne qui chante ce que Dieu a fait en Christ en le ressuscitant des morts. Pour l'instant nous en sommes à la mention de l'action de grâce, qui se réfère à ce que l'auteur aurait appris de ses destinataires. Il a reçu des informations. Même s'il y a un certain schématisme dans les formules, elles ne sont pourtant pas vides de contenu et de réalité. S'il y a action de grâce c'est parce que les destinataires vivent leur foi dans le Seigneur dans l'amour les uns des autres.

Bénédiction et action de grâce sont deux choses différentes, mais il y a un lien entre les deux indiqué par un « c'est pourquoi ». En effet, la bénédiction montrait comment, depuis la fondation du monde, Dieu avait par amour prévu de se faire connaître au monde juif et au monde païen et de tout soumettre à l'autorité du Christ, l'action de grâce en découle maintenant pour la communauté à laquelle la lettre est adressée, qui concrétise cette promesse dans l'amour que la communauté témoigne à l'égard de tous les saints. Il se peut que l'auteur ait été informé de la situation de la communauté par Tychique, un membre de la communauté d'Ephèse qui sera nommé « frère » et « serviteur (ou diacre) fidèle » en 6,21.

« Votre foi dans le Seigneur » : la préposition traduite ici par « dans » n'est pas habituelle chez Paul. Alors que le « dans » présuppose un ancrage dans la personne du Christ et la stabilité très forte qui en découle, Paul utilisait des prépositions qui impliquaient plutôt un mouvement vers le Christ. On est là dans une évolution par rapport à la manière de comprendre la foi soit comme une certitude stable et solide, soit comme une dynamique, une tension vers un avenir, un but...

Le verbe traduit par « je ne cesse » introduit les deux autres verbes à la forme participiale que nous avons mentionnés tout à l'heure : rendre grâce (*eucharistein*) et faire mémoire (*mneian poiein*), les deux piliers du culte chrétien.

C'est que pour l'auteur comme déjà pour Paul, la foi chrétienne n'est pas une simple ouverture à l'avenir ou au prochain, ni une désespérance sur les possibilités de l'être humain, ni une adhésion à des dogmes : c'est d'abord une célébration, un faire mémoire, une anamnèse, comme disait Pierre Bonnard ! L'auteur reprend sans cesse dans sa réflexion un certain nombre de faits historiques dont il établit la cohérence et surtout l'interdépendance. Pas d'histoire de Jésus dans une histoire de l'apostolat et surtout de l'Eglise ! Avec Paul, l'anamnèse prend une dimension très large : l'événement célébré n'est pas celui du Christ seul, mais l'ensemble complexe des faits qui d'étendent de la mort de Jésus à la prédication de l'Évangile à toutes les nations. Christ, apôtre et communauté sont donc les trois surgissements, irruptions ou points de départ de la libération du monde. Dans les épîtres pauliniennes l'action de grâce annonce aussi les polémiques qui feront l'objet du dialogue épistolaire. Il n'en est pas de même dans Ephésiens où l'anamnèse et la prière de l'« apôtre » ont pour objet la parfaite connaissance des destinataires concernant leur espérance et l'héritage qu'ils peuvent attendre.

Ephésiens 1,17-18

«Que le Dieu de notre Seigneur Jésus Christ, le Père de la gloire, vous donne un esprit de sagesse qui vous le révèle et vous le fasse vraiment connaître ; qu'il ouvre votre cœur à sa lumière, pour que vous sachiez quelle espérance vous donne son appel, quelle est la richesse de sa gloire, de l'héritage qu'il vous fait partager avec les saints... »

La dernière fois, on lisait le passage où le présumé Paul dit « je ne cesse de rendre grâce à votre sujet, lorsque je fais mémoire de vous dans mes prières. » Voici maintenant de quoi sont constituées les prières de l'apôtre. D'abord l'adresse : c'est « le Dieu de notre Seigneur Jésus-Christ ». On ne trouve pas cette expression ailleurs dans le NT. D'habitude, on a « le Père de notre Seigneur... ». On peut faire l'hypothèse que l'auteur veut rappeler ici des mots très connus pour les lecteurs de l'Ancien Testament « Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ». C'est la formule de l'alliance de Dieu avec le peuple d'Israël. L'auteur emprunterait alors la propre formulation des juifs pour rappeler qu'en Jésus-Christ, l'alliance atteint des dimensions universelles et concerne donc toute l'humanité, en tout cas comme offre et comme promesse. La seconde manière de s'adresser à Dieu est aussi unique : littéralement « le Père de la gloire ». C'est la qualité de Dieu qui est exprimée ainsi : on se souvient de la vocation d'Esaië dans le Temple de Jérusalem : « Saint, saint, saint est le Seigneur des multitudes célestes, toute la terre est pleine de sa gloire ! ».

Dans le récit qu'il fait de cette vocation, Esaië nous fait part d'une vision assez extraordinaire. On peut imaginer ! D'où il est placé, le prophète a une vue aussi panoramique que dans la géode de la cité des sciences à Paris, mais il ne voit que la traîne du manteau de Dieu qui remplit tout. Des séraphins volent au dessus de Dieu ou de ce qu'on voit de lui : une traîne ! Les séraphins sont des êtres bizarres, mi animaux, mi humains, et leur nom signifie brûleurs. Le feu sert à protéger la majesté divine et à empêcher de s'en approcher trop dangereusement. On pourrait donc comparer les séraphins à des sortes de gardes du corps. Ils acclament Dieu en criant et en chantant. Le prophète utilise ainsi tous les moyens dont il dispose – écran panoramique, musique, feu, garde rapprochée ... – pour mettre en évidence la distance qui le sépare de Dieu. C'est exactement le sens chez Esaië du mot saint. Dieu est tout autre, au-delà de tout créé. Avec lui, un contact direct est impossible, voire mortel. C'est le Dieu des multitudes célestes, le Dieu de la création et du cosmos, le Dieu qui manifeste sa gloire à travers les splendeurs de la création. La *gloire*, littéralement, c'est le *poids*, l'importance, et par conséquent l'autorité; la *gloire* de Dieu, c'est ce que l'on peut voir de lui, ce qui manifeste sa puissance et sa présence : "*Les cieux racontent la gloire de Dieu*" (Ps 19,2). «Toute la terre est remplie de sa gloire ! » Si Dieu a toutes les raisons d'être acclamé, c'est qu'il gouverne le monde comme tout roi devrait le faire, avec sagesse et justice.

Esaië nous offre là un modèle de liturgie. La liturgie, action du peuple, peut consister à subventionner des activités, mais c'est essentiellement une action qui consiste à acclamer quelqu'un : Gloire à l'empereur ! Vive le roi ! Il semble bien que les empereurs et les rois, voire les présidents, soient très sensibles aux acclamations ! Ils ne se contentent pas de gouverner plus ou moins bien, encore attendent-ils des signes de reconnaissance de la foule. Ce ne sont pas forcé-

ment des acclamations directes. Cela peut prendre bien d'autres formes. On dit qu'en France, ce que souhaitent le plus ardemment les hommes politiques, c'est de pouvoir être présents sur TF1 au journal de 20 h. C'est leur petite part de gloire. Mais d'autres prétendent aussi à la gloire : chanteurs, acteurs de cinéma, sportifs de haut niveau, dirigeants de multinationales... La Bible ne pousse pas forcément à les attaquer de front. Mais elle attire l'attention sur leurs pieds d'argile ! Et elle donne un autre sens au mot gloire !

Les premiers chrétiens vont avoir, en effet, à l'instar de Jean l'évangéliste et disciple bien-aimé, l'audace d'affirmer que la gloire de Dieu s'est concentrée entièrement sur le Christ crucifié, ou plutôt glorifié !

Alors vient la demande : que Dieu vous/nous donne un Esprit de sagesse et de révélation. On peut parler évidemment de l'Esprit de Dieu, mais aussi de l'esprit humain éclairé par lui... Par son Esprit, Dieu crée en l'homme un nouvel esprit qui permet non seulement d'apprendre et de recevoir, mais aussi d'enseigner, de communiquer la révélation, dans un double mouvement caractéristique de toute vie de disciple : la systole et la diastole ; aller à la rencontre de Jésus, partir de là pour aller vers les autres, avec la certitude que Dieu fera pour le croyant ce qu'il a déjà fait pour le Christ. C'est que cet Esprit de sagesse et de révélation permet d'entrer dans la « connaissance suprême » (*epignosis*, surconnaissance) de lui, Dieu. L'expression est chère à Paul ! Elle désigne une connaissance réelle, profonde, pleine. Chez les gnostiques, la connaissance était réservée à une élite de parfaits. Ici il s'agit d'une connaissance liée à la révélation, une connaissance des choses de Dieu accessible à tous les saints. Mais l'auteur ne s'attaque pas aux gnostiques ici.

On peut enfin comprendre que dans l'héritage promis, il y a aussi la gloire. C'est un don purement gratuit. La gloire de Dieu est une splendeur qui produit une vive lumière dans le cœur de l'homme, une illumination : les yeux de votre cœur « ayant été illuminés ». L'auteur fait peut-être référence ici au chemin de Damas où des écailles tombent des yeux de Paul. Ce n'est pas une initiation comme dans les cultes à mystère ; c'est une question de savoir, non de gnose cachée ; et ce savoir porte sur trois éléments :

L'espérance liée à l'appel reçu : ce que l'on espère, c'est un changement dans la société, une révolution qui s'articule à la conviction que l'élection est destinée à tous... En cette fin de 1^{er} siècle, on n'a pas abandonné la vision eschatologique. L'appel est un acte de création et d'élection qui prend sa source dans le pouvoir de Dieu et qui est efficace : l'homme est posé sur de nouveaux fondements... L'appel ne se résume pas à un coup de trompette dans un présent qui passe vite : il continue et fait vivre dans le courant des jours.

Une connaissance de « la richesse de la gloire de son héritage » : la construction est lourde, avec, consécutivement, ses deux génitifs ; on peut penser que le contenu de l'héritage est non seulement une connaissance réelle de l'identité de Dieu tel qu'il s'est donné à connaître en Christ, le Dieu glorifié par son Fils crucifié ; mais que c'est aussi le partage promis à tous de cette gloire. La grandeur immense d'une puissance qui se manifeste dans l'amour.

Ephésiens 1,19-20

«... quelle immense (la grandeur suréminente de sa) puissance il a déployée en notre faveur à nous les croyants ; son énergie, sa force toute-puissante, il les a mises en œuvre dans le Christ, lorsqu'il l'a ressuscité des morts et fait asseoir à sa droite dans les hauts cieux... »

L'auteur part de l'événement absolument extraordinaire, à la limite de l'imaginable, que fut la résurrection de Jésus. Au centre de son propos, il y a la foi en cette résurrection. Non pas la résurrection future, attendue, espérée pour la fin, mais la résurrection qui a eu lieu dans l'histoire et qu'un certain nombre de témoins ont pu constater de leurs yeux et de leurs oreilles, non pas comme des huissiers qui cherchent des indices et des preuves matérielles, mais comme des familiers surpris par leur maître et remis en route.

Mais comment dire cet événement absolument extraordinaire, impossible à imaginer, à concevoir : Jésus est ressuscité des morts ? Où puiser les paroles qui puissent rendre compte de quelque chose qu'aucun œil n'avait encore vu, qu'aucune oreille n'avait entendu ? La première communauté des disciples a pourtant bien dû exprimer ce qu'elle vivait, rendre compte de ce qui se passait, utiliser des mots pour le dire : et effectivement elle l'a fait, mais en recourant à toutes les possibilités que le langage lui offrait.

Un premier langage est celui de l'apocalyptique : Dieu a réveillé (*egeirein*) Jésus, l'a fait se lever (*anistèmi, anastènai*), Dieu a relevé Jésus d'entre les morts. Ce langage était façonné pour dire qu'à la fin des temps les justes tombés à cause de leur fidélité seraient relevés d'entre les morts, et les premiers chrétiens l'ont repris pour un individu, Jésus-Christ, et pour un temps récemment passé. Ce langage met l'accent sur la rupture. Il n'y a pas continuité, métamorphose, survie d'un élément du corps ou de l'esprit, mais intervention créatrice de Dieu.

Il y a aussi le langage de la vie. « Pourquoi cherchez-vous le Vivant parmi les morts ? » (Lc 24,5). « Je suis le Premier et le Dernier, le Vivant ; je fus mort, et voici, je suis vivant pour les siècles des siècles » dit le Christ de l'Apocalypse (1,17-18). Ce langage permettait de se faire comprendre d'un public grec qui ne pouvait pas concevoir qu'il puisse y avoir résurrection corporelle. « Je suis la Résurrection et la Vie », affirme Jésus dans le quatrième évangile (Jn 11,25).

Un troisième langage – et c'est celui de notre passage – s'exprime en termes d'élévation, d'exaltation : Dieu a élevé celui qui avait subi l'humiliation de la croix. Dieu l'a fait Seigneur de l'univers. Dieu l'a enlevé au ciel dans sa gloire. Le langage, par la symbolique haut/bas, ciel/terre, accentue la portée céleste de l'événement. Pourtant, quel que soit le langage, les récits évangéliques de résurrection sont là pour montrer que rien, même pas le langage, ne peut capter la résurrection : tantôt on reconnaît le Ressuscité, tantôt on le côtoie sans le reconnaître ; il mange avec les siens, mais il peut aussi passer à travers les portes closes. Mais mieux qu'aucune preuve historique, seul le langage permet de la dire, non comme une démonstration, mais comme une invitation à croire. C'est que la foi, ici, tente de dire en même temps que Jésus crucifié est bien mort, comme tout homme et toute femme sur cette terre, mais qu'après cette mort, des hommes et des femmes ont fait l'expérience de sa présence vivante et vivifiante. Expérience de la mort de Jésus, expérience de sa présence : elles disent dans notre histoire l'écart entre Dieu et les humains.

L'auteur d'Ephésiens développe donc surtout le langage de l'exaltation pour exprimer ce que la résurrection de Jésus signifie non seulement dans l'absolu, mais pour les croyants que nous sommes : elle révèle une puissance qui surpasse tout, la puissance incommensurable de Dieu. Pour le dire, l'auteur procède à une accumulations de mots, use d'un langage hyperbolique : l'insurpassable grandeur de sa puissance ; l'énergie de la force de son pouvoir... Il reprend quatre termes que l'on trouve aussi chez Philon d'Alexandrie ou à Qumrân, souvent utilisés ensemble : *dunamis*, puissance, capacité ; *énergeia* capacité d'action, énergie ; *kratos*, le pouvoir exercé (démocratie...) ; *ischus*, la force dans sa potentialité.

Tout cela, dit-il, a été déployé pour nous les croyants ! Et c'est Dieu qui est le sujet de tous ces verbes. L'acte de résurrection, en arrachant le Christ à la mort, le met au sommet de la gloire. *Egeiras*, l'ayant réveillé ou relevé d'entre les morts... un des verbes les plus anciens de la confession de foi pour dire la résurrection. L'humanité du Christ est ainsi élevée du plus bas – la mort d'un esclave, d'un réprouvé – au plus haut, la droite de Dieu dans les hauts cieux. On a à l'époque l'idée que les cieux comportent des étages, ce que l'on a gardé dans l'expression « au septième ciel ». C'est une gloire immense que celle du Christ, qui dépasse toutes les puissances terrestres ou célestes.

Il siège à la droite de Dieu. A partir des Psaumes, l'expression peut se comprendre d'abord comme une affirmation de la victoire que Dieu a accordée à Jésus en lui rendant justice : « Oracle du Seigneur à mon Seigneur : siège à ma droite jusqu'à ce que j'aie fait de tes ennemis ton marchepied » (Ps 110,1). « Ta droite me rend vainqueur » (Ps 138,7). « Sa droite, son bras très saint l'ont rendu vainqueur » (Ps 98,1). « La droite du Seigneur fait un exploit » (Ps 118,15). « Ta droite est pleine de justice » (Ps 48,11).

Mais elle peut aussi dire quelque chose du rôle de Jésus lui-même, assis à la droite du Père : il sauve et soutient les croyants « Sauve par ta droite et réponds-nous » (Ps 60). « Sauve par ta droite et réponds-moi » (Ps 108,7). « Ta droite me soutient » (Ps 63,9). « Ta droite me soutient, ta sollicitude me grandit » (Ps 18,36). « Là encore ta main me conduit, ta droite me tient » (Ps 139,10). Il les attend... « A ta droite, les délices éternelles » (Ps 16,11).

Ephésiens 1,21

«... *bien au-dessus de toute Autorité, Pouvoir, Puissance, Souveraineté et de tout autre nom qui puisse être nommé, non seulement dans ce monde, mais encore dans le monde à venir.*»

Même en démocratie, on peut assister à des luttes fratricides pour le pouvoir. On le constate actuellement chez nos voisins pour lesquels l'accession à la présidence d'un parti semble donner des ailes pour être par la suite candidat à la présidentielle. On commence à se rendre compte que, pour certains, devenir président était un objectif visé depuis tout jeunes et auquel ils sacrifiaient tout pour y parvenir ! A ce jeu-là, magouilles et fraudes semblent admises, pourvu qu'elles ne soient pas trop criantes. La compétition atteint des dimensions incroyables et ceux qui, hier, péroraient sur les ambitions personnelles qui provoquaient division et affaiblissement du parti concurrent se laissent prendre aujourd'hui au jeu de la même façon ! A l'époque du premier christianisme aussi, la morale voulait, selon Tacite, que tout soit permis, pourvu qu'on gagne ! Rivaliser pour ce qui est à autrui, disait-il, voilà la gloire ! La paix est profitable aux vaincus ! « Ce n'est pas la lâcheté qui maintient les grands empires, il faut rivaliser en hommes et en armes ; au faîte de la puissance, le droit, c'est la force. Conserver ce qui est à soi est du domaine privé, se battre pour ce qui est à autrui, voilà la gloire royale » (Tacite, *Annales* XV,4).

Les chrétiens useraient-ils du même discours pour se lancer eux-mêmes dans une compétition acharnée à la conquête du pouvoir et de la gloire ? L'empereur Constantin, malgré sa conversion, a certainement gardé une morale proche de celle décrite par Tacite. Ceux qui le gênaient l'ont payé de leur vie ! Et l'histoire montre qu'à son instar, les chrétiens n'ont pas toujours échappé à la tentation du pouvoir, de la puissance et de la gloire. C'est pourquoi il importe de bien situer des textes comme le nôtre. Il ne s'agit pas de n'importe quelle ascension au faîte du pouvoir ! Paul avait beaucoup insisté sur la croix : « J'ai décidé de ne rien savoir parmi vous, disait-il aux Corinthiens, sinon Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié ! » Son disciple auteur d'Ephésiens parle moins que lui de la croix, sauf pour affirmer que par la croix, Jésus a tué la haine et ouvert aux humains la possibilité d'une réconciliation. Mais il insiste plutôt sur la résurrection. Seulement, ce n'est pas la résurrection dont rêvent les empereurs ou les chefs d'armée couverts de gloire et candidats à l'immortalité, c'est bien la résurrection d'un messie crucifié et rejeté.

En fait, ce que nous croyons, c'est que la résurrection donne au Christ crucifié de dépasser toutes les possibilités de gloire qui, dans l'ordre politique, culturel ou cosmique, pourraient paraître rivaliser avec lui. L'auteur utilise là, de nouveau, des expressions hyperboliques : Dieu a fait asseoir le Christ au dessus de tout autre nom qu'on pourrait nommer dans ce monde-ci ou même dans le monde à venir. Le Christ est revêtu d'une dignité absolue, surpassant tout pouvoir, puisque son seul pouvoir – mais quel pouvoir ! – est celui d'un amour dont aucune puissance de ce monde ne pourra nous séparer (Rm 8,35-39).

Voilà donc ce que révèle la résurrection de Jésus de Nazareth : le Père a investi son Fils le Christ d'une souveraineté illimitée. Dieu l'a suprêmement élevé, à sa droite dans les hauts cieux, au dessus de toute *archè* (commandement, commencement, principe), *exousia* (autorité, pouvoir, droit, capacité), de toute *dunamis* (puissance, pouvoir qui se manifeste par des actes), de toute

kuriotès (souveraineté, seigneurie) et de tout *onoma* (nom, renommée : on se souvient que l'ambition des hommes de Babel était de se faire un nom !)...

Onomatos onomazomenou : de tout nom pouvant être nommé. Il y a un nom qui ne peut pas être nommé. C'est celui de Dieu dont on ne connaît que les consonnes, le tétragramme qui le désigne et qui est imprononçable. L'interdiction de le prononcer fut proclamée par la communauté postexilique autour de l'an 200 av. JC. Tous les courants actuels du [judaïsme](#) s'accordent pour dire que le tétragramme ne pouvait être prononcé que par le Grand Prêtre. Selon la tradition, c'était à [Yom Kippour](#), on dit que l'orchestre liturgique jouait plus fort à ce moment-là, de façon à ce que personne ne l'entende. Le Temple de Jérusalem détruit, ce Nom ne fut en principe plus jamais prononcé par les Juifs. On l'a remplacé par Adonaï ou par Hashem, qui signifie précisément le Nom.

Comme le nom distingue une personne de toutes les autres, il semble insensé que le Dieu unique ait aussi un nom... Mais il faut se rappeler que, dans la Bible et dans le monde ancien, le nom est chargé de potentialités. Nommer c'est maîtriser une partie en tout cas de ces potentialités. Les divinités du Moyen-Orient avaient souvent plusieurs noms, certains destinés à être utilisés par les fidèles pour les invoquer et bénéficier de leur secours, d'autres qui devaient être le plus possible évités, car prononcer le nom de la divinité, c'est en quelque sorte s'approprier son pouvoir et l'utiliser pour se protéger de l'adversité. L'erreur serait de croire qu'on peut posséder Dieu, l'enclorre dans un nom, en faire la clé d'explication de tout ce qui se passe et la protection contre tout ce qui éprouve. Le nom de Dieu, celui de Jésus aussi, est un nom de puissance. Dans les Actes, Pierre et Jean ont guéri un paralytique à la Belle Porte ; le lendemain ils sont conduits devant les chefs du peuple, les anciens et les scribes, avec le Grand-Prêtre Hanne, Caïphe et d'autres notables qui les interrogent : « Par quelle puissance ou par quel nom avez-vous fait cela, vous ? » Réponse « par le nom de Jésus le Nazoréen que vous, vous avez crucifié, lui que Dieu a réveillé d'entre les morts ». (4,7-10).

Pour Paul et l'hymne ancien qu'il rappelle aux Philippiens, Jésus, après son abaissement au statut d'esclave a reçu « le nom qui est au-dessus de tout nom » (Ph 2,9). Mais ce n'est pas tout. La puissance de la résurrection déploie non seulement ses effets dans l'ascension de Jésus-Christ à la droite de Dieu, mais aussi dans la foi et dans l'action des croyants, aujourd'hui. Pour que l'être humain adhère au Christ dans la foi et vive concrètement de cette foi, il y faut une force identique à celle qui a réveillé Jésus d'entre les morts. La foi est donc une participation à la Résurrection. Elle rend le croyant capable, elle lui donne des possibilités d'être quelqu'un, d'abord, mais aussi de se comporter de manière nouvelle, en calquant son attitude sur une souveraineté qui n'est pas de compétition et de domination, mais d'amour et de service.

Ephésiens 1,22-23

« Oui, il a tout mis sous ses pieds et il l'a donné, au sommet de tout, pour tête à l'Eglise qui est son corps, la plénitude (plèroma) de Celui que Dieu remplit (plèroumènou) lui-même totalement. »

Plusieurs mots sont importants dans ces deux versets : soumettre, tête, corps, Eglise, plérôme (plénitude) ainsi que « totalement » ou, plus précisément, tout en tous.

Nous avons pris l'habitude d'appeler « Eglise » le rassemblement des chrétiens, qu'il soit local ou universel. Nous donnons même souvent ce nom d'église à des bâtiments qui abritent les chrétiens pour leur culte. Or il faut bien se rappeler qu'à l'époque du Nouveau Testament, le mot n'était pas fréquent : les évangiles ne l'utilisent pas, sauf Matthieu dans deux passages devenus célèbres puisqu'il fonde dans l'Eglise catholique l'autorité de celui qu'on nomme le successeur de Pierre, ainsi que dans le dialogue de Pierre et de Jésus à propos du pardon. Les deux passages parlent de pouvoir : le pouvoir des clés et le pouvoir de pardonner. On n'a aucune mention du mot église dans les autres synoptiques, dans l'évangile de Jean ou dans l'épître de Pierre. On le trouve par contre dans le livre des Actes, dans les épîtres de Paul, sauf dans celle aux Romains, une fois chez Jacques et plusieurs fois dans l'Apocalypse, surtout dans les lettres aux sept Eglises.

Il n'était donc pas si évident d'utiliser ce mot *ekklèsia*, car on l'empruntait au langage politique. En effet, dans les cités hellénistiques, l'*ekklèsia* était l'assemblée des hommes libres d'une ville ou d'un village qu'on réunissait sur convocation, une sorte de *Landsgemeinde* : le mot avait alors semblé convenir pour désigner une assemblée constituée de personnes – hommes ou femmes cette fois – qu'un appel et un baptême avaient rendus libres. *Ek* – hors de : hors de la société marquée par le conformisme, les luttes de pouvoir, la violence... *Klèsia*, de *klèsis* et du verbe *kaléô*, appeler, qui évoque aussi l'hébreu QaHaL, qui désigne l'assemblée lorsque c'est un nom, l'action de rassembler ou de convoquer lorsque c'est un verbe. Dans l'Eglise, c'est parce que nous avons été appelés que nous sommes rassemblés et recherchons ensemble une manière d'être qui témoigne de la liberté reçue, qui peut être personnelle ou communautaire.

Ephésiens a donné à ce mot Eglise une ampleur qu'il n'avait pas jusqu'alors : auparavant, il désignait la communauté locale ou, au pluriel, les diverses communautés locales ; désormais, au singulier, le mot évoquera l'entité unique et universelle du peuple messianique. Mais lorsque l'auteur d'Ephésiens le reprend dans notre passage, le mot Eglise est encore à l'essai. C'est la première fois qu'il l'utilise dans l'épître et il ne le reprendra que plus loin, au chapitre 3, puis au chapitre 5. Là, selon une expression de Michel Bouttier, le mot « reçoit une promotion décisive », qui l'arrache « aux particularismes, aux localisations pour lui conférer une dimension universelle, voire éternelle ». L'Eglise devient l'expression non seulement d'une réalité sociologique, mais d'une réalité eschatologique : c'est la communauté à venir des humains rassemblés par Dieu sous l'autorité du Christ. En commentant le mot mystère, nous avons vu que cette communauté est extrêmement large.

Le rôle du Christ élevé à la droite de Dieu est exprimé par une évocation du Psaume 8 : « Qu'est-ce que l'être humain pour que tu te souviennes de lui ? » (1) ; et plus loin : « Tu en as presque fait un dieu : tu le couronnes de gloire et d'éclat ; tu le fais régner sur toute l'œuvre de

tes mains ; tu as tout mis sous ses pieds. » (6-7). En fait, c'est la vocation de l'être humain qui est rappelée ici, mais avec une audace que personne d'autre n'avait eue : seul Paul et ses disciples ont proclamé que l'homme par excellence, la véritable image de Dieu, c'est Jésus. Comme l'affirme Colossiens, « Il est l'image du Dieu invisible, premier né de toute créature, car en lui ont été créées toutes choses... » (Col 1,15-16).

Dieu donne le Christ comme tête à l'Eglise qui est son corps. Comme dans la bénédiction qui précède notre action de grâce, c'est la puissance de Dieu qui est exaltée ici, puisqu'il s'agit du Ressuscité qui va dès lors faire vivre l'Eglise. Paul avait développé la symbolique du corps qu'il empruntait à des auteurs païens. Son objectif était de montrer que dans un corps, tous les organes et tous les membres sont solidaires les uns des autres. Il s'inspirait peut-être d'une fable racontée aux Romains divisés par un politicien, Menenius Agrippa, et qui parlait des malheurs d'un corps dont tous les membres étaient révoltés contre l'estomac qui obtenait tout par leurs soins sans contrepartie et qui cessèrent donc leur activité : mains, bouche, dents, langue... refusèrent d'entretenir l'estomac. S'inspirant de cette fable, Paul insiste auprès des Corinthiens sur la complémentarité des membres et sur la solidarité. Dans Ephésiens, les images ont une autre dimension ; tête et corps ne sont pas à entendre comme un développement de la symbolique paulinienne ; c'est une originalité que l'auteur reprend de Colossiens : son rôle majeur est d'exprimer la souveraineté du Christ ressuscité et exalté sur l'Eglise et son lien vital avec elle. L'auteur reprendra ces images plus loin, dans un passage bien connu et souvent lu dans le passé lors de la célébration de mariages !

Un dernier mot, essentiel à la compréhension de notre texte, est utilisé deux fois, la première sous forme nominale, la seconde sous une forme participiale que l'on a rendue par remplir. C'est le mot plérôme ou plénitude. On l'a déjà rencontré dans la bénédiction. Il signifie simplement le plein, la totalité ou la plénitude. La construction de la phrase est complexe et il faut prendre des options. A mon avis, le sens en est que l'Eglise reçoit la plénitude des dons du Christ qui lui-même est plénitude de Dieu ; elle est réceptacle du don total de Jésus-Christ. Le corps est ainsi bénéficiaire de l'influx vital que lui communique la tête. Et ainsi Christ remplit tout en tous : le mot « tous » met en évidence le caractère personnel que prend ce plérôme. C'est dire que chaque croyant est au bénéfice de la présence pleine du Christ. Ainsi peut-on dire que ce n'est pas seulement l'Eglise qui est plénitude, mais que chacun de ses membres est plein de la présence aimante du Christ. Il faut bien se rappeler que l'Eglise n'est pas, pour Ephésiens, comme on aurait tendance à le penser aujourd'hui, cette peau de chagrin dont les membres s'éloignent de plus en plus. Au contraire, c'est un corps destiné à s'étendre, comme le sous-entend le mot plérôme et l'idée déjà rencontrée de récapitulation. Si le Christ est tête de l'univers, son corps, l'Eglise en est le plérôme, c'est-à-dire la puissance d'expansion appelée à pénétrer le monde totalement et de toutes les manières.

Ephésiens 2,1-5

« ... Et vous, qui étiez morts à cause de vos fautes et des péchés où vous étiez autrefois engagés, quand vous suiviez le dieu de ce monde, le Prince qui s'interpose entre ciel et terre, l'esprit qui agit maintenant parmi les rebelles... Nous étions de ce nombre, nous tous aussi, qui nous abandonnions jadis aux désirs de notre chair : nous faisons ses volontés, suivions ses impulsions, et nous étions par nature, tout comme les autres, voués à la colère. Mais Dieu est riche en miséricorde ; à cause du grand amour dont il nous a aimés, alors que nous étions morts à cause de nos fautes, il nous a donné la vie avec le Christ – c'est par grâce que vous êtes sauvés ... »

Le « vous » et le « nous », selon l'ensemble des commentateurs, désignent les chrétiens d'origine païenne (vous) et les chrétiens d'origine juive (nous), parmi lesquels se trouve l'auteur ou Paul dont il se réclame. Ensemble, ils ont été ressuscités des morts : Dieu les a fait vivre avec le Christ. Les païens étaient dominés par le mal, par le dieu de ce monde. Les juifs s'abandonnaient aux désirs de la chair. Les uns et les autres sont donc solidaires et dans le mal et dans le salut. Après avoir parlé de la condition pécheresse des gentils comme des juifs, l'auteur s'exprime surtout sur ce qui les rassemble désormais : Dieu leur a donné la vie en Christ ! Ce qui est dit du passé a donc pour but premier de mettre en évidence l'extraordinaire de la résurrection !

C'est à partir de la résurrection qu'on peut dire que ce qui précède est la mort. Fautes et péchés, qui ici sont synonymes, apparaissent comme la cause, l'instrument, la manifestation, le règne, et même la conséquence de la mort. Vous étiez morts à cause, ou plutôt morts dans vos fautes. L'image semble très concrète : comme on peut marcher dans la boue, on peut marcher dans les fautes et les péchés. Marcher, c'est vivre d'une certaine manière, suivre tel sentier, tel chemin donné. L'enseignement rabbinique s'appelle halacha, du verbe aller, marcher, et concerne la conduite, la manière de vivre, le chemin que l'on suit, la divinité à laquelle on s'attache. L'épître utilise ici le verbe *peripatein*, cher aux aristotéliens. Mais si chez Aristote il signifie philosopher ou enseigner la philosophie, dans l'usage juif repris ici, sa portée est essentiellement éthique. Il s'agit de choisir son chemin et de choisir son guide. On aurait alors affaire à une sorte de GPS. Pour les païens, le guide serait le dieu de ce monde qui oriente sur un chemin couvert de fautes et de péchés. Un autre chemin est, comme il est dit plus loin, parsemé d'« œuvres bonnes préparées d'avance par Dieu » (2,10)

Le monde et ses maîtres sont donc désignés ici comme ceux qui donnent une direction à nos vies et qui les inspirent. L'expression « éon du monde » était bien connue à Alexandrie dès le 2^{ème} siècle av. JC. Le mot éon rendait le terme hébreu *ôlam*, traduit souvent de manière imprécise par éternité. Mais parler d'éternité n'est pas suffisant, car on est dans des représentations du monde proche de l'apocalyptique et il se pourrait que ce terme soit tout simplement une personnification du temps de ce monde, perçu comme un personnage qui s'oppose à la création bonne de Dieu et à Dieu lui-même.

Que l'« éon du monde » soit mis en relation avec « l'archonte de la puissance de l'air » plaide en faveur d'une telle lecture. Les deux expressions désignent un prince qui règne entre terre et

ciel, un souverain de l'atmosphère ; parler de prince de la puissance de l'air a un côté ironique : cet esprit malin qui tient les humains, et qui règne encore, a déjà été surpassé par l'énergie déployée avec la résurrection du Christ et la bénédiction spirituelle qu'elle accompagne. En termes cavaliers, la baudruche n'est pas encore dégonflée, mais elle a déjà été crevée ! « Esprit de rébellion » est le troisième nom du démon. Le prince qui empoisonne l'atmosphère et rend l'air irrespirable, le pollueur, c'est le fils de la rébellion, de la désobéissance, celui qui entraîne l'être humain sur le chemin du péché. Toutes les nations sont impliquées dans cette rébellion. L'auteur considère la méconnaissance de Dieu ainsi que le rejet de l'évangile par les païens comme un acte de rébellion contre Dieu.

Ephésiens situe donc les puissances adverses dans les cieux : de là, elles s'interposent entre Dieu et les humains... Cf. 6,12 : « car ce n'est pas à des êtres humains que nous sommes confrontés, mais aux autorités, aux pouvoirs, aux dominateurs de ce monde de ténèbres, aux esprits de méchanceté qui sont dans les hauts cieux. » Et le Malin gouverne toujours maintenant, malgré la victoire du Christ, il est à l'œuvre aujourd'hui. Sa manière d'agir est spirituelle. Il n'y a pas de raison d'affubler la matière d'un potentiel maléfique !

En matière de péché, les Juifs sont solidaires des païens. Le « nous nous conduisons » est synonyme de marcher. La chair, c'est le pouvoir qui oriente le cheminement des Juifs, désignés ici comme les enfants naturels de la colère, plus précisément comme des « enfants par nature de colère » ! Qu'est-ce que cette nature ? L'ordre des choses ? La réalité, par opposition à la fiction ? La responsabilité, par opposition à l'imposition par une loi extérieure ? C'est plutôt, ici, la détermination culturelle : par notre naissance dans une tradition déterminée... ce qui est à lire dans la ligne de Jr 3,25 : « Soyons prostrés dans notre honte, que notre déshonneur nous submerge ! Oui, nous sommes fautifs envers le Seigneur notre Dieu, nous et nos pères, depuis notre jeunesse jusqu'à ce jour ; nous n'avons pas écouté la voix du Seigneur notre Dieu. » L'auteur pense ici à une corruption historique de la chair. La colère de Dieu, dans la Bible, c'est une manière de mesurer la température de son amour : c'est l'énergie qu'il déploie pour éliminer tout ce qui contrecarre son projet d'amour.

Il n'y a pourtant pas de raison d'associer la chair au mal : en soi, elle est créée par Dieu et bonne. Souvent le mot chair a un sens tout à fait positif. Mais toute chair a corrompu son chemin, sa voie en résistant à Dieu : dans la Bible on entend aussi par chair les facultés intellectuelles ou les performances religieuses de l'être humain, qui s'opposent à l'opération et aux fruits de l'Esprit. L'auteur ne condamne ni la chair – qui désigne simplement l'humain dans sa fragilité – ni les désirs humains comme s'ils étaient mauvais par principe. C'est plutôt une question d'orientation.

Ainsi, bien que l'auteur prenne très au sérieux le péché, il ne va jamais jusqu'à dire que l'être humain est mauvais par nature. Le mal est accidentel. Il est désordre. Il n'est ni le commencement, ni la fin, mais une sorte d'entracte ! Et le résultat, c'est la mort. Les païens sont victimes du malin, les juifs de la chair. Mais ce compagnonnage dans le péché est désormais surclassé par un autre compagnonnage, la solidarité sous la grâce. La miséricorde de Dieu (*eléos, hesèd*) s'exerce donc à l'égard de personnes qui sont mortes ! Elles ne peuvent même plus demander justice, elles n'ont ni droit, ni espérance. Mais en dépit de tout, Dieu les appelle à la vie. C'est la

nature de Dieu d'aimer et d'agir par amour – pour l'amour de son nom ! Le prix de cet amour, c'est le sang, la vie du Christ !

Dieu nous fait vivre ensemble avec Christ. La résurrection n'est personnelle que dans la mesure où c'est d'abord un événement social : c'est une co-résurrection, non seulement avec Christ, mais avec les autres. Pas de résurrection individuelle ! Vous avez été sauvés : c'est une expression que Paul n'aurait pas utilisée ; lui parle de justifier, au présent, au futur ou à l'aoriste, alors qu'ici sauver est au parfait. Le salut est compris comme une action déjà achevée de Dieu.

Ephésiens 2,6-10

« ... avec lui, il nous a ressuscités et fait asseoir dans les cieux, en Jésus Christ. Ainsi, par sa bonté pour nous en Jésus Christ, il a voulu montrer dans les siècles à venir l'incomparable richesse de sa grâce. C'est par la grâce, en effet, que vous êtes sauvés, par le moyen de la foi ; vous n'y êtes pour rien, c'est le don de Dieu. Cela ne vient pas des œuvres, afin que nul n'en tire fierté. Car c'est lui qui nous a faits ; nous avons été créés en Jésus Christ pour les œuvres bonnes que Dieu a préparées d'avance afin que nous nous y engagions ... »

« Dieu, qui est riche en miséricorde, à cause de l'amour intense dont il nous a aimés, nous a vivifiés ensemble pour le Christ – c'est par grâce que vous êtes sauvés » – voilà ce que vient d'affirmer l'auteur. Il donne maintenant les modalités et le but de ce salut et, pour l'exprimer, il ne craint pas les néologismes. Il parle ainsi de co-ressusciter : le préfixe « avec » est joint au verbe relever ; il nous a relevés avec ou ensemble : avec Christ et tous ensemble. C'est le premier élément. L'humanité tout entière, qui était dans une situation de mort, est remise debout avec Christ. Le second verbe est tout aussi impressionnant et éclaire le sens du premier : même préfixe « avec » qui qualifie cette fois le verbe « asseoir » : il nous a fait asseoir ensemble – co-assis – dans les hauts cieux en Christ Jésus. L'auteur ne considère pas la résurrection et l'élévation du Christ comme des événements séparés qui ne le concernent que lui. La puissance déployée par Dieu dans la résurrection du Christ a des effets sur les croyants. La vie de ressuscités serait donc pour les chrétiens une vie caractérisée par la session sur un trône dans les hauts cieux ! Il ne s'agit évidemment pas d'une ascension de l'âme vers Dieu ni d'un séjour dans les cieux ! Les ressuscités vivent toujours à Ephèse ou dans une ville voisine et espèrent avoir encore un peu de bonheur sur cette terre, comme l'auteur le suggère au chapitre 6 : « honore ton père et ta mère... afin que tu aies bonheur et longue vie sur terre » (6,3). Selon le Ps 110, le roi qui siège à la droite de Dieu est un roi qui règne sur terre. Puisque les saints sont rassemblés autour d'un Dieu qui a été et qui est toujours présent au milieu d'eux en Jésus-Christ, ils sont symboliquement dans les cieux ! Il a fallu toute la puissance de Dieu et tout son amour pour vaincre la résistance que l'humanité tout entière lui opposait. Et grâce à Dieu, l'être humain a retrouvé ainsi sa dignité royale.

La session dans les cieux est donc symbolique : c'est une métaphore qui désigne les privilèges dont vivent les croyants. Il leur est donné une position royale, égale à celle de David. Ils ne sont plus les serviteurs de personne. Ce sont des êtres libres ! Libres de la peur de la mort, libres de toute captivité, libres pour témoigner de l'éon qui survient, prêts à combattre valeureusement contre les ennemis qui menacent constamment (cf. ch. 6). La résurrection n'est donc pas simplement le renouvellement de la vie telle qu'elle était auparavant, c'est le don d'un honneur nouveau, d'une dignité nouvelle et, comme l'indiquent les versets suivants, d'une grande tâche, pleine de responsabilité.

A travers les croyants, Dieu veut montrer, prouver quelque chose. Le mot, cher à Paul, a un sens juridique : il s'agit d'apporter la preuve de quelque chose, de la culpabilité ou de l'innocence de quelqu'un. Ici, il s'agit d'apporter la preuve « de la surabondante richesse de sa grâce par la bonté de Christ envers nous. » Devant quel tribunal ? Devant les éons qui viennent ! Le mot éon est

difficile à traduire : il reprend l'hébreu ôlam, fréquent dans les discours apocalyptiques : il y a le ôlam hazzè, le monde présent, les siècles qui vont de la création au temps présent ; et le ôlam habba, les siècles à venir, le monde de Dieu qu'on attend. La TOB traduit « les siècles à venir. » Mais le verbe qui l'accompagne ne signifie pas simplement venir, mais survenir et il peut avoir un accent d'hostilité, et être traduit par attaquer, assaillir. Peut-être faut-il penser à une sorte de croisée des temps, où le temps de l'histoire, avec ses violences, ses prises de pouvoir, ses exclusions, subit le choc du monde qui vient, où prévaut la justice aimante de Dieu. Le temps profane, qualifié dans le langage apocalyptique par les difficultés et les épreuves, est bousculé par l'éon à venir, le temps eschatologique, qui est temps de Dieu. On ne peut en donner aucune description objective. Mais dans la foi, on dira que l'histoire est en train d'être marquée, changée, transformée par la plénitude du don que Dieu fait aux humains, un don gratuit, qui dépasse toute mesure, qui ne se limite pas à une délivrance, à une libération, mais devient partage de la vie du Christ, invitation à participer à sa gloire. Ce don est appelé à envahir toute l'histoire ! Et personne ne va pouvoir tirer gloire d'une telle gratuité ! « Dieu va montrer la puissance de sa grâce et de sa bonté du Christ aux Nérons et aux Cicérons de demain ! »

On a l'impression ensuite que l'auteur se répète : il vient de dire « c'est par grâce que vous avez été sauvés » et reprend ces mêmes termes, ajoutant simplement deux détails : un article à grâce : par la grâce, ce qui ne change pas grand chose. Et « par la foi », c'est-à-dire par la seule chose qui soit nécessaire lorsqu'on est partenaire d'une alliance, la fidélité. Comme dans les épîtres de Paul aux Galates ou aux Romains, l'auteur réaffirme qu'il n'y a aucune autre voie de salut que celle offerte gratuitement par Dieu. « Cela ne vient pas de vous » : tout cela, la grâce, le salut, la fidélité. Tout cela vient de Dieu ! La foi ne peut être considérée comme une contribution de l'homme au salut : c'est simplement, et c'est déjà énorme, la capacité de l'être humain à recevoir ce qui lui est donné !

Nous sommes en effet l'ouvrage de Dieu. Au vous qui désignait les nations succède un nous inclusif. Dieu lui-même nous a tous faits tels que nous sommes. Le mot ouvrage, *poièma*, désigne souvent une œuvre d'art, un poème. L'humanité nouvelle est une création divine, le chef d'œuvre de Dieu. Pour être vraiment complète, cette œuvre divine doit répondre à l'intention qui a présidé à sa création. Et en cela, Dieu n'est pas seul concerné. Les croyants eux aussi se voient confier une mission : nous avons été créés pour des bonnes œuvres... Il ne faut pas laisser cette expression bousculer notre conscience protestante ! Paul lui-même utilisait ce langage, en veillant à préciser que cela n'avait rien à voir avec les œuvres de la Loi par lesquelles les adversaires tentaient de conquérir leur justification. Là, il s'agit de s'engager sur un chemin que Dieu a préparé pour nous, pour que nous marchions : le verbe marcher renvoie au début du passage où il était question de marcher dans les fautes et les péchés (c'est une inclusion). Ici, les chrétiens, qui ne sont pas invités à rester assis tranquillement à la droite de Dieu, doivent se lever et marcher dans des œuvres bonnes, adopter une manière de vivre, *a way of life*, correspondant à ce que Dieu a préparé d'avance pour eux et que l'auteur célèbre depuis le début de son épître... Il ne faut pas oublier l'accent communautaire, voire universel de ce passage : la construction de la communauté humaine tout entière est création de Dieu, et l'Eglise témoigne dans ce monde de cette nouvelle création... Ses œuvres sont la manière qu'elle a d'accueillir la bonté de Dieu, la seule manière appropriée de reconnaître sa grâce manifestée en Jésus-Christ sans l'accaparer.

Ephésiens 2,11-12

« ... Souvenez-vous donc qu'autrefois, vous qui portiez le signe du paganisme dans votre chair, vous que traitaient d'« incircconcis » ceux qui se prétendent les « circconcis », à la suite d'une opération pratiquée dans la chair, souvenez-vous qu'en ce temps-là, vous étiez sans Messie, privés du droit de cité en Israël, étrangers aux alliances de la promesse, sans espérance et sans Dieu dans le monde ...»

Nous voici dans une nouvelle partie de l'épître, construite autour de l'opposition autrefois-maintenant qui déterminera la disparition d'une autre opposition, circconcis-incircconcis ou nations-Israël. Si aujourd'hui nous parlons de ce qui avait cours autrefois, ce n'est donc pas une manière de rester bloqués sur le passé, mais de mieux mettre en évidence le changement opéré par la croix et la résurrection du Christ. Il s'agit de faire mémoire. La mémoire est un élément important de la pensée, surtout lorsqu'elle est guidée par la foi. Mais même si son rôle est capital, cette mémoire est incertaine et fragile, souvent décevante ou capricieuse, parfois même trompeuse ou perfide. Combien d'hommes et de femmes voudraient sauver quelque chose du temps qui s'écoule ! La Bible hébraïque aussi tente de garder quelque chose du passé et commande de ne pas oublier. Mais de quoi se souvenir et comment ?

L'historien grec Hérodote présente une certaine conception des choses ; pour lui, il s'agit de « préserver de l'oubli ce qu'ont fait les hommes, célébrer les grandes et merveilleuses actions des Grecs et des Barbares. » Et ainsi de faire obstacle à l'inexorable érosion de la mémoire. Pour Hérodote, cette activité se distingue des rites de la religion, car la religion s'occupe plus des mythes et des récits d'origine que de la vie actuelle. Pour l'homme religieux, le présent historique n'a pas de valeur autonome. Il ne devient intéressant que lorsqu'on l'adosse, par la répétition de rites et de récits, au temps des origines, au temps des dieux. Dans le judaïsme, les choses sont différentes : l'histoire est le lieu dans lequel Dieu se révèle ; on apprend qui est Dieu en racontant ce qu'il a fait dans l'histoire : « Souvenez-vous que vous étiez esclaves en Egypte et que Dieu vous en a libérés ! » Israël n'a pas pour mission de conserver et de se souvenir de tout le passé ; son principe de sélection est clair : il faut se souvenir des interventions de Dieu dans l'histoire et des réactions, bonnes ou mauvaises, qu'elles ont suscitées parmi son peuple, notamment chez ses dirigeants. « Lorsque le Seigneur ton Dieu t'aura fait entrer au pays qu'il a juré à tes pères Abraham, Isaac et Jacob, qu'il te donnerait... garde-toi bien alors d'oublier le Seigneur qui t'a fait sortir du pays d'Egypte, de la maison des esclaves (Dt 6,10-12). C'est aussi le rite et le récit qui portent la mémoire, articulés à l'histoire vécue par les pères. « Mon père était un araméen en perdition... » (Dt 26,5-9), rappelle une confession de foi.

Il y a quelque chose d'analogue dans la période de l'Avent. La liturgie se souvient de quelque chose qui a eu lieu dans l'histoire pour en nourrir une attente qui ne disparaît pas une fois les fêtes passées, mais qui justifie l'existence de la communauté chrétienne, qu'il faudrait plutôt nommer communauté messianique. On se souvient parce qu'on attend autre chose dans ce monde où souffrent tellement d'être humains qu'un inexorable écoulement du temps dans une histoire chahutée de toutes parts. On se souvient parce qu'on espère, on se souvient pour espérer, aussi paradoxal que cela puisse paraître ! Dans toute célébration du passé, il y a une place pour

l'espérance. Lors de la célébration de la Pâque, les juifs réservent une place pour Elie dont ils attendent la venue...

Mais cette mémoire s'inscrit aussi dans le présent et dans l'éthique. Il faut rappeler que la bible hébraïque contient de nombreux textes sur le respect dû à l'exilé, au migrant, en grec au *paroikos*, au paroissien ! C'est en souvenir du séjour en Egypte (Ex 22,21; 23,9; Lev 19,34; Dt 10,19; etc.). Car on ne lit bien la Bible hébraïque, et par conséquent aussi le Nouveau Testament, que dans la mémoire de l'exode et de l'exil – en se comprenant soi-même comme exilé. C'est cette mémoire qui nous donne aussi le seul lieu vivant où accueillir les exilés d'aujourd'hui qui voudront bien venir nous dire la réalité de notre existence commune, la possibilité de la chute des murs et de l'unicité de Dieu.

L'auteur invite donc les anciens païens de sa communauté, et par extension tous ses lecteurs, à faire mémoire de leur état « dans la chair », c'est-à-dire de leur situation historique ancienne. C'étaient justement des étrangers. Et ils étaient objet de mépris. Les juifs les avaient affublés d'un sobriquet infamant. Ils les traitaient de « prépuces ». C'était certainement un retour de politesse, les païens appelant les juifs de façon dépréciative « coupés ». C'est ce qui est sous-entendu par les mots « faite à la main ». L'expression « faite de main d'homme » caractérise le culte idolâtre : ils se prosternent devant l'œuvre de leurs mains (Jr 1,16). Les prophètes déjà demandaient plutôt une circoncision du cœur ! L'auteur de l'épître rappelle ce passé qui a toujours tendance à ressurgir. Comme si l'humanité pouvait être divisée en circoncis et incirconcis. Comme si une vraie communauté pouvait se définir par l'exclusion de certains !

La communauté chrétienne ne recourra plus à un signe physique extérieur pour déterminer l'appartenance. Et le baptême ne sera pas réservé aux hommes seulement, mais aux femmes également, mettant en principe les unes et les autres sur pied d'égalité. C'est en tout cas le message de Paul : « il n'y a plus ni juif ni grec, il n'y plus ni esclave ni homme libre, il n'y a plus homme et femme (mâle et femelle) ; tous en effet vous êtes un en Jésus-Christ. » (Ga 3,28). Toutes et tous sont donc descendants d'Abraham, héritiers de la promesse. Si l'on se rappelle la situation ancienne, sans espérance et sans dieu, c'est pour mieux mettre en évidence le changement fondamental que l'adhésion au Christ a opéré.

Mais cette mémoire du passé doit déterminer aussi l'attitude des croyants à l'égard de ceux qui vivent encore dans le paganisme. Aucun regard méprisant, aucun rejet ne se justifie à leur rencontre puisque nous avons partagé cette situation et que nous avons été accueillis absolument gratuitement dans la communauté nouvelle. L'attitude contraire n'est pourtant pas si rare : on pense à ces étrangers qui ont acquis la nationalité suisse et qui deviennent plus xénophobe que les autres... Le verbe traduit par « privé », « apallotrio », est construit sur « allos », autre, « allotrios » (qui appartient à un autre) et signifie donc ce dont on est privé parce que c'est la propriété de quelqu'un d'autre. Et les questions de propriété sont toujours compliquées. On craint toujours que des étrangers viennent manger le pain des Français ! Mais dans la communauté chrétienne, cette peur est censée être dépassée ! Voilà pourquoi faire mémoire a aussi un aspect essentiel de célébration !

Ephésiens 2,13-16

« ... Mais maintenant, en Jésus Christ, vous qui jadis étiez loin, vous avez été rendus proches par le sang du Christ. C'est lui, en effet, qui est notre paix : de ce qui était divisé, il a fait une unité. Dans sa chair, il a détruit le mur de séparation : la haine. Il a aboli la loi et ses commandements avec leurs observances. Il a voulu ainsi, à partir du Juif et du païen, créer en lui un seul homme nouveau, en établissant la paix, et les réconcilier avec Dieu tous les deux en un seul corps, au moyen de la croix ; là, il a tué la haine ...»

On l'a vu précédemment, la circoncision instaurait une séparation qui semblait insurmontable entre Juifs et païens. Le texte d'aujourd'hui commence par une affirmation capitale : les incircis ont été rendus proches par le sang du Christ. Pour comprendre ces derniers mots, « par le sang du Christ », je propose de passer par un rappel du sens de la circoncision. Il y a deux expressions pour la désigner. On peut parler de « *berit milah* », d'alliance de la coupure : en pratiquant une coupure, on provoque un manque significatif et on symbolise ainsi le désir que l'homme a de vivre avec et pour Dieu. Mais on parle aussi de « *berit damim* », d'alliance de sang, des sangs, ou d'union par le sang. Ce qui importerait avec la circoncision ne serait pas tant de couper que de faire couler le sang. Symboliquement, verser son sang, ou celui de ceux qu'on aime, indique qu'on est disposé à se sacrifier soi-même ou à sacrifier ce qu'on a de plus cher. Abraham qui est destiné à devenir une nation grande et puissante en qui seront bénies toutes les nations de la terre doit prescrire à toute sa maison après lui d'observer la justice et le droit (Gn 18,18-19). Non seulement avec la circoncision, mais aussi avec l'*aqédah* ou sacrifice d'Isaac qui n'a d'ailleurs pas eu lieu, il serait alors le modèle de l'abnégation pour la cause de Dieu. Chaque père juif, dit un commentateur, en soumettant ses garçons à la circoncision, proclame que, pour améliorer le monde conformément aux desseins de Dieu, il consacre la vie de sa progéniture et en fait le don absolu. Ce vœu s'accomplira dans une existence à la recherche de la justice et, le jour où cela s'avérera indispensable, le fidèle sera peut-être conduit à donner son sang. Le sang de la circoncision – l'évangile de Luc insiste sur la circoncisions de Jésus – symbolise alors l'engagement à vie du croyant. Ainsi, avec la circoncision, on épanche le sang, puis on l'arrête, on suspend en quelque sorte son écoulement, ce qui donne un espace pour la vie, mais ce sang, qui représente justement la vie, est réputé appartenir à Dieu. Je comprends alors l'expression « par le sang du Christ » comme le don que Jésus a fait de sa vie, en respectant jusqu'au bout l'engagement qu'impliquait pour le juif qu'il était sa circoncision.

Ce sang du Christ – le fait qu'il ait vécu cet engagement jusqu'à la croix – « vous a rapprochés », dit l'épître, vous les païens. Esaïe avait dit : « Ainsi parle celui qui est haut et élevé : je le guérirai, je le guiderai, je lui prodiguerai réconfort, à lui et à ses endeuillés, créant le concert des lèvres. Paix, paix à celui qui est éloigné et à celui qui est proche, dit le Seigneur. » (Es 57,18-19). Lorsque l'auteur fait cette citation, ici au v. 13 et plus loin au v. 17, il donne son propre commentaire.

1) Esaïe parlait de réconciliation entre les Juifs de retour de l'exil – celui qui est éloigné – et ceux qui sont demeurés dans le pays. Ephésiens élargit aux païens ce que disait Esaïe. Peut-être que, dans le judaïsme, certains l'avaient fait. Mais les prosélytes d'origine païenne ne pouvaient

être accueillis en Israël qu'à certaines conditions, dont la circoncision. Deux nuances de taille distinguent alors ce que dit Ephésiens de la position juive : ce n'est plus le sang de la circoncision qui rapproche les éloignés, c'est le sang du Christ. Et ceux qui sont loin, désignés comme des païens étrangers aux alliances de la Promesse, sans espérance, morts dans leurs fautes et leurs péchés, fils de la rébellion, vivant dans l'hostilité et non pas comme de nobles craignant-Dieu qui se plient aux conditions d'entrée parmi le peuple élu. Rien n'a préparé leur accès à Dieu. Leur changement de statut est inattendu et absolument gratuit. C'est le Christ lui-même qui s'est approché, brisant les barrières.

2) Si la paix est annoncée à ceux qui sont proches et à ceux qui sont éloignés, ce n'est pas une paix qui ne concerne que leur relation à Dieu, c'est aussi une paix qui doit régner entre eux, une paix mutuelle. Dieu fait la paix avec les humains, mais c'est avant tout pour qu'ils la fassent entre eux. La paix avec Dieu a des conséquences dans la vie de la société.

En outre, c'est le Christ lui-même qui est la paix. Il ne donne pas un bien extérieur à lui-même. Il se donne lui-même, lui qui est « notre paix ». L'auteur revient au « nous » qui, cette fois, inclut les juifs et les païens d'origine dans une même expression. Pour que ce nous soit possible, il a fallu quatre actions exprimées en termes qui n'excluent pas la violence : d'abord, il a fait de deux antagonistes une unité ; ils ne sont plus l'un en face de l'autre, mais ensemble ; et pour cela, deuxièmement, il a abattu le mur qui les séparait, qui est peut-être, dans l'esprit de l'auteur, très concrètement le mur du Temple, le *soreg* qui séparait le parvis des nations du lieu saint, avec sa menace de mort sur tout non-juif qui le franchissait, effaçant donc le sens symbolique de ce mur, la haine (le mot est proche d'ennemi) ; il a ensuite réduit à rien, anéanti les commandements et les ordonnances de la Loi, dont évidemment la circoncision ; il a enfin tué la haine. Mettre ainsi en parallèle la Loi et la haine est une énormité ! Pourtant ce sont bien la circoncision, le temple, la Loi qui excluaient les non-juifs et les privaient d'un accès à Dieu. En relisant la Passion de Jésus Christ, l'auteur ne comprend donc pas seulement la crucifixion comme une violence subie, mais comme une violence active qui détruit tous ce que les humains construisent pour se séparer et se protéger les uns des autres, mais surtout pour barrer aux autres l'accès à leur Dieu ! Il a cloué la haine sur la croix ! Ainsi la croix fait-elle émerger non seulement un homme nouveau, celui que Dieu a relevé d'entre les morts, le Ressuscité, mais une humanité nouvelle, réunifiée !

On peut ainsi conclure par ces quelques réflexions de Michel Serres. « Comment nommer le Messie? Le dernier des condamnés à mort de l'histoire. Puisque le supplicié meurt pour effacer les péchés du monde, il additionne la totalité des punitions pour l'intégralité des temps. Seul un Dieu peut assumer ces sommes. La victime, donc, abolit la peine de mort pour toujours.

Cela se passa ainsi. Le Christ ressuscita, disent les Écritures. Il vainquit la mort une première fois. Son tombeau, visité, resta vide ; pas de cadavre ; la tombe ne contenait que des linges pliés, plus les aromates que portèrent les trois saintes femmes, au matin de Pâques. Pas de momification. Les antiques coutumes des anciennes ères s'achèvent.

Mieux, le crucifié se fit victorieux de la mort, non de ses bourreaux. Non seulement l'Innocent innocente les anciens boucs émissaires, mais il pardonne aussi à ses accusateurs. La victoire ne se gagne plus sur la précédente défaite, comme une revanche, sur des adversaires, comme une

vengeance, mais sur cette chose immonde, la mort. Rien sur les hommes, tout sur la mort. Pas de vendetta indéfinie : prescription immédiate sur le crime et sur le châtement. Point final. »

Ephésiens 2,17-19

« ... Il est venu annoncer la paix à vous qui étiez loin, et la paix à ceux qui étaient proches. Et c'est grâce à lui que les uns et les autres, dans un seul Esprit, nous avons l'accès auprès du Père. Ainsi, vous n'êtes plus des étrangers, ni des émigrés ; vous êtes concitoyens des saints, vous êtes de la famille de Dieu. ... »

Par sa venue, le Christ apporte la paix : on l'a vu, la paix, c'est sa personne elle-même. « Christ notre paix » est l'affirmation centrale de tout le passage. L'existence de Jésus fut tout entière orientée vers la paix. L'auteur comprend et résume ici ce que les évangiles, parallèlement, sont en train de mettre en récit : par sa rencontre des gens, sa liberté par rapport à la loi et aux conventions, son enseignement concernant la justice du Royaume, ses guérisons, sa marche vers Jérusalem et son attitude lors de son procès et de sa crucifixion, Jésus fut un pacifique. « Il vous a annoncé la bonne nouvelle de la paix, évangélisé la paix... »

« Vous, les païens, vous étiez éloignés du Père ». Dans le temple de Jérusalem, le mur surveillait l'accès à Dieu dans un double sens : Dieu était protégé des incursions intempestives des humains qui le recherchaient ou qui le combattaient ; mais à l'inverse, l'accès qui y était réservé au seul peuple élu, et à son grand-prêtre, seul autorisé à entrer dans le lieu très saint le jour des expiations. Cela conférait à ce peuple le privilège de recevoir de Dieu son pardon.

Le mur tombé, l'accès au Père devient libre et ouvert à tous : tous deux, vous et nous, païens et juifs, les uns et les autres, les deux ensembles, nous avons désormais accès auprès du Père. La bonne nouvelle décentre Jérusalem. Ce n'est plus la porte d'accès au Père, c'est Christ. Le pèlerinage des nations vers Jérusalem annoncé par Esaïe se transforme. Il passe désormais par le Christ et fait de l'Eglise qui se rassemble en son nom une Nouvelle Jérusalem : son existence même témoigne de la volonté de Dieu le Père d'intégrer toutes les nations dans son projet de récapitulation. L'Eglise préfigure tous ces peuples qui ont dorénavant accès au Père.

C'est par l'Esprit, dans un seul Esprit que cet accès est possible. Ce même Esprit qui a relevé le Christ en le ressuscitant des morts, c'est lui aussi qui ouvre à tous l'accès au Père. Le rôle de l'Esprit, ici, est analogue à celui qu'il a dans les récits de Pentecôte : il permet aux témoins de communiquer avec tout le monde, de manière à ce que chacun reçoive la bonne nouvelle dans sa propre langue, et même, dit le récit des Actes, dans son propre dialecte. L'Eglise est dès le départ porteuse de cette bonne nouvelle. Sa principale responsabilité est donc de transmettre vraiment une bonne nouvelle et non pas des principes de religion ou de morale.

Cette Eglise se situe au cœur du monde, mais, dans une certaine mesure, elle reste à part. C'est ce que signifie, on l'a déjà vu le mot saint. Dès lors la citoyenneté et l'appartenance ne se déclinent plus selon les critères de l'état civil, qu'il soit juif ou romain. L'image de la cité, déjà rencontrée quelques versets plus haut, s'enrichit maintenant d'un préfixe cher à l'auteur et qui signifie avec, ensemble : vous êtes concitoyens des saints. Vous êtes réunis à tous les saints comme citoyens du Royaume de Dieu. Il faut l'entendre ici de toutes celles et de tous ceux qui ont reçu le baptême et qui constituent le « peuple élargi de Dieu ».

Vous êtes des gens de la maison, vous appartenez à la maisonnée du Père. Le mot *oikeioi* s'inscrit en opposition au mot *paroikoi* mentionné juste avant et qui désigne l'immigré, celui qui ne fait justement pas partie de la maisonnée, qui reste à côté de la maison et qui doit être protégé, selon l'AT, puisqu'il n'a pas de soutien dans le lieu où il séjourne, privé qu'il est de maison. Le terme désigne une famille élargie dont font partie en tout cas les adultes restés célibataires, les veuves, ainsi que les serviteurs. Etre membre de la famille de Dieu signifie donc être intégré à une communauté qui vous reconnaît pleinement et qui vous protège. Les membres de la maison ou de la famille de Dieu sont donc les témoins vivants de l'intervention que Dieu a décidée en faveur de toute l'humanité pour lui donner une nouvelle vie et une nouvelle espérance.

Les termes étrangers (*xénoi*) et émigrés (*paroikoi*) se réfèrent donc, comme souvent dans l'épître, au statut antérieur des chrétiens. Ils peuvent se comprendre par rapport à la situation nouvelle qui supprime les distances et les murs établis par le judaïsme. Mais on peut aussi les comprendre par rapport à la société romaine dont ils font partie. Un rappel succinct est peut-être nécessaire ici : pour être citoyen romain, il fallait en avoir les moyens : être reconnu comme membre d'une famille honorable, avoir un métier, posséder terrain et fortune. On ne demande pas aux premiers venus de participer aux décisions politiques, on ne donne pas à n'importe qui, lorsqu'on discute des affaires de la cité, le droit à la parole publique, la liberté de parole, cette fameuse *parrhèsia*, si chère aux auteurs du Nouveau Testament qui affirment qu'avec l'élection et devant Dieu, les chrétiens reçoivent cette liberté de parole dans l'Eglise et dans la société. A côté des citoyens de plein droit, il y a les étrangers établis, les métèques (*metoikoi* signifiant qui habitent avec). Ce sont des étrangers qui bénéficient d'un statut de résidents. Mais ils n'ont pas de droits civiques. Et puis, il y a les immigrés (les *paroikoi* justement en latin *peregrini*). On ne sait jamais pour combien de temps ils sont là ; ça dépend de la conjoncture, des possibilités de travail, de l'agitation aux frontières de l'Empire. Les esclaves constituent encore une autre catégorie. Ils sont propriété de leur maître : ils n'ont aucune responsabilité, et donc aucun droit. On les considère comme des outils doués de parole (*instrumentum vocale*). Il y a aussi beaucoup d'esclaves affranchis, et parmi eux de nouveaux riches à la réputation douteuse... Dans ce cadre-là, affirmer que le statu ne joue plus de rôle devant Dieu qui sauve par sa seule grâce est donc une position originale et dangereuse !

Il faut encore ajouter à cela que la société romaine est extrêmement hiérarchisée. A côté du statut, il y a aussi le rang, et l'on distingue très clairement : d'un côté il y a les *honestiores*, les membres de l'aristocratie (patriciens, chevaliers, sénateurs, décurions) et les vétérans ; de l'autre les *humiliores*, les classes moins privilégiées (plébéiens, citoyens de seconde zone...) Les *honestiores* se reconnaissent aux vêtements qu'ils portent et au fait qu'ils ont trois noms. C'est ainsi qu'ils font étalage de leur rang... Et parfois aussi en se faisant construire des mausolées imposants, comme ceux qu'on a retrouvés récemment à Avenches qui datent du milieu du 1^{er} siècle ! Les lieux de vie aussi sont très différents : les *honestiores* vivent dans des *domus*, des villas entourées de grands parcs, alors que les *humiliores* sont entassés dans les *insulae*, des immeubles à plusieurs étages. Dans cette hiérarchie, l'Evangile introduit aussi un ferment explosif. Pour reprendre des termes de Luther : "Le chrétien est un homme libre, maître de toutes choses; il n'est soumis à personne. Le chrétien est un serviteur plein d'obéissance, il se soumet à tous. »

Ephésiens 2,20-22

« Vous avez été intégrés dans la construction qui a pour fondation les apôtres et les prophètes, et Jésus Christ lui-même comme pierre maîtresse. C'est en lui que toute construction s'ajuste et s'élève pour former un temple saint dans le Seigneur. C'est en lui que, vous aussi, vous êtes ensemble intégrés à la construction pour devenir une demeure de Dieu par l'Esprit ...»

Vous avez été intégrés à la construction est une périphrase qui traduit un seul participe pluriel « édifiés », « construits » qui se réfère à tout ce qui a été dit précédemment des nations et des juifs d'origine. Apôtres et prophètes sont considérés comme la fondation de cette nouvelle construction : ce sont des témoins chargés d'interpréter la vie et le message de Jésus et d'édifier à partir de là une communauté de nouveaux témoins. Il se peut que les prophètes désignent les charismatiques de l'Ancien Testament, mais il est plus probable qu'il s'agisse d'un ministère particulier reconnu dans les premières communautés chrétiennes : celui de prédicateur itinérant. On parle par exemple dans l'évangile de Matthieu des faux prophètes qui sévissent dans les communautés primitives. Mais il n'y avait pas que de faux prophètes ! Ainsi peut-il y avoir complémentarité entre les apôtres qui sont les témoins habilités du Christ, garants des temps du commencement, et les prophètes dont la responsabilité est liée à l'interprétation et à l'édification, sous l'inspiration de l'Esprit saint. On pourrait aussi penser que les deux termes désignent les mêmes personnes.

Une expression est difficile à traduire : qu'entend-on par « pierre maîtresse » ? Ces mots peuvent désigner aussi bien la pierre angulaire posée à la base d'un bâtiment que la clé de voûte de sa coupole, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Dans la logique d'Ephésiens et pour faire justice au préfixe du mot (*akro* : le sommet ; cf. acrobate, acropole), il faudrait privilégier l'image de la clé de voûte : le Christ, qui en est la tête, retient toute la construction par le haut. Mais l'auteur fait peut-être aussi allusion à un texte célèbre du prophète Esaïe prononcé alors que, devant la menace assyrienne, Juda cherchait son salut dans une résistance armée basée sur une alliance avec ses voisins. Voici ce texte : « Ainsi parle le Seigneur Dieu : ‘Voici que moi, je pose dans Sion une pierre, une pierre d'examen, une précieuse pierre angulaire de fondement : ‘Celui qui croit ne fléchit pas’, et je prends le droit comme cordeau et la justice comme niveau’ » (Es 28,16-17). Peut-être qu'il faut garder les deux significations, Jésus-Christ étant à la fois celui qui constitue la pierre angulaire de fondation sur laquelle s'appuient en premier lieu les apôtres et les prophètes pour devenir eux-mêmes fondation, mais aussi la clé de voûte d'une construction en train de se faire et qui tient ensemble grâce à lui. Car l'auteur pense à quelque chose de dynamique ; s'il faut un fondement solide, il faut aussi quelque chose qui permette les ajustements nécessaires en cours de construction pour que l'élévation se déroule bien. Et en ce qui concerne l'ajustement, le texte d'Esaïe peut aussi avoir inspiré notre auteur : dans la construction évoquée par le prophète, le droit sert de cordeau et la justice de niveau.

Par deux fois, le préfixe ‘*syn*’, avec, intervient de nouveau, indiquant que l'auteur ne pense jamais individu, mais toujours communauté. C'est ensemble que les chrétiens sont ajustés, c'est communautairement qu'ils sont édifiés. Le terme « ajusté » est une création de notre auteur et on ne le retrouve que chez lui (ici et en Ep 4,16). L'idée de croissance est donc inséparable de celle

de communauté, et la métaphore de la construction enrichit celle du corps. On a donc deux manières extrêmement proches de parler de la communauté qui se rassemble au nom du Christ, celle de l'édification d'un temple et celle de la croissance d'un corps. A la symbolique de la construction correspond le respect nécessaire d'un certain nombre de règles, exprimées par le droit et la justice. A celle du corps correspond l'idée d'une croissance harmonieuse liée à l'engagement communautaire convaincu et fidèle de tous les membres sous l'impulsion de la tête.

La finalité de l'ensemble est donc de former un temple saint dans le Seigneur : l'absence d'article défini indique peut-être qu'il ne s'agit pas du simple remplacement du Temple par excellence, celui de Jérusalem, qui à l'époque de rédaction est détruit. C'est le mot plus précis de sanctuaire (*naos*) et non celui de temple (*hieron*) qui est utilisé ici. Il est donc question du lieu saint, ce que précise encore l'adjectif. Et de nouveau, l'image n'est pas considérée de façon individuelle comme on le comprend souvent lorsque Paul écrit : « Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? » (1 Co 3,16) Mais il y a aussi : « Nous sommes, nous, le temple du Dieu vivant, comme Dieu l'a dit : 'Au milieu d'eux j'habiterai et je marcherai. Je serai leur Dieu et ils seront mon peuple' » (2 Co 6,16). Il faut rappeler que Paul n'oppose jamais comme nos individualistes modernes la personne et le groupe.

C'est donc la communauté chrétienne, l'Eglise, qui est appelée à devenir une habitation de Dieu (édifiés et habitation sont des mots dérivés de *oikos*, la maison ou la famille, dont on vient de parler). Il s'agit de donner un espace de vie à Dieu dans le monde. Ce n'est pas une affaire de bonne volonté ou de capacités humaines. C'est dans l'Esprit qu'a lieu cette construction et que se vit l'habitation de Dieu dans le monde. Sous son inspiration, tout est alors en mouvement !

La fin du texte montre qu'avec l'adjonction des pagano-chrétiens à la construction, une dynamique nouvelle se met en place : l'édifice témoin de la présence de Dieu dans le monde s'agrandit. Si l'auteur précise que ce temple est saint, c'est parce qu'il donne au mot saint une signification nouvelle : lorsqu'on parlait du temple de Jérusalem ou du peuple juif, le mot saint évoquait la séparation, le particularisme, voire l'exclusion. Désormais, avec Ephésiens en particulier, le mot saint renvoie à l'inclusion des nations et du peuple juif dans une seule et même construction. Deux expressions font allusion au rôle de Jésus : au début, « en Christ » indique que c'est la vie, la mort et la résurrection de Jésus qui permettent de poser les bases de la construction ainsi que sa clé de voûte, ensuite, « dans le Seigneur » indique en fin de parcours que c'est le Messie élevé qui poursuit son œuvre en faveur des siens rassemblés.

Ephésiens 3,1-6

« C'est pourquoi moi, Paul, le prisonnier de Jésus Christ pour vous, les païens, si du moins vous avez appris [l'économie de la grâce que Dieu, pour réaliser son plan, m'a accordée à votre intention, comment, par révélation, j'ai eu connaissance du mystère, tel que je l'ai esquissé rapidement. Vous pouvez constater, en me lisant, quelle intelligence j'ai du mystère du Christ. Ce mystère, Dieu ne l'a pas fait connaître aux hommes des générations passées comme il vient de le révéler maintenant par l'Esprit à ses saints apôtres et prophètes: les païens sont admis au même héritage, membres du même corps, associés à la même promesse, en Jésus Christ, par le moyen de l'Evangile. »

C'est, semble-t-il, Paul qui s'exprime ici. Pourtant, on l'a déjà vu, on a de bonnes raisons de penser qu'il n'est pas lui-même l'auteur de l'épître, mais qu'un de ses disciples s'est mis sous son autorité pour rappeler son extraordinaire ministère auprès des païens, porté par la conviction que, sur son chemin de Damas, avec l'appel du Ressuscité, il avait reçu la vocation particulière d'annoncer la bonne nouvelle du salut gracieux à toutes les nations.

« Paul » se présente donc ici comme « prisonnier dans le Seigneur »... De quel emprisonnement s'agit-il ? C'est peut-être simplement une manière de parler du lien indestructible qui unissait Paul à son Seigneur et qui motive ce que l'auteur va exposer ici. Si Paul fut prisonnier, affirme-t-il, c'est pour vous les païens ! « Pour vous » ! L'expression évoque la célébration de la cène et le sang versé « pour vous ». Ce que le Christ a accompli pour Israël, Paul l'a étendu aux païens !

Il se peut aussi qu'avec ce mot de prisonnier, l'auteur fasse allusion à la fin tragique de l'apôtre qui a été arrêté et conduit à Rome après avoir apporté la collecte rassemblée dans les communautés d'origine païenne aux chrétiens de Jérusalem. D'après les Actes, il est resté deux ans prisonnier à Rome avant d'être mis à mort. Dans sa lettre aux Romains, Paul faisait déjà allusion à sa peur de se rendre à Jérusalem à cause des ennemis qu'il avait parmi les judéo-chrétiens et les Juifs, qui ne supportaient pas sa prédication sur l'élargissement aux nations de la promesse faite à Israël. Devant l'angoisse qui l'assailait, il écrivait à ses correspondants romains « je vous exhorte, mes frères, par notre Seigneur Jésus-Christ et par l'amour de l'Esprit, à combattre avec moi par les prières... afin que j'échappe aux incrédules de Judée. » (Rm 15,31)

On a alors dans notre épître ce paradoxe : alors que Paul se présente comme un prisonnier et évoque les souffrances qu'il endure parce qu'on veut le faire taire, il déploie en même temps la perspective universelle de la prédication de l'Evangile. Si Paul est prisonnier, l'Evangile, lui, ne peut pas être emprisonné. Car c'est la révélation de l'œuvre que Dieu, dès avant la fondation du monde, a décidé d'accomplir parmi les humains pour le salut de tous ! Pour exprimer l'extrême nouveauté qu'était l'ouverture du salut et de la promesse à toutes les nations, il fallait des mots nouveaux. Et sans être embarrassés par la contradiction que cela représente, les chrétiens ont mis ensemble deux mots qui paraissent incompatibles, Evangile et mystère, puisque évangile signifie annonce heureuse et mystère ce qui doit être tu, tenu caché ! Mais justement, désormais ce n'est plus un mystère. Paul en a eu connaissance. Et c'est précisément ce que l'auteur vient d'esquisser rapidement : par la croix, Jésus a détruit les murs de séparation ! Notamment celui qui était le plus criant dans l'Eglise de l'époque, la séparation entre chrétiens d'origine juive et

chrétiens provenant du paganisme. Désormais, les deux sont invités à ne former qu'un seul corps, un corps vivant, destiné à grandir, à s'amplifier aux dimensions de l'humanité, sinon du cosmos, puisque l'auteur a déjà parlé de la volonté de Dieu de tout récapituler en Christ, de tout mettre sous son autorité, fondée sur la puissance de l'amour et de la paix... Il faudrait traduire : « Les païens sont cohéritiers, co-incorporés et coparticipants de la promesse en Jésus Christ par l'Évangile dont je suis devenu serviteur selon le don de la grâce de Dieu. » De nouveau le préfixe *syn*, avec, cher à l'auteur : on ne peut plus penser juifs sans penser nations, ni païens sans penser juifs !

L'auteur semble avoir trouvé le motif du mystère dans le livre de Daniel. Daniel, en effet, dit avoir bénéficié d'une révélation qui n'avait pas été communiquée aux générations précédentes. Jusque là, c'était resté un mystère. Il en est de même de l'ouverture de la promesse aux païens, restée cachée aux anciens, mais révélée désormais pleinement à Paul et aux autres apôtres. Les premiers chrétiens ont toujours cherché à comprendre et à expliciter l'Évangile de Jésus-Christ comme accomplissement des promesses de l'AT. Alors que devaient-ils faire si rien dans l'AT, à l'exception peut-être du livre de Jonas, ne préparait la mission auprès des païens telle que Paul l'avait accomplie. L'auteur la présente donc ici comme le résultat d'une révélation toute récente d'un mystère tenu caché jusque là : mais dès l'origine, la promesse, l'alliance et l'héritage ne concernaient pas uniquement le peuple élu : ils visaient déjà tout le genre humain et toute la création !

En Jésus, donc, c'est toute une humanité nouvelle qui a commencé à exister. Et progressivement, l'histoire trouvera sa cohérence lorsque les humains se sauront liés par un même destin. Fils de Dieu, Jésus est aussi celui qui récapitule l'humanité et l'univers entier... Voilà le noyau central de notre foi. La solidarité de Jésus s'est poursuivie jusqu'à la mort, la fidélité de Paul également. La croix est le signe qui révèle l'amour de Dieu dans les dimensions d'un dépouillement absolu, d'une ouverture totale, d'un don sans réserve et dans une plénitude achevée. La croix et la résurrection ont manifesté ce qui fonde en Dieu la valeur infinie de tout être humain devant Dieu. Le Christ ne s'est pas donné au monde comme Seigneur tout-puissant, mais comme un homme humilié et crucifié. Sa seule puissance, bien réelle au demeurant, fut l'amour. Or nous avons à redécouvrir constamment que c'est là, justement, que réside le secret de la seule vraie puissance. La mort du Christ instaure alors un nouvel espace pour la vie, la vie personnelle, la vie communautaire et la vie de la société tout entière.

Ephésiens 3,7-12

« J'en ai été fait ministre par le don de la grâce que Dieu m'a accordée en déployant sa puissance. Moi, qui suis le dernier des derniers de tous les saints, j'ai reçu cette grâce d'annoncer aux païens l'impénétrable richesse du Christ et de mettre en lumière comment Dieu réalise (l'économie) le mystère tenu caché depuis toujours en lui, le créateur de l'univers; ainsi désormais les Autorités et Pouvoirs, dans les cieux, connaissent, grâce à l'Eglise, la sagesse multiple de Dieu, selon le projet éternel qu'il a exécuté en Jésus Christ notre Seigneur, en qui nous avons, par la foi en lui, la liberté(parrhèsia) de nous approcher en toute confiance. »

Paul vient de se présenter comme prisonnier ; maintenant il s'exprime en tant que ministre, diacre ou serviteur. Lorsqu'il parle du don de la grâce que Paul a reçu, l'auteur use d'un mot réservé aux rois : le don désigné ainsi correspond au cadeau somptueux que fait un monarque à quelqu'un pour l'honorer ; par exemple les dons royaux que Nabuchodonosor a faits à Joseph dans le livre de Daniel. Dans notre épître, le verbe donner a toujours Dieu comme sujet. Ici, le don de la grâce est en quelque sorte chargé de toute la puissance divine. Car il fallait cette puissance pour faire du dernier des derniers de tous les croyants le proclamateur de la richesse impénétrable du Christ ! L'auteur reprend là en la radicalisant une expression de Paul lui-même qui, dans la première épître aux Corinthiens (ch. 15), se déclare le plus petit, le moindre des apôtres. Dans 1 Co, il va même plus loin en parlant de lui-même comme d'un avorton (le mot grec *ek-trômatos* désignant l'enfant qui a été sorti du trauma, qui a été arraché à la mort). C'est ce dernier de tous les saints qui est pourtant le porteur d'une révélation qui défie la logique humaine, qui dépasse les possibilités de compréhension qu'a l'être humain.

Dieu, disait l'auteur dans le passage précédent, a confié à Paul « l'économie de sa grâce » pour les païens. Il reprend ce terme d'économie au v. 9 lorsqu'il parle de « mettre en lumière l'économie du mystère tenu caché depuis toujours en Dieu, le créateur de l'univers ». Voilà encore des mots que nous avons une certaine difficulté à comprendre ! Il nous semble que ce mot économie, si fréquent aujourd'hui, n'a pas sa place ici. Pourtant il signifie simplement administration de la maison. C'est le mot qui convient pour parler de la tâche d'un administrateur, d'un gestionnaire, d'un responsable des affaires publiques (ou privées) à qui l'on a confié la responsabilité de gouverner une cité ou un état. Le mot intervient encore peu dans le NT, mais on le trouvera souvent chez les théologiens des premiers siècles. En 1 Co 4,1, Paul demandait qu'on considère les apôtres comme « des serviteurs du Christ et des économes du mystère de Dieu ». Il s'agissait pour eux d'exécuter avec fidélité leur charge d'annoncer le mystère de la rédemption caché précédemment dans le secret de Dieu, mais révélé désormais comme accompli une fois pour toutes en Christ. En cela ils contribuaient à la réalisation dans le monde du plan de Dieu.

Dieu a donc confié au Christ, puis à ses apôtres, la réalisation de son projet éternel pour que s'accomplisse pleinement sa promesse de salut. Et cette « économie » du salut prend donc un nouvel aspect avec la croix : le salut a passé d'abord par ceux qui appartenaient par généalogie au peuple élu. L'auteur reconnaît évidemment cette priorité du « peuple élu », mais il va soigneusement éviter de garder ce mot peuple dans la suite de l'épître, lui préférant le terme

d'Eglise. Parce qu'il faut un nouveau mot pour un nouveau rassemblement, celui qui inclut les nations ou les païens, et qui sera aussi appelé le corps dont le Christ est la tête. L'auteur rappelle que la prédication aux païens fut la grande préoccupation de Paul, son service, sa diaconie et que cette tâche est à poursuivre par les nouvelles générations. Il ne s'agit pas seulement d'une communication, d'une information à propager, d'une publicité à faire, il s'agit de bien plus que cela. Selon la traduction que Calvin donnait déjà de ce mot d'économie, il s'agit d'une dispensation. Il n'est pas question, bien sûr, de dispenser quelqu'un de quelque chose, comme on accorde une dispense pour une absence à l'école ou pour un mariage mixte dans l'Eglise catholique. Non, ici dispenser signifie distribuer, donner, accorder, comme on dispense un médicament. On pourrait presque dire, en prolongeant l'image, qu'il est question de prendre soin. L'annonce du Christ aux nations prend donc des aspects très concrets qui concernent les personnes et les collectivités, une attention à leur bien-être, à leur santé, à leur développement. Tout cela pour former un corps qui n'est pas identifiable à une Eglise concrète, mais qui est en quelque sorte destiné à s'étendre bien au-delà des frontières que nous avons tellement coutume de tracer partout.

Ainsi, nous sommes appelés à collaborer à la construction d'un corps unifié, celui de l'univers entier, destiné à devenir la maison, le temple de Dieu. Il ne s'agit donc pas de concentrer ses préoccupations et ses soins sur cette pauvre Eglise qui peine à trouver un financement pour sa survie, mais de prendre soin de ce corps que constituent la société et la création dans lesquelles nous vivons. Modestement, mais avec ce que les anciens appelaient le « franc-parler » (la TOB traduit un peu plus par liberté). C'est non seulement la liberté de parler, mais de vivre en conformité avec les paroles dont nous sommes les porteurs. Ce mot *parrhèsia*, franc-parler, liberté de parole, a eu un grand retentissement au tournant de l'ère chrétienne dans les cercles stoïciens et cyniques, avant d'être repris par les chrétiens. Il s'agissait non seulement de dire la vérité avec hardiesse et courage, mais d'en vivre ostensiblement. Reprenant ce terme, les premiers chrétiens l'ont opposé aux tenants de religions à mystère, affirmant que si vérité il y a, il faut qu'elle soit proclamée ouvertement et non réservée à une élite. Et le mot en est venu à désigner non seulement une attitude assumée par la personne en face des autres, mais une manière de se situer devant Dieu, le cœur grand ouvert, en toute confiance et transparence. Le double sens me semble être à garder dans notre passage.

Nous sommes donc des dispensateurs de la grâce de Dieu ! Quelle belle mission ! Dans la compétition que nous vivons sur le marché du religieux avec d'autres offres de salut, notre proposition est apparemment modeste. Dans ce monde bousculé, chaque être humain a besoin de découvrir sa valeur, une valeur intérieure qui se manifeste par l'amour, par le don de soi aux autres et au monde. Le Christ ne s'est pas donné au monde comme un Seigneur tout-puissant, mais comme un homme humilié et crucifié. Sa seule puissance, bien réelle au demeurant, fut l'amour. C'est là que réside le secret de la seule vraie puissance. La croix instaure alors un nouvel espace pour une vie marquée par la liberté devant les humains et la transparence devant Dieu.

Ephésiens 3,13-19

« Aussi, je vous le demande, ne vous laissez pas abattre par les détresses que j'endure pour vous : elles sont votre gloire. C'est pourquoi je fléchis les genoux devant le Père, de qui toute famille tient son nom, au ciel et sur la terre ; qu'il daigne, selon la richesse de sa gloire, vous armer de puissance, par son Esprit, pour que se fortifie en vous l'homme intérieur, qu'il fasse habiter le Christ en vos cœurs par la foi ; enracinés et fondés dans l'amour, vous aurez ainsi la force de comprendre, avec tous les saints, ce qu'est la largeur, la longueur, la hauteur, la profondeur et de connaître l'amour du Christ qui surpasse toute connaissance, afin que vous soyez comblés jusqu'à recevoir toute la plénitude de Dieu. »

Les épreuves font partie de la vie des témoins. Elles accompagnent presque forcément l'annonce de l'Évangile qui, s'il est souvent reçu, rencontre aussi des refus. Aussi ces épreuves, ces détresses, ces souffrances ne doivent-elles pas provoquer un découragement chez les chrétiens. Car elles sont un signe que le message est annoncé et qu'il progresse. Il n'est donc pas question de se laisser abattre. « Elles sont votre gloire. » On pourrait traduire : les souffrances que j'endure donnent du poids à vos convictions et à votre communion. Elles témoignent non seulement d'un engagement extrêmement fort de votre part, mais surtout qu'il est soutenu par la puissance de Dieu.

C'est pourquoi, se fondant sur la révélation du mystère du salut promis à tous, juifs et païens, l'auteur enchaîne avec une prière. Et de nouveau il l'exprime en une seule phrase, de 14 à 19, entrecoupée trois fois par des « afin que » qui explicitent l'objet des demandes, mais que les traductions rendent mal. Ployer les genoux n'est pas la posture habituelle de la prière juive que l'on nommait à l'époque *amida*, du verbe se tenir debout. Se mettre à genoux est une posture exceptionnelle qui rappelle plutôt la prière de Jésus à Gethsémani ou celle d'Étienne lors de la lapidation. Mais surtout, et peut-être en lien avec la thématique des détresses endurées au nom de Dieu, cette position exceptionnelle met en évidence la relation forte que le priant recherche avec le Père. Le terme traduit part famille est en fait le mot grec *patria* qui n'a évidemment pas ici un caractère nationaliste, mais désigne semble-t-il les différentes sortes de regroupements que connaissent les humains. Ce que le texte affirme, c'est que le Père, *pater*, est à l'origine de toute *patria*, de tout regroupement, de toute tribu, de toute famille, de toute communauté ou association humaine, ce qui est exprimé par cette proximité des termes. La manière dont Dieu est Père se concrétise dans la possibilité que trouvent les humains de vivre en communauté. Le Dieu Père agit ainsi en nommant, en créant et en identifiant les personnes et les groupes. La volonté du Père, pourrait-on dire, est que les humains sortent de leur solitude pour vivre en communion les uns avec les autres.

La première demande qu'exprime la prière se rapporte à l'homme intérieur : l'expression n'est pas sexiste, puisqu'il s'agit du générique *anthropos*, l'être humain. Elle désigne l'intériorité ou l'intégralité de la personne humaine qui se renouvelle constamment et s'oppose ainsi à l'homme extérieur qui, lui, est déterminé par sa lutte continuelle avec la temporalité et avec la mort sous toutes ses formes. Cet homme intérieur est « fortifié par la puissance de l'Esprit. » L'Esprit que

donne le Père construit ainsi une personnalité intérieure en faisant entrer la personne dans la connaissance existentielle du Christ. Cela va même plus loin. L'auteur demande à Dieu qu'il fasse, par la foi, habiter le Christ dans les cœurs. On pourrait presque traduire que le Christ vient coloniser le cœur humain ! La foi, ici, est loin de se limiter à une vague adhésion à quelques idées plus ou moins précises au sujet de Dieu. Elle n'est rien de moins que l'accueil du Christ en soi. Dans la Bible, le cœur est siège des décisions, de la volonté. L'Ancien Testament mettait son espérance dans la possibilité que la Loi de Dieu demeure dans les cœurs des humains et les transforme. Ici, c'est Christ lui-même qui vient y demeurer par la foi, grâce à l'accueil qu'on lui accorde. C'est ainsi que toute personne peut trouver son enracinement, pour prendre une image botanique, ou son fondement, sa fondation, pour parler architecture, dans l'amour qui s'incarne ainsi en lui par la puissance de la résurrection et lui donne la possibilité d'une connaissance qui n'est pas recherche d'objectivité, mais étroite complicité, pour reprendre des expressions de Malraux. Pour saisir l'ampleur d'un tel amour et pour en être transformé intérieurement, il y faut évidemment le secours constant du Saint Esprit.

La seconde demande concerne aussi la force, la capacité de saisir, tellement la compréhension de la largeur, de la longueur, de la hauteur, de la profondeur de l'amour du Christ, dans ses quatre dimensions, dépasse les possibilités humaines. Il s'agit de demander à Dieu de nous en rendre capables. La foi peut conduire ainsi à l'admiration, à l'étonnement, à l'exaltation. Toutes nos mesures habituelles sont tellement en deçà de ce que le Christ a donné à connaître de Dieu. Dieu nous aime au-delà de toute mesure. Peut-être que la mention de tous les saints dans ce contexte témoigne du fait qu'il n'est pas possible de croire tout seul dans son coin et qu'en plus de l'assistance que fournit la puissance de Dieu, il y faut le soutien de la communauté croyante, là où se partagent les convictions, mais là aussi où se vit la communion dans l'amour reçu. Car cet amour sans mesure transforme complètement l'existence de ceux qui en sont l'objet et qui en vivent.

Une troisième demande, qui s'enchaîne naturellement aux deux premières et les pousse jusqu'à leur ultime conséquence. Ici, seule une paraphrase peut traduire, dans nos Bibles, l'extrême concision du grec. « Afin que vous soyez remplis jusqu'à toute la plénitude de Dieu. » C'est ce que les orthodoxes appellent le plérôme. Il y a dans ce « jusqu'à toute la plénitude » l'idée que cela ne peut jamais être complètement achevé, que cette plénitude est tellement hors de notre portée que nous ne pouvons qu'être en chemin vers elle. Il semble être question ici aussi bien de connaissance (jusqu'à ce que vous pénétriez la plénitude de Dieu) que d'existence (jusqu'à ce que vous viviez dans la plénitude de Dieu). Nous sommes vraiment sur ce chemin vers la plénitude ! Voilà vers quelle illumination, vers quelle profondeur de vie et vers quelle qualité d'existence l'auteur de l'épître estime que nous sommes entraînés !

Ephésiens 3,20-21

« A Celui qui peut, par sa puissance qui agit en nous, faire au-delà, infiniment au-delà de ce que nous pouvons demander et imaginer, à lui la gloire dans l'Eglise et en Jésus Christ, pour toutes les générations de siècle en siècle. Amen. »

Ces deux versets forment une nouvelle phrase qui conclut la première partie de l'épître et, cette fois, elle est courte. Le mot qui la suit immédiatement – j'exhorte – indique un changement : d'une partie théologique en forme de bénédiction et d'action de grâce – ce qu'est normalement la théologie – on passe à une exhortation qui découle de tout ce qui précède. Mais pour l'heure, le ton est à la glorification, à la doxologie ! Dans la tradition juive, ce genre littéraire est bien connu. On le pratique quotidiennement à la synagogue. Ici, sa construction est habituelle, quoique plus simple que souvent. Le destinataire de la doxologie est mentionné en premier. Et même si cela n'est pas dit explicitement, c'est Dieu la Père, celui à qui l'on vient d'adresser une prière de reconnaissance pour son amour incommensurable et dont le dessein de salut universel est l'objet de toutes les louanges et bénédictions depuis le début de l'épître. C'est encore sur la puissance de son amour qui dépasse toute imagination qu'insiste la doxologie : à lui soit la gloire ! *Soli Deo gloria* ! Vient alors une allusion à sa portée temporelle, exprimée de deux manières : cette gloire doit s'inscrire dans l'histoire pour toutes les générations (de génération en génération, avec l'idée de transmission) et de siècle en siècle (avec l'idée d'une durée sans fin). Et puis vient l'*amen* final, qui authentifie ce qui vient d'être dit comme quelque chose de sûr, digne de confiance. Ici, ce n'est pas le répons d'une assemblée, mais une sorte de conclusion de l'auteur de la lettre. Et les lecteurs sont implicitement invités à s'appropriier eux-mêmes cette doxologie comme la vérité de leur vie. L'*amen* a ainsi pour fonction d'authentifier ce qui est dit et de marquer un passage. Si ce qui a été dit est vrai, alors il s'agit de prendre au sérieux les recommandations qui viennent et qui tirent les conséquences pour la vie quotidienne et concrète de tous les développements théologiques précédents.

Deux jeux de mots sont à relever dans cette doxologie. Le premier tourne autour du pouvoir ou de la puissance : l'expression « à celui qui peut » (participe de *dunamai*) est précisée et renforcée par les mots « selon la puissance (*dunamis*) qui agit en nous ». Et s'y ajoutent par deux fois des expressions qui visent à amplifier encore cette puissance. Il s'agit de saluer en Dieu le Père « celui qui peut au-delà » (*huper*) de tout », et qui va agir « infiniment au-delà » (*huperekpérisou*) de ce que nous demandons ou pensons. Terminer une prière de cette manière, c'est dire que tout ce qui a été demandé ou déclaré auparavant est en parfaite cohérence avec l'attente des croyants qui peuvent même espérer que la réponse ira bien au-delà de ce qu'ils demandent. On était déjà dans une logique de l'abondance, voire de la démesure, et la doxologie finale l'ouvre encore, si c'est possible ! Parler de l'amour de Dieu déborde toutes les possibilités du langage humain.

A lui la gloire... La gloire, donc, ne nous appartient pas, serions-nous les plus en vue des êtres humains. Elle est à Dieu. Mais elle se manifeste pourtant dans l'Eglise. Les versions les plus anciennes ne disent pas « dans l'Église et en Christ Jésus », mais simplement « dans l'Eglise dans Christ Jésus ». C'est étonnant que l'Eglise soit nommée avant Christ, mais la gloire de Dieu est intimement liée à la gloire que Christ reçoit dans l'Eglise et à travers l'Eglise. Quand

l'Eglise vit vraiment conformément au dessein de Dieu et travaille à l'unité, à la réconciliation et à la paix, Christ est glorifié, le Père est glorifié en elle.

C'est la première fois que le mot Eglise apparaît dans une doxologie, surtout relié de cette manière au Christ, comme s'il y avait unité entre le Christ et l'Eglise, la tête et le corps. Il faut se souvenir qu'Ephésiens ne reprend pas telle quelle la métaphore paulinienne du corps. Il distingue la tête et le corps, mais c'est peut-être pour mieux en exprimer l'indispensable unité. Ce corps qu'est l'Eglise n'est pas une entité définie d'avance, mais un corps en pleine évolution, une construction constamment en train de se développer. Cette complémentarité étonnante du Christ et de l'Eglise sera à rappeler lorsque nous aborderons les célèbres paroles sur la soumission de la femme... que l'auteur conclut par ces mots : « ce mystère et grand. Moi je parle par rapport au Christ et par rapport à l'Eglise » (5,32).

Pour finir, on doit souligner l'importance des mots « en nous ». La puissance de Dieu donne à chaque croyant personnellement, mais aussi à la communauté dans son ensemble, la possibilité d'intérioriser aujourd'hui, maintenant, tout ce qui vient d'être dit de l'amour de Dieu et de la perspective que sa force ouvre pour l'histoire et l'évolution de la création. Notre espérance n'est pas seulement de participer à la vie du Ressuscité dans l'au-delà ; dès ici-bas l'union avec le Christ nous fait participer à la puissance de résurrection de Dieu qui agit en lui.

Il est frappant qu'immédiatement après avoir parlé de cette « puissance qui agit en nous », loin de développer une quelconque annonce de la domination que les croyants n'ont pas manqué de vouloir exercer sur les autres hommes et sur le monde, l'auteur continue au contraire en parlant de douceur et d'unité, de soumission mutuelle. C'est ce que nous verrons par la suite.

Ephésiens 4,1-3

« Je vous y exhorte donc dans le Seigneur, moi qui suis prisonnier : accordez votre vie à l'appel que vous avez reçu; en toute humilité et douceur, avec patience, supportez-vous les uns les autres dans l'amour; appliquez-vous à garder l'unité de l'esprit par le lien de la paix. »

Si l'on a bien compris ce qui précède, alors il s'agit d'entrer dans une vie qui évolue en fonction des éléments que l'on a découverts. Voilà ce que visent maintenant les exhortations qui constituent la seconde partie de la lettre. C'est une invitation à entrer dans la vie de l'Esprit, à se placer sous sa dynamique. Le verbe exhorter, on l'a vu, le laisse entendre : *parakaléo*, en effet, qui signifie exhorter, est parent de *paraklètos*, celui qui est appelé auprès de quelqu'un pour le soutenir ou le défendre, l'avocat, le Paraclet, un nom par lequel on désigne aussi l'Esprit de Dieu. Une exhortation est un appel, une vocation à vivre d'une certaine manière, ce qui est explicité par la suite de manière redondante : il s'agit de marcher selon l'appel dont nous avons été appelés. On retrouve ici le verbe marcher, plus dynamique qu'accorder sa vie ou se conduire. Sans forcer le texte, on pourrait rappeler que chacune, chacun d'entre nous a été appelé par son nom, comme Abraham, comme Samuel, comme Paul, puisque le verbe signifie en premier lieu appeler par son nom, nommer. Appeler, c'est établir un lien, considérer l'autre comme un partenaire, lui attacher de l'importance. Il y a tout cela dans ce premier verset de la seconde partie de l'épître. Parce que nous pouvons considérer que la première partie n'est pas une théorie générale sur l'état de la création, mais une déclaration d'amour destinée à être reçue personnellement par tout lecteur ou tout auditeur. Puisque tu es aimé depuis toujours, comme Abraham, tu peux aller vers toi, vers ce pays que Dieu te montrera, qui n'est pas un pays limité par des frontières, mais un pays qui s'étend plus loin que l'horizon, à perte de vue. Alors mets-toi en marche, continue à marcher, à viser l'horizon, à espérer...

L'auteur se réclame à nouveau d'un Paul prisonnier, ce qu'il a déjà fait précédemment. Littéralement : « Je vous exhorte donc, moi, le prisonnier dans le Seigneur, à vous conduire d'une manière digne de l'appel dont vous avez été appelés. » Deux idées semblent conjointes ici : Paul se considère comme un prisonnier de Jésus-Christ ; il lui est intimement lié, il ne peut s'en détacher et rien dans sa vie ne se passe désormais en dehors de lui ; c'est en tout cas comme cela que l'auteur comprend l'existence de l'apôtre et sa fidélité au Christ. Mais il pense aussi aux conséquences très directes que cette suivance a eues pour Paul. En effet, à plusieurs reprises, l'apôtre des nations fut prisonnier. Une fois à Ephèse durant son séjour de trois ans dans cette ville. On sait qu'il y fut prisonnier, mais on ignore pour combien de temps. En tout cas, il fut accompagné de persécutions. Puis, à la fin de sa vie, deux ans à Césarée, six mois le long des routes impériales pendant un transfert de prisonniers, puis encore deux ans en tout cas à Rome avant d'être exécuté on ne sait pas comment. Plutôt que de renoncer à proclamer l'Évangile, Paul a préféré prendre tous les risques, dont la prison, la persécution et la mort. Pour l'auteur de l'épître, cela constitue un témoignage fort de la vérité de l'Évangile dont il fut le porteur convaincu !

Après avoir rappelé le fondement de cet Évangile, la révélation du mystère tenu caché jusqu'à la venue du Christ, l'auteur enchaîne avec un « donc », ce qui signifie qu'il tire les conséquences pour la vie concrète des chrétiens et de leurs communautés de ce qui vient d'être dit. Toute vie

chrétienne est réponse à un appel : la manière redondante que l'auteur utilise vise peut-être à attirer l'attention sur le fait que, parmi tous les appels et toutes les sollicitations que reçoivent continuellement les humains, il en est un qui est particulièrement important et qui bouleverse la vie en profondeur. Il s'agit d'en être digne, c'est-à-dire, concrètement, d'entendre l'appel et d'y répondre, de conformer sa vie personnelle et communautaire à la vocation que les chrétiens d'abord, et si possible toute l'humanité doivent désormais inscrire dans l'histoire.

Le vocabulaire du verset 2 rappelle quelques expressions du Sermon sur la montagne et en particulier des béatitudes, mais aussi le célèbre hymne à l'amour de la première aux Corinthiens : la manière de marcher des chrétiens sera empreinte d'humilité, de douceur, de patience, surtout dans la communauté dont il s'agit de garder l'unité. Les trois mots ont leur racine dans l'AT : l'humilité, c'est la prudence de l'intelligence qui, dans l'épître aux Philippiens, est la qualité qui fait estimer les autres supérieurs à soi-même ; la douceur est la vertu attribuée par la Bible et par les Béatitudes aux pauvres, les petites gens qui, même s'ils sont scandalisés par les riches qui ne respectent pas la Torah, acceptent de ne pas faire triompher leurs droits par la violence. Ces humbles sont certains que le Seigneur établira lui-même son Royaume en donnant la terre aux humiliés, ils sont donc non-violents. Pour Matthieu, Jésus est doux et humble de cœur (11,29). La patience, enfin, est le fait de retenir son souffle, c'est-à-dire de ne pas se mettre en colère, puisque l'on sait que la colère s'exprime par un souffle violent qui sort du nez ! Il s'agit d'être magnanime à l'égard de l'autre. C'est ce que refuse dans la parabole le serviteur impitoyable (Mt 18,26)

Et finalement, tout doit être fait pour garder l'unité de l'Esprit : le mot n'intervient qu'ici dans le NT et au v. 13. On a deux lignes d'interprétation. La première va dans le sens anthropologique : il s'agit d'une recherche de communion des esprits, de se mettre d'accord les uns avec les autres sans forcément s'en référer à un soutien extérieur. Mais une seconde est plus centrée théologiquement : seul l'Esprit saint peut conduire à cette unité. Il conviendrait alors de comprendre que l'unité de l'Eglise d'abord, mais aussi l'unité du genre humain tout entier, ne peut être que l'œuvre de l'Esprit. Les croyants sont donc invités à garder cette unité qui est donnée par l'Esprit et dont le signe concret est le lien de la paix. S'il s'agit de la garder, c'est qu'elle est déjà là, donnée, comme un bien précieux à conserver pieusement !

Ephésiens 4,4-7

« Il y a un seul corps et un seul Esprit, de même que votre vocation vous a appelés à une seule espérance ; un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême ; un seul Dieu et Père de tous, qui règne sur tous, agit par tous, et demeure en tous. A chacun de nous cependant la grâce a été donnée selon la mesure du don du Christ. »

Les deux premiers versets constituent une phrase sans verbe – on a pensé que cela pouvait être une reprise d'une formule liturgique. En tout cas, en la lisant, on ne peut s'empêcher de penser au *shema* Israël, qui introduit aussi une proposition sans verbe, ou avec le verbe être sous-entendu : « écoute Israël : YHWH notre Dieu YHWH un ! » (Dt 6,4). Dans notre épître, les traductions ajoutent un « il y a » en introduction et accentuent l'expression d'unité en précisant à chaque fois un « seul ».

La construction est de style ternaire, très simple et très schématique : trois fois trois. Littéralement :

Un corps, un esprit, [comme aussi vous avez été appelés à] une espérance [de votre appel]

Un Seigneur, une foi, un baptême

Un Dieu et Père de tous, celui au-dessus de tous, et par tous et en tous.

L'élargissement de la théologie aux personnes du Christ Seigneur et de l'Esprit ne dérange pas la profonde unité divine qui se manifeste jusque dans l'Eglise et dans le baptême. C'est que tous les membres de cette Eglise ont reçu un appel à partager la même espérance qui est elle-même aussi une espérance d'unité et de paix. Ce mot espérance renvoie à l'hymne du ch.1 qui déployait les effets de la résurrection du Christ sur l'avenir du monde, puisqu'elle le plaçait bien plus haut que les autorités, pouvoirs, puissances, souverainetés de ce monde, et qu'elle le donnait comme tête à l'Eglise qui est son corps. L'espérance est donc étroitement liée à l'appel reçu : ce que l'on espère, on est aussi invité à y travailler. Et elle vise un changement dans les relations sociales, une révolution qui s'articule à la conviction que l'élection est destinée à tous et que la mort du Christ a détruit les murs de séparation...

L'espérance se déploie donc très largement dans une vision de la création réconciliée et récapitulée en Christ. Et dans cette perspective, on peut donc comprendre l'appel reçu par les croyants comme un acte créateur qui prend sa source dans le pouvoir de Dieu et qui par là est efficace : la vie humaine est ainsi posée sur de nouveaux fondements et s'oriente désormais vers une recherche active d'unité... Il ne s'agit pas là de se souvenir avec nostalgie d'un appel reçu il y a longtemps et qui aurait installé les croyants dans une foi statique et confortable. Cet appel est encore actif aujourd'hui et mobilise encore les croyants dans une espérance qui s'inscrit dans leur manière de vivre les jours présents. L'unité du Christ, qui tient le cosmos et l'attire comme une sorte de point oméga, pour reprendre l'expression de Teilhard de Chardin, donne vie à l'Eglise comme corps unique, ce qui distingue la foi des chrétiens de celle des adeptes d'autres religions dont les seigneurs sont souvent multiples.

La communauté chrétienne est donc une communauté d'appelés caractérisée par une écoute et une obéissance à la recherche d'une cohérence, voire d'une cohésion dans la confession de foi et l'espérance. Qu'il y ait des divisions dans l'Eglise contredit ainsi la vérité de l'appel ! Théoriquement, si l'on en croit Ephésiens, dans l'Eglise, la division n'est pas possible. En tout cas, elle est à surmonter, car elle représente un contre-témoignage flagrant ! Mais unité ne signifie pas unanimité, unité fusionnelle ou annulation des différences, on va le voir.

Il y a dans l'église un seul rite d'initiation : pas de circoncision qui privilégierait les mâles, pas de rites continuels de purification qui obligerait à reconquérir constamment une pureté jamais vraiment acquise. Non, un baptême pour les femmes et les hommes, les filles et les garçons, un baptême qui représente, selon Romains 6, une mort et une résurrection personnelles et symboliques avec Christ, naissance à une vie nouvelle en lui. Baptiser quelqu'un, lui donner le baptême est donc un acte très fort : c'est lui signifier qu'il reçoit la vie en Christ. L'Eglise et ses pasteurs n'a pas pouvoir de donner le Christ, c'est le Christ lui-même qui s'est donné et continue à se donner pour changer la vie et l'espérance des humains.

L'auteur réaffirme ici que le Dieu un est, par la force des choses, le Père de tous. Cette paternité, voulue et choisie avant la fondation du monde, a été révélée par le Fils unique comme une adoption, comme le disait la grande bénédiction du début de l'épître : les humains sont prédestinés à être pour Dieu fils et filles adoptifs par Jésus Christ (Ep 1,5).

Le v. 7 développe ce qui vient d'être dit, mais sous un angle un peu différent : alors que jusque là le mot « un » était répété à l'envi, ici nous entrons dans une section dans laquelle, sans être répété de la même manière, c'est le mot chacun qui domine, puisqu'il forme inclusion entre les v. 7 et 16 : chacun a sa part de grâce et c'est le Christ qui le donne et qui la mesure. L'expression n'implique pas bien sûr qu'il calcule et économise cette grâce, mais au contraire qu'il la donne comme le laisse entendre Luc : « donnez et il vous sera donné : c'est une mesure bonne, bien tassée, secouée, débordante que l'on versera dans le pan de vos vêtements... car c'est la mesure dont vous vous servez qui servira de mesure pour vous » (Lc 6,38).

L'auteur vient d'insister à tel point sur l'unité qu'il pouvait faire craindre une sorte de totalitarisme : plus de place pour la diversité, pour les particularités. Tout serait censé marcher à la baguette sous une autorité forte. Ce n'est pas l'opinion de l'auteur qui est attentif à chaque personne en particulier. Cela signifie que la communauté n'efface pas les personnalités et que les croyants n'en sont pas réduits à vivre dans l'anonymat au profit d'une unité fusionnelle : unité ne signifie pas élimination des différences, mais au contraire mise en valeur des personnalités et des charismes de chacun pour le ministère commun.

Ephésiens 4,8-13

« D'où cette parole : Monté dans les hauteurs, il a capturé des prisonniers; il a fait des dons aux hommes. Il est monté ! Qu'est-ce à dire, sinon qu'il est aussi descendu jusqu'en bas sur la terre ? Celui qui est descendu, est aussi celui qui est monté plus haut que tous les cieux, afin de remplir l'univers. Et les dons qu'il a faits, ce sont des apôtres, des prophètes, des évangélistes, des pasteurs et catéchètes, afin de mettre les saints en état d'accomplir le ministère pour bâtir le corps du Christ, jusqu'à ce que nous parvenions tous ensemble à l'unité dans la foi et dans la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'adultes, à la taille du Christ dans sa plénitude. »

Le passage de la dernière fois s'achevait sur ces mots : « A chacun de nous cependant la grâce a été donnée selon la mesure du don du Christ. » Il s'agit dès lors d'accueillir les personnes et leurs dons : dans une communauté chrétienne, personne n'est inutile ! Chacun est indispensable et invité à apporter ses dons ! La mesure du don du Christ, c'est l'abondance, le débordement, le sans mesure.³

« C'est pourquoi on dit (dans l'Écriture) : étant monté dans les hauteurs il a fait captive la captivité, il a donné des dons aux humains. » C'est une citation du Psaume 67,19 selon la traduction grecque de la Septante que l'auteur modifie sensiblement, peut-être à la suite d'autres commentateurs juifs avant lui. On trouve en effet dans le Targum : « Tu es monté au ciel, ô Moïse, le prophète ; tu as tenu la captivité captive, tu as enseigné les paroles de la Loi, tu les as données en don aux hommes. » En reprenant le verset du psaume, l'auteur procède donc avec autant de liberté que les commentateurs juifs. Il garde deux idées : la captivité rendue captive par l'élévation, mais surtout pas l'abaissement du Christ dont notre auteur introduit le motif en incise. Et c'est une immense liberté qui est offerte ainsi aux humains. C'est peut-être le premier et le plus grand de tous les dons. Christ ne donne pas une loi aux humains comme Moïse son prédécesseur : il n'y a pas d'allusion à la Loi dans l'épître aux Ephésiens ! Mais ce qu'il donne. Ce sont des personnes.

L'auteur utilise ici la métaphore de la construction/édification du corps du Christ, mêlant le domaine architectural à celui de la biologie. Il s'agit d'une construction et d'une croissance dont tous les chrétiens sont responsables. L'auteur interprète Pâques comme l'expression de la volonté qu'a Dieu de se réconcilier les humains et de les réconcilier les uns avec les autres. Et pour cette mission de réconciliation, il est nécessaire d'équiper les « saints », les croyants à cette tâche essentielle, à ce ministère, ce service : il s'agit d'articuler leur activité quotidienne à cette mission dont la visée est que « nous parvenions tous à l'unité de la foi, ... à l'état de l'homme adulte ». L'horizon de cette mission est bien la société, le monde. Si l'Église doit commencer par elle-même, elle ne doit jamais oublier le reste du monde.

³ « Vous voulez donc que je vous dise pourquoi et comment on doit aimer Dieu? Je répons brièvement: la raison pour laquelle on aime Dieu, c'est Dieu lui-même; et la mesure de cet amour, c'est de l'aimer sans mesure. » Bernard de Clairvaux, Traité de l'amour de Dieu, chapitre 1. Saint Bernard la tient partiellement de Saint Augustin qui l'a lui-même empruntée à Origène.

La mission a un double aspect : 1) la libération par rapport aux séductions de la société, « afin que nous ne soyons plus des enfants mineurs, ballottés et mis à la dérive par n'importe quel vent de doctrine, livrés au jeu des hommes et à leur astuce à tromper ». Les menaces : la résignation, l'impuissance à résister aux manipulations, la soumission aux entreprises de séduction ou de tromperie. 2) L'autre aspect de la mission vise la croissance vers le Christ dont tout le début de l'épître a glorifié la plénitude ; il s'agit d'une édification dans la vérité et dans l'amour. On voit bien que pour l'auteur, dans cette tâche de construction, ce sont les croyants, les saints, qui sont au front. S'il y a des apôtres, des prophètes, des évangélistes, des pasteurs ou des enseignants, leur activité n'a de sens que dans la mesure où ils équipent les croyants pour l'essentiel, donner naissance au corps du Christ et lui permettre de croître, structurer la société humaine comme corps du Christ. A la diversité des dons de ceux qui vont équiper les saints viendra s'ajouter la diversité des dons des saints eux-mêmes, indispensable à leur mission qui, elle, vise l'unité.

Vers la fin du 1^{er} siècle, cette communauté chrétienne encore extrêmement minoritaire puise dans sa conviction que Dieu a décidé avant la création du monde du salut de l'humanité les motivations d'une mission qui vise la société humaine dans son ensemble, qu'elle considère comme « une société en chantier ». L'Eglise est servante des hommes et son ministère (diaconie, v. 12), c'est-à-dire son service, réside dans l'édification de l'humanité comme corps du Christ. Dans cette ecclésiologie cosmique, croire, c'est adhérer à l'unité en Christ de tous ceux, juifs et grecs, que Dieu a fait passer de la mort à la vie, de la soumission au prince de ce monde à une nouvelle existence qui est celle des ressuscités assis avec le Christ dans les cieux (Ep 2,1-10). Le dessein de Dieu, disait la bénédiction du début, est de « réunir l'univers entier sous un seul chef, le Christ, ce qui est dans les cieux et ce qui est sur la terre » (Ep 1,10). La minorité dérisoire que sont les chrétiens ne vit pas en marge de la société romaine, mais son rôle est d'en constituer les articulations (littéralement : ligaments de soutien), afin de la mener, dans un processus de croissance et de maturation, vers une convivialité dans l'amour et dans la vérité : que le corps soit bien coordonné et bien cohérent ! La tâche est vaste !

Le message essentiel de l'épître aux Ephésiens est ainsi le mystère de l'édification de l'Eglise, étendue au monde païen. Sa visée est donc d'intégrer celles et ceux qui l'acceptent au corps du Christ, au corps dont le Christ est la tête, qui, par contraste, fait apparaître l'appartenance au monde sous un jour négatif : ce monde reste le lieu de l'ignorance, de la chair, du mensonge et des convoitises trompeuses, ce dont traiteront les vv 17-24.

Ephésiens 4,14-18

« Ainsi, nous ne serons plus des enfants, ballottés, menés à la dérive à tout vent de doctrine, joués par les hommes et leur astuce à nous fourvoyer dans l'erreur. Mais, confessant la vérité dans l'amour, nous grandirons à tous égards vers celui qui est la tête, Christ. Et c'est de lui que le corps tout entier, coordonné et bien uni grâce à toutes les articulations qui le desservent, selon une activité répartie à la mesure de chacun, réalise sa propre croissance pour se construire lui-même dans l'amour. Voici donc ce que je dis et atteste dans le Seigneur : ne vivez plus comme vivent les païens que leur intelligence conduit au néant. Leur pensée est la proie des ténèbres et ils sont étrangers à la vie de Dieu, à cause de l'ignorance qu'entraîne chez eux l'endurcissement de leur cœur. »

Les chrétiens sont appelés à devenir adultes et non à se comporter comme des enfants ! L'auteur vient de parler d'un parcours vers l'unité de la foi et vers la connaissance du Fils de Dieu qui conduit à « l'état d'adultes, à la taille du Christ dans sa plénitude. » Il en tire les conséquences : ainsi... il vaudrait mieux traduire afin que... nous ne nous comportions plus comme des enfants. L'enfant dont il est question ici – *nèpios* – est un tout jeune enfant, et par extension un être immature, puéril, voire un sot. Pour la pensée de l'AT, c'est un être ignorant, imprévisible, capricieux. C'est bien dans ce sens qu'il faut le comprendre ici, puisque l'auteur ajoute immédiatement « ballottés, emportés à tous vents de doctrine... ». La fin du verset est très chargée et joue avec les images ! La première image est celle des dangers de la navigation en mer, lorsque le temps empêche de maîtriser l'embarcation. La seconde est celle du jeu, en particulier du jeu de dés ; elle évoque la manipulation et la tricherie. L'astuce des hommes qui les emporte se dit « panurgie »... Les moutons ne sont pas loin ! Enfin il est question de perfidie, d'astuce, ce que la TOB traduit par le verbe fourvoyer ; et pour finir d'errance ou de fausse route. En un seul verset, tous ces mots négatifs donnent une idée des menaces qui pèsent sur les hommes et les femmes qui ne sont pas vraiment vigilants. C'est la responsabilité de chaque croyant de ne pas se comporter comme une girouette qui se laisse mener là où va le vent. L'auteur y reviendra un petit peu plus loin.

Pour l'instant, il alterne des remarques au sujet des croyants et des critiques de la société ambiante, surtout à propos de ceux qui la dominent et qui professent toutes sortes de doctrines trompeuses, croyant savoir, mais qui, en fait, sont des ignorants dont la pensée conduit au néant... Il est difficile de discerner quel ennemi particulier est visé. L'auteur ne désigne pas un adversaire comme « la philosophie » de l'épître aux Colossiens. Il semble plutôt que ce soit la société en général qu'il vise. Dans ce sens, nous ne manquons évidemment pas de possibilités d'actualisation, surtout au moment où éloges funèbres, mais surtout critiques acerbes accompagnent le décès de la Dame de fer, Madame Thatcher et où les citoyens français choqués fustigent le comportement de Jérôme Cahuzac et des spécialistes en communication qui l'ont conseillé ! Depuis lors notre monde moderne est soumis aux experts d'une économie ultralibérale et prédatrice, l'image du jeu de dés est facilement transposable : ne parle-t-on pas depuis un certain nombre d'années d'une économie casino ? L'important, dans la perspective qui domine toutes les transactions, est de réaliser des profits, non de rechercher le bien de tous. Ce qui frappe dans notre texte, c'est qu'il ne désigne pas Satan ou je ne sais quel agent du mal, quelle loi de la na-

ture ou quel hasard inexplicable et malheureux : ce sont les hommes qui jouent, qui mentent et qui trompent ! Il s'agit de ne pas se laisser berné par eux !

L'auteur reprend alors sa conception dynamique de la responsabilité des croyants : dans une telle société, il est important de professer la vérité (le grec l'exprime par un verbe dont nous n'avons pas d'équivalent : *alètheuô*, ici au participe présent). Et de dire la vérité dans l'amour. Vérité et amour ne font qu'un : on ne peut les séparer. On pense évidemment au Psaume 85,11-12 : « Amour fidèle et vérité se sont rencontrées, justice et paix se sont embrassées. La vérité germe de la terre et la justice se penche depuis les cieux ». Voilà semble-t-il le programme que reprend notre auteur. Pour lui, l'amour du Père pour le Fils a des répercussions sur tous les croyants qui, par lui, en sont aussi l'objet : mais ils peuvent non seulement le recevoir et en vivre, mais en devenir aussi les sujets.

Le phrase et surtout le verbe que la TOB traduit par « nous grandirons » sont liés au verset précédent et à l'expression « afin que » : afin que, disant la vérité dans l'amour, nous croissions, que nous augmentions, que nous grandissions vers celui qui est la tête du corps. Un commentateur précise : les croyants font croître l'univers vers celui qui est la tête. Tous ne sont pas d'accord avec lui pour comprendre le corps dans ce sens très large d'univers ; du côté catholique, on pense plutôt qu'il s'agit de l'Eglise. Mais je crois que dans Ep le terme d'Eglise désigne une communauté potentiellement extensive, en tout cas au genre humain, sinon à l'univers entier !

Cette lecture influence évidemment la compréhension du verset suivant : si le corps est la société, le monde, l'univers, les chrétiens sont appelés à se situer aux articulations et à jouer le rôle de ligaments pour en faciliter la construction, le développement ou le mouvement. Que ce soient les sportifs ou les rhumatisants, tous connaissent l'importance de bonnes articulations et de solides ligaments. Dans la société, ce qui donne souplesse aux articulations et tient le rôle de ligaments, c'est-à-dire évidemment de liens, de liaisons, est l'amour. Belle perspective pour les croyants ! Et pour le monde !

L'auteur poursuit : Voici ce que je dis et atteste dans le Seigneur... la formule est solennelle ! Elle indique peut-être qu'on passe à une nouvelle étape dans l'exposé qui va développer maintenant de manière plus concrète comment, selon le v. 24 qui va venir, « revêtir l'homme (*anthropos*, *Mensch*) nouveau créé selon Dieu dans la justice et la sainteté de la vérité. » Il s'agit tout d'abord de se démarquer d'une attitude que l'auteur attribue aux païens ou aux Nations, et qui contredit l'espérance chrétienne exprimée en 1,17-18 : *Que le Dieu de notre Seigneur Jésus Christ, le Père de la gloire, vous donne un esprit de sagesse qui vous le révèle et vous le fasse vraiment connaître ; qu'il ouvre votre cœur à sa lumière, pour que vous sachiez quelle espérance vous donne son appel, quelle est la richesse de sa gloire, de l'héritage qu'il vous fait partager avec les saints...* A l'esprit de sagesse correspond ici l'endurcissement du cœur, à l'illumination les ténèbres, à la révélation le fait d'être étranger à la vie de Dieu. C'est l'endurcissement du cœur qui conduit à l'ignorance... le cœur n'est pas tant le lieu des sentiments que l'endroit où se joue toute l'orientation de la vie humaine par des décisions opportunes, soit vers le néant, soit vers l'espérance, la croissance et la gloire.

Ephésiens 4,19-25

« Dans leur inconscience, ils se sont livrés à la débauche, au point de s'adonner à une impureté effrénée. Pour vous, ce n'est pas ainsi que vous avez appris le Christ, si du moins c'est bien de lui que vous avez entendu parler, si c'est lui qui vous a été enseigné, conformément à la vérité qui est en Jésus: il vous faut, renonçant à votre existence passée, vous dépouiller du vieil homme qui se corrompt sous l'effet des convoitises trompeuses ; il vous faut être renouvelés par la transformation spirituelle de votre intelligence et revêtir l'homme nouveau, créé selon Dieu dans la justice et la sainteté qui viennent de la vérité. Vous voilà donc débarrassés du mensonge : que chacun dise la vérité à son prochain, car nous sommes membres les uns des autres. »

Notre auteur en est toujours à développer l'idée que les païens ont été enténébrés et rendus étrangers à la vie de Dieu. Comment ? « Dans leur inconscience » est l'adaptation en français d'un verbe qui n'apparaît qu'une fois dans le NT et qui est construit sur une racine qui signifie « éprouver une douleur physique ou morale, souffrir », et qui a donné en français la terminaison « algie » dans névralgie ou nostalgie. Ici, cette racine est accompagnée d'un préfixe de négation. Il signifie alors « devenir insensible ». On comprend donc que le durcissement du cœur dont il était question au verset précédent aboutit à une insensibilité, à une indifférence, voire à une autosuffisance par rapport à ce qui peut ouvrir l'être humain à ce qui est plus grand que lui ou tout simplement extérieur à lui. Or c'est cela qui pourrait donner un sens à son existence et dépasser son égocentrisme. Lorsque cette ouverture n'existe pas, on en arrive à un dérèglement que l'auteur mentionne en créant un jeu de mot entre le verbe *apalgaô* (devenir insensible) et *aselgeia* (dérèglement, débauche, sensualité), faisant ainsi ressortir un lien étroit entre insensibilité et débauche. Enfermés sur eux-mêmes, sans ouverture vers Dieu ou vers les autres, les païens ont été livrés par un ennemi extérieur ou se sont eux-mêmes livrés à la débauche. Les deux sens sont possibles. Nous connaissons bien ce verbe livrer puisque c'est à la fois celui de la liturgie de cène et de la tradition : « moi, ce que j'ai reçu du Seigneur, c'est aussi ce que je vous ai livré (transmis) : que le Seigneur Jésus, la nuit où il fut livré, prit du pain... » (1 Co 11,23). Celui qui est livré – le verbe signifie « donner jusqu'au bout » –, perd ainsi toute liberté. On peut donc comprendre notre passage dans deux sens : on les a livrés, sous-entendant que la responsabilité ne leur en revient pas entièrement : Rousseau dirait, c'est la société qui les a corrompus. Mais une autre traduction est possible qui n'enlève pas la responsabilité des païens : ils se sont livrés eux-mêmes. Je crois que les deux font sens ensemble : il y a bien un ennemi extérieur, Satan ou la société des hommes – et on a vu que l'auteur est clair sur la perversion humaine, c'est un pessimiste ! –, mais il y a aussi la naïveté ou la perversité personnelle, pour le dire avec des mots entendus ces jours derniers, il y a la part d'ombre des individus !

La débauche conduit littéralement à « la pratique de toute impureté ». Le terme impureté vient de l'AT, en particulier de la tradition sacerdotale. On le trouve à plusieurs reprises dans le livre du Lévitique. Il est opposé, évidemment, à la sainteté ou à la sanctification, et lorsqu'il est accompagné comme ici de l'adjectif « tout », il renvoie essentiellement à toutes les déviations sexuelles qu'une société peut connaître. Tout cela, selon notre auteur, est motivé par la cupidité, par l'appât du gain, plus précisément par un désir intense de posséder, ce que la TOB traduit un

peu rapidement par « impureté effrénée ». De nouveau, il n'est pas difficile de tirer des parallèles entre la société d'Asie mineure, florissante au 1^{er} siècle, et la nôtre. On peut simplement considérer l'affaire Cahuzac que les médias mettent en exergue comme un épiphénomène : ce sont 80 milliards de revenus fiscaux que la France perd chaque année à cause de l'exil des capitaux, et la Suisse 40 milliards... Pourtant la fuite des capitaux pour se soustraire à l'impôt semble être un moindre mal par rapport aux dirigeants qui pillent le trésor public de nombreux pays du Sud et réduisent ainsi leur population à la famine et à la misère, sinon à la mort. D'après les journaux, Carla del Ponte aurait déclaré qu'elle estimait que 80 % des fonds déposés à Genève provenaient du pillage de nombreux pays par leurs dirigeants, de l'argent de la fraude fiscale et de celui des maffias...

C'est sur cette toile de fond actuelle et ancienne qu'il faut comprendre la suite. « Mais vous – vous, par contre – ce n'est pas ainsi que vous avez appris le Christ ! » Il y a donc une distance très nette à prendre par rapport à ces pratiques frauduleuses. L'expression « apprendre le Christ » est curieuse ! Le Christ peut-il devenir sujet d'enseignement ? L'auteur veut peut-être montrer par cette expression que l'évangile n'est pas un enseignement théorique, mais l'adhésion existentielle à une personne, la découverte de l'identité de Jésus qui aura pour effet une nouvelle compréhension de la nôtre, à nous qui croyons en lui. Ce n'est pas une connaissance immédiate, ce qu'exprime le verset suivant : « si du moins vous vous l'avez entendu et si vous vous êtes laissés instruire en lui selon la vérité qui est en Jésus. » Connaître le Christ, c'est l'entendre à travers les témoignages qui sont donnés à son sujet et se laisser instruire, se laisser expliquer la vérité qui est en Jésus. L'auteur renvoie ici très précisément à Jésus de Nazareth, à son enseignement, à son existence, à sa mort et à sa résurrection. Il n'est pas possible de séparer le Christ Seigneur de ce Jésus dont on connaît par le témoignage de ses plus proches l'essentiel de la vie. Cette connaissance doit être pour les croyants le point de départ d'un changement radical d'existence et l'adoption de nouvelles règles de vie.

Cela se concrétise par un dépouillement et par une transformation. C'est l'image du vêtement qui est privilégiée ici : il s'agit d'abord de se débarrasser d'un vieux vêtement symbolisant une vie sans Christ, qui s'inspire du comportement idolâtre décrit aux versets précédents et qui correspond à une sorte d'errance à la recherche de la satisfaction de désirs trompeurs. Et ensuite il s'agit de revêtir, après un renouvellement qui touche au cœur ou à l'esprit, le nouvel humain – *anthrôpos* – l'être nouveau. La transformation est profonde et touche au plus intime de l'être.

Cette nouvelle créature peut vivre alors selon le projet de Dieu dont la bénédiction du début de l'épître a chanté l'ouverture et la générosité, projet qui se traduit dans la vie des croyants, on l'a vu la dernière fois, par la recherche de la justice et de la sainteté, toutes deux filles de la vérité. La vérité s'oppose évidemment au mensonge ; c'est ce que suggère la suite du texte. Le mensonge n'a pas sa place dans la communauté chrétienne, car nous sommes membres les uns des autres. Le mot grec *alètheia* signifie vérité au sens d'un dévoilement de quelque chose de transcendant, ou plus précisément, c'est son sens littéral, de non oubli de ce que l'on a découvert par là. Sans que le secret soit en lui-même condamnable – c'est le lieu de la prière, du jeûne, de l'aumône – il est une menace pour la vie communautaire et sociale et, à ce titre, doit être évité par les croyants... Secret et vérité ne font pas bon ménage, car là où le secret existe, la vérité est maintenue volontairement hors de portée de la communauté des hommes. Une manière dont les chrétiens peuvent donc témoigner de leur attachement au Christ et du renouvellement de leur vie est de renoncer complètement au mensonge pour cultiver la vérité.

Ephésiens 4,26-32

« Etes-vous en colère ? ne péchez pas ; que le soleil ne se couche pas sur votre ressentiment. Ne donnez aucune prise au diable. Celui qui volait, qu'il cesse de voler ; qu'il prenne plutôt la peine de travailler honnêtement de ses mains, afin d'avoir de quoi partager avec celui qui est dans le besoin. Aucune parole pernicieuse ne doit sortir de vos lèvres, mais, s'il en est besoin, quelque parole bonne, capable d'édifier et d'apporter une grâce à ceux qui l'entendent. N'attristez pas le Saint Esprit, dont Dieu vous a marqués comme d'un sceau pour le jour de la délivrance. Amertume, irritation, colère, éclats de voix, injures, tout cela doit disparaître de chez vous, comme toute espèce de méchanceté. Soyez bons les uns pour les autres, ayez du cœur ; pardonnez-vous mutuellement, comme Dieu vous a pardonné en Christ. »

« Etes-vous en colère ? » Le grec est plus clair : « mettez-vous en colère ». C'est une sorte d'autorisation, une concession : il n'est pas bon de réprimer sa colère, de l'étouffer ! En fait, il s'agit d'une citation du Psaume 4,5 : « frémissez, tremblez de colère... et ne péchez pas ; sur votre lit réfléchissez et taisez-vous ! » Comme le psalmiste, l'auteur semble donc ne pas réprover la colère, pourvu qu'elle ne dure pas le soleil couché. S'il admet qu'on ne peut pas forcément contrôler sa colère, il recommande de chercher immédiatement la réconciliation pour qu'elle n'aboutisse pas au péché, à la rupture. La colère est un mouvement spontané, donc difficile à empêcher ou à maîtriser, mais il ne faut pas que cela perturbe durablement les rapports avec autrui. De la colère au ressentiment ou à l'irritation (*parorgismos*), il y a peut-être évolution, comme si la colère menaçait de gonfler au cours du temps par un phénomène d'auto-alimentation. Il est donc important d'en contrôler l'évolution et de chercher à apaiser rapidement la relation qu'elle a perturbée. Pour éviter l'escalade de la violence, il ne faut pas se laisser surprendre par le coucher du soleil et, par là, ne laisser aucune occasion au Diabolos, au diviseur, de mettre à mal tout ce qui est fait pour réunir les humains autour de symboles forts... L'évangile de Jean le nomme « père du mensonge » (8,44) ! Diable et symbole sont antinomiques.

Il y avait peut-être des voleurs, *kleptoi*, dans la communauté ephésienne... L'auteur s'inspire du Décalogue qu'il ne cite pas littéralement, mais actualise. A l'époque, le travail était considéré dans la société comme une contrainte qui ne pouvait concerner que les classes inférieures : il n'était pas valorisant, et de loin, d'être considéré comme un « animal laborans » dont le travail quotidien est ennuyeux, méprisé, dévalorisé. Les gens aisés, eux, ne cultivent pas le sol, mais l'otium, le loisir, et ils ont le temps de s'occuper de politique, ce que ne font pas les autres. Chez les Juifs, et par extension chez les chrétiens, on n'a pas cette même répugnance à travailler. Paul rappelait déjà dans 1 Co 6,10 que les voleurs font partie des groupes d'humains qui n'hériteront pas du Royaume de Dieu. Voler ce qui appartient à autrui, c'est le priver de ses biens, peut-être des fruits de son travail. Et, chose remarquable, s'il s'agit alors de travailler soi-même, c'est non seulement pour subvenir à ses propres besoins, mais surtout pour partager avec les autres. Un des buts du travail de ses mains est ainsi de pouvoir partager avec celui qui est dans le besoin... Le vol est ainsi doublement dommageable : c'est une atteinte au bien d'autrui, mais c'est aussi

un refus de partager. Et cela vaut aussi bien, semble-t-il, pour la conduite des chrétiens dans la communauté que dans la société dans son ensemble.

Une autre mise en garde concerne la parole. Un chrétien ne profère aucune parole pourrie, gâtée (comme un fruit immangeable), d'où nuisible, dommageable, destructrice en opposition avec une parole qui construit... Il s'agit donc d'exclure toute parole qui peut porter préjudice à autrui. La parole est faite pour construire, pour édifier, non pour détruire. Elle doit réjouir, donner de la joie, apporter la grâce, communiquer un don, permettre l'édification.

Au contraire de la joie qu'il s'agit de propager, il faut éviter d'être cause de tristesse, comme les juifs qui par leur comportement « ont été rebelles et ont attristé le souffle de la sainteté de Dieu » (Es 63,10). Ils n'ont pas suivi Dieu qui les avait libérés de l'esclavage. L'expression « attrister l'Esprit Saint » vient sûrement de là ; elle est unique dans le NT et stigmatise les chrétiens qui reviennent en arrière et renient ainsi leur libération. Les croyants, dès leur baptême peut-être, sont marqués par le sceau de l'Esprit, lié à l'écoute de la parole et à l'adhésion à ce qu'elle proclame. L'œuvre de l'Esprit s'inscrit dans la dynamique libératrice d'une vie tournée vers le « jour de la délivrance ». Le croyant vit sous l'horizon d'une libération promise, qui inscrit déjà ses marques principales dans son comportement présent. Il doit effectivement rejeter tout ce qui contrarie cette libération, notamment tout ce dont peut être porteuse la parole : « amertume, irritation, colère, éclats de voix, injures, méchanceté ». Du négatif, l'auteur passe au positif : « soyez bons », « soyez compatissants », « faites-vous grâce réciproquement »... entrez dans l'attitude fondamentale de Dieu à l'égard de son Fils et, par extension, à votre égard, puisqu'il vous fait grâce dans le Christ. La grâce, la gratuité, est donc le fondement du rapport à l'autre et elle va jusqu'au pardon réciproque, parce qu'il s'agit de devenir imitateurs de Dieu « non seulement en fonction d'un pardon reçu, mais de l'amour qui nous le donne » (Chantal Reynier).

La liste des vices à éviter est semblable à celle de l'épître aux Colossiens. La méchanceté, dernière nommée, est peut-être la synthèse de tous les autres. Quant à la bonté qu'il faut cultiver, les termes qui la décrivent sont tous choisis parce qu'ils rappellent l'attitude de Dieu lui-même ou celle du Christ dans les Béatitudes. *Chrèstos* signifie bon, favorable, bienveillant. *Eusplagchnoi* miséricordieux, compatissants. Le mot est construit sur *splagchnon* qui signifie entrailles, et par extension miséricorde, avec le préfixe *eu*, bien ! Il s'agit d'avoir de bonnes entrailles qui réagissent bien à la vue de la souffrance ou de la misère d'autrui ! L'auteur insiste ici sur la beauté du geste ! Et poursuit avec le thème de l'imitation : Dieu, qui a lui-même des entrailles selon l'AT (*rahamim*), nous a pardonnés et nous devons faire de même. Le thème est récurrent dans les évangiles. Il s'agit de faire grâce comme Dieu nous a fait grâce en Christ.

Ephésiens 5,1-9

« Imiter Dieu, puisque vous êtes des enfants qu'il aime ; vivez dans l'amour, comme le Christ nous a aimés et s'est livré lui-même à Dieu pour nous, en offrande et victime, comme un parfum d'agréable odeur. De débauche, d'impureté, quelle qu'elle soit, de cupidité, il ne doit même pas être question parmi vous ; cela va de soi pour des saints. Pas de propos grossiers, stupides ou scabreux : c'est inconvenant; adonnez-vous plutôt à l'action de grâce. Car, sachez-le bien, le débauché, l'impur, l'accapareur – cet idolâtre – sont exclus de l'héritage dans le royaume du Christ et de Dieu. Que personne ne vous dupe par de spécieuses raisons : c'est bien tout cela qui attire la colère de Dieu sur les rebelles. Ne soyez donc pas leurs complices. Autrefois, vous étiez ténèbres ; maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur. Vivez en enfants de lumière. Et le fruit de la lumière s'appelle : bonté, justice, vérité. »

Pour la première fois dans le NT, il est question d'imiter Dieu. Paul parlait, lui, d'imiter le Christ ou de l'imiter lui-même, mais jamais il n'est question ni chez lui ni chez d'autres d'imiter Dieu, même si Mt 5,48 est très proche d'une telle recommandation : « Vous donc, vous serez parfaits (*teleioi* : accomplis) comme votre Père céleste est parfait (*teleios*) ». De même que chez Matthieu il y a dans notre texte un « comme » (*ôs*), mais il n'introduit pas une relation d'égalité, puisque c'est comme des enfants bien-aimés que nous sommes invités à imiter le Père, ce qui nous permet aussi de mieux comprendre Matthieu. Dans les deux cas, c'est une invitation à se mettre en route, à chercher à adopter la manière d'être du Père qui n'est d'ailleurs pas différente de celle du Christ : tous deux ont choisi la voie de l'amour et nous invitent à y entrer, à recevoir cet amour et à le partager, à en faire la ligne de conduite de notre vie pour répondre à l'élection dont parlait abondamment la bénédiction initiale de cette épître.

Il s'agit pour nous de « marcher dans l'amour » parce que nous avons reçu d'abord cet amour du Christ qui s'est livré lui-même dans l'offrande de sa vie. Pour Jésus, qui a vécu cet amour au quotidien, cela impliquait une certaine manière d'affronter la vie et la mort en acceptant de prendre sur soi les risques d'une prédication et d'une action qui bousculaient les idées reçues au sujet de Dieu et de sa justice ; il a accepté de se donner lui-même entièrement, de s'offrir lui-même en sacrifice, non pas pour apaiser Dieu d'une colère vindicative, mais pour annoncer que Dieu lui-même, pris aux entrailles, se laissait submerger par l'amour. C'était un sacrifice de liberté et non un sacrifice d'expiation. C'est pourquoi on peut reprendre ici, comme une métaphore, l'agréable odeur sans faire de lien avec le fumet de la viande qui brûle, mais avec une vie accomplie qui prend pleinement ses dimensions et son sens.

Dans cette perspective, aimer signifie accepter de vivre le don de soi et rejeter les attitudes qui sont en contradiction avec une telle démarche. Notre passage rappelle Rm 12,1 : « Je vous exhorte donc, frères et sœurs, à offrir vos corps (votre existence concrète) en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu : voilà votre culte raisonnable. Ne vous conformez pas au monde présent, mais soyez transformés par le renouvellement de votre intelligence pour que vous discerniez quelle est la volonté de Dieu, ce qui est bon, agréable et parfait (*teleion*). »

L'auteur en tire les conséquences : il invite à abandonner des mœurs qui ne conviennent pas à un chrétien parce qu'elles sont en fait un refus de Dieu, et plus précisément de l'idolâtrie. C'est pourquoi l'auteur enchaîne, de façon d'ailleurs assez abrupte, avec une liste des comportements à rejeter parce qu'ils sont contraires au don de soi. Certains d'entre eux ne doivent même pas

être évoqués dans la communauté, tellement ils sont à proscrire pour des saints, des personnes mises à part pour le service de l'évangile : c'est la débauche, l'impureté, la cupidité. Il ne faudrait même pas en parler... on peut, semble-t-il, tout juste les évoquer par écrit ! Ce sont des comportements que les juifs et les stoïciens rejettent également parce qu'ils sont destructeurs de l'humain en l'homme !

Trois attitudes de parole sont aussi à rejeter parce qu'elles contrarient l'appel fait aux croyants de rendre grâce (*eucharistia*) : vilains mots, propos stupides, plaisanteries grossières risquent en effet d'accaparer l'attention des croyants et de leurs interlocuteurs qui perdent ainsi de vue le discours et l'attitude de la reconnaissance.

L'auteur y insiste : tout cela, c'est de l'idolâtrie ! En quel sens ? Il faut remarquer qu'une idole (le mot signifie « ce qui se voit ») « n'a rien de caricatural, de trompeur, ni d'illusoire. » C'est au contraire, justement, ce qui se voit et qui s'impose à la vue comme la seule réalité évidente, qui apparaît alors comme la vérité qui nous fait vivre et qui, de ce fait, rassemble la communauté des humains et séduit les foules. L'idole, c'est ce qui fait consensus, ce qui ne se discute pas, ne se critique pas ! L'idole, c'est ce qui se manifeste comme évident aux yeux de tous, comme la seule réalité, la seule vérité. Cela n'a rien à voir avec la statuette devant laquelle les primitifs se prosternent. L'idole est ce qui, dans le monde, apparaît comme authentique, ce qui appartient au champ des opinions dominantes et des images du monde confirmées par les médias.

Dans une chronique qu'il intitule « les pieuses balivernes économiques », Jean-Claude Guillebaud s'en prend au langage des économistes qu'il compare à un discours clérical non seulement par sa prétention à l'autorité, mais par son contenu religieux. Langage sacrificiel, alliant la faute à laquelle est comparée la dette accumulée par les nations à une nécessaire pénitence, si l'on ne veut pas que la charge retombe sur nous et sur nos enfants. L'austérité imposée au continent européen s'apparente à une punition venue du ciel, imposée par le Marché tout-puissant. Une promesse s'ajoute au discours de pénitence... et rêve d'une reprise de la croissance, avec à l'arrière-plan l'idée que cette croissance peut être infinie, ce qui s'apparente au rêve humain d'immortalité. Et ce discours est répété avec une constance proche du langage rituel !

L'auteur de l'épître, lui, reprend sous le titre d'idolâtrie le comportement des personnes débauchées, impures et cupides – il y en a aussi aujourd'hui – qui privilégient et absolutisent certains domaines humains, tels la sexualité, l'avoir, l'argent, les détournant de leur fonction première qui vise le bien-être de l'être humain dans sa relation avec les autres. Au lieu d'être une manière de se donner soi-même, ces comportements sont au contraire une manière d'accaparer les autres et les choses pour soi-même. On n'est pas loin non plus des discours fondateurs de l'économie moderne qui prétendent que la richesse des nations provient de l'égoïsme des individus.

La perspective de l'épître n'a rien de préceptes de morale qui enfermeraient l'être humain dans une obéissance servile. Au contraire, c'est un appel à l'épanouissement, une invitation à trouver son identité en Christ, dans un amour et une liberté qu'il offre aux croyants qui deviennent ainsi les héritiers du Royaume. Il s'agit de vivre dans cette lumière nouvelle, sans se laisser tromper, duper, par d'autres discours, aussi séduisants soient-ils. Ce ne sont que de « vaines paroles » ! A l'opposé il y a les fruits de la lumière, que nous connaissons déjà : bonté, justice, vérité.

Ephésiens 5,10-20

« Discernez ce qui plaît au Seigneur. Ne vous associez pas aux œuvres stériles des ténèbres ; démasquez-les plutôt. Ce que ces gens font en secret, on a honte même d'en parler ; mais tout ce qui est démasqué, est manifesté par la lumière, car tout ce qui est manifesté est lumière. C'est pourquoi l'on dit : Eveille-toi, toi qui dors, lève-toi d'entre les morts, et sur toi le Christ resplendira. Soyez vraiment attentifs à votre manière de vivre (peripatein) : ne vous montrez pas insensés (asophoi), mais soyez des hommes sensés (sophoi), qui mettent à profit le 'temps présent' (kairos), car les jours sont mauvais. Ne soyez donc pas inintelligents, mais comprenez bien quelle est la volonté du Seigneur. Ne vous enivrez pas de vin, il mène à la perte, mais soyez remplis de l'Esprit. Dites ensemble (entretenez-vous vous-mêmes par) des psaumes, des hymnes et des chants inspirés; chantez et célébrez le Seigneur de tout votre cœur. En tout temps, à tout sujet, rendez grâce à Dieu le Père au nom de notre Seigneur Jésus Christ. »

Le verbe traduit par discerner (*dokimazô*) signifie d'abord mettre à l'épreuve, éprouver, essayer, apprécier, tester (*dokimè* : preuve, épreuve ; *dokimasia*, examen, épreuve)... Il y a là derrière une idée intéressante : il est question d'essayer, de tester, de mettre à l'épreuve dans sa vie quotidienne ce qui plaît au Seigneur. Essayez de centrer votre vie sur ce qui plaît au Seigneur. Il ne s'agit pas de suivre une loi, d'obéir à des prescriptions, mais de découvrir et de tenter de pratiquer un certain style de vie qui corresponde à ce que l'on a compris de Dieu et de son projet pour le monde et pour les humains. Cinq versets plus loin, une idée analogue sera développée : faites particulièrement attention à votre manière de marcher, observez scrupuleusement votre conduite. L'expression incite à se lancer dans une aventure personnelle ou communautaire avec circonspection plutôt qu'à marcher au pas sous le commandement d'un chef.

Ce qui va déterminer cette mise à l'épreuve ou cette démarche, ce sont deux oppositions parallèles : ténèbres et lumière d'un côté ; caché (*kruphè*) et manifesté (*phaneroumenon*) de l'autre.

On avait déjà précédemment l'exhortation à ne pas devenir complices des fils de la désobéissance (v.6). Ici, ces personnages peu recommandables sont mentionnés simplement sous la métaphore des ténèbres qu'il s'agit de démasquer, de désavouer. On ne sait pas trop ce que l'auteur entend par « les choses honteuses faites par eux en secret. » D'autant plus qu'on n'en parle pas, certainement parce qu'elles n'ont aucune place dans la vie chrétienne...

L'auteur passe un peu brutalement à la citation d'un fragment d'hymne introduit par la formule « c'est pourquoi il est dit », qui le lie à ce qui précède, avec comme mot-crochet « briller » ou « resplendir » (*epiphausai*, d'*epiphauskô*, apparaître, briller) qui introduit la mention du Christ qui, en effet, est lumière ! « Réveille-toi, toi qui dors, et lève-toi d'entre les morts, et le Christ sera lumière (brillera) pour toi ! » Peut-être que nous avons là une formule liturgique baptismale, une exhortation que l'officiant adressait au baptisé. Il y a d'abord deux invitations parallèles et presque synonymes : sortir du sommeil et se lever. Il s'agit de sortir d'une existence qui ronronne et qui suit le courant sans se poser de question ; qui finalement est marquée par la torpeur

et la mort ; de se laisser arracher à cette mort en se levant, ou plutôt en se laissant relever par le Messie ! Ensuite vient la promesse : ainsi le Christ brillera pour le croyant et l'illuminera !

En toute logique, la citation introduit ce qui suit et qui concerne à nouveau la marche du croyant, la halakha, c'est-à-dire la façon dont il se conduit. Si sa marche est orientée par la lumière du Christ, alors il peut se considérer comme un sage. C'est une sagesse qui « met à profit le temps présent », qui ne le laisse pas échapper, couler en vain. Le souci de ne pas perdre son temps est de toutes les époques. Contemporain de Paul, Sénèque écrivait à son jeune ami Lucilius qui était intéressé par le stoïcisme : « Suis ton projet, mon cher Lucilius, revendique tes droits sur toi-même. Jusqu'ici on te prenait ton temps ; on te le dérobait ; il t'échappait. Recueille ce capital et ménage-le. Oui, sois-en convaincu, les choses vont comme je te le dis : il est de nos instants qu'on nous arrache ; il en est qu'on nous escamote ; il en est qui nous coulent entre les doigts. La perte, à bien parier, n'est jamais plus blâmable que lorsqu'elle est due à la négligence. Du reste, regardes-y de près : la part la plus considérable de la vie se passe à mal faire, une large part à ne rien faire, toute la vie à faire autre chose que ce qu'il faudrait... Sois donc complètement maître de toutes tes heures » (*1^{ère} Lettre à Lucilius*). Pour Ephésiens, il ne s'agit pas tellement de maîtriser le temps que d'en tirer le meilleur parti, ou de le « racheter », comme disent certaines traductions. Peut-être que le mot choisi ici pour parler du temps permet d'en dire un peu plus. On peut dire qu'il y a le temps que l'on passe, le temps qui passe, le temps du calendrier, répétitif, lié à *Chronos*, la divinité qui mange ses enfants, image de ce temps qui s'écoule inexorablement ; mais l'auteur choisit un autre mot, celui du temps-événement, que les grecs appellent *kairos*. Dans ce temps qui s'écoule, il y a des moments forts, marquants, dont on se souviendra parce qu'ils sont marqués par une rencontre, un sourire, la joie et la fête, le rétablissement de relations justes, la réconciliation, un temps que nous pouvons goûter, déguster même, dans lequel nous voudrions nous arrêter ; un temps qui malheureusement passe tout aussi rapidement que l'autre, mais qui marque davantage et laisse souvent des souvenirs inoubliables.

Les évangiles nous disent qu'un temps d'une telle qualité a été accompli avec la venue de Jésus-Christ et sa proclamation en paroles et en actes du Règne de Dieu. Il s'agit donc de vivre en lien avec le Christ, éclairés par sa parole, car « les jours sont mauvais ». La formule vient de l'apocalyptique et caractérise le temps des épreuves, des crises et des violences, si communes dans notre monde : les circonstances sont difficiles ! Confronté à cela, les attitudes à éviter sont exprimées par trois termes avec un alpha privatif : *asophos* (sans sagesse), *aphrôn* (sans intelligence, d'où insensé), *asôtia* (sans repère, d'où en perte). Il ne s'agit pas de fuir ce monde et ses réalités parfois insupportables, mais d'y œuvrer, même si c'est à contre-courant, en s'efforçant de discerner et de tenter ce que Dieu veut pour que sa création soit respectée...

« Rachetez le temps ! » Aussi mauvais que soient les temps, aussi dure ou désespérée que soit une situation, le croyant trouve le moyen de mettre ses convictions à l'épreuve, d'en faire quelque chose, d'y affirmer une espérance : Dieu peut relever de toute situation désespérée. Rien n'est figé, surtout pas le temps, même par les « temps qui courent ». On peut racheter ce temps qui semble n'avoir plus grande valeur. Crise économique ? Crise morale ? Crise de la transmission ? C'est justement l'occasion de donner des signes d'espérance, de parler de temps ouvert, au-delà de la fixité des calendriers. C'est une urgence ! Il ne s'agit pourtant pas de s'inquiéter, de se stresser, mais il ne faut pas traîner pour agir, pour faire du temps impersonnel un temps habité.

Une autre mise en garde semble alors nécessaire ici : ne pas s'enivrer de vin (Ps 23,30-35). L'auteur pense-t-il à une pratique courante des Ephésiens et aux banquets de leurs associations? Vise-t-il les cultes à mystère, notamment celui de Dionysos ou de Bacchus ? Difficile à trancher. L'important est le parallèle entre deux formes d'ivresse qui rappellent le récit de Pentecôte dans les Actes. A la première qui assomme et fait perdre conscience (« toi qui dors ! »), une seconde forme d'ivresse joyeuse vient de l'Esprit et se nourrit de la méditation des psaumes, du chant des cantiques. La vie des croyants se déploie ainsi dans l'action de grâce et la reconnaissance. Le passage qui commençait par une exhortation à tenter la vie qui plaît à Dieu se termine par une exhortation à rendre grâce (*eucharistein*).

Ephésiens 5,21-33

« Vous qui craignez le Christ, soumettez-vous les uns aux autres; femmes, soyez soumises à vos maris comme au Seigneur. Car le mari est le chef de la femme, tout comme le Christ est le chef de l'Eglise, lui le Sauveur de son corps. Mais, comme l'Eglise est soumise au Christ, que les femmes soient soumises en tout à leurs maris. Maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Eglise et s'est livré lui-même pour elle ; il a voulu ainsi la rendre sainte en la purifiant avec l'eau qui lave, et cela par la Parole ; il a voulu se la présenter à lui-même splendide, sans tache ni ride, ni aucun défaut ; il a voulu son Eglise sainte et irréprochable. C'est ainsi que le mari doit aimer sa femme, comme son propre corps. Celui qui aime sa femme, s'aime lui-même. Jamais personne n'a pris sa propre chair en aversion ; au contraire, on la nourrit, on l'entoure d'attention comme le Christ fait pour son Eglise ; ne sommes-nous pas les membres de son corps ? C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, il s'attachera à sa femme, et tous deux ne seront qu'une seule chair. Ce mystère est grand: moi, je déclare qu'il concerne le Christ et l'Eglise. En tout cas, chacun de vous, pour sa part, doit aimer sa femme comme lui-même, et la femme, respecter son mari. »

Le premier verset est une introduction aux « codes domestiques » qui concernent l'attitude des chrétiens lorsqu'ils sont maris et femmes, parents et enfants, maîtres et esclaves. Ce sont des codes familiers aux gens de l'antiquité, enseignés par certains philosophes. Comment les reprendre pour les chrétiens tout en restant fidèle à Paul qui affirmait en Ga 3,26ss : « Toutes et tous, en effet, vous êtes enfants de Dieu par la foi en Christ Jésus ; car vous tous qui avez été baptisés en Christ, vous avez revêtu Christ. *Sous-entendu* : [Dans la communauté des baptisés], il n'y a pas juif et grec, il n'y a pas esclave et homme libre, il n'y a pas mâle et femelle. Tous en effet vous êtes un en Christ. » Mais comment vivre cette égalité fondamentale dans les structures de la société antique ? Elle devrait en principe se traduire par une soumission mutuelle, une disparition des comportements hiérarchiques pour les remplacer, par respect du Christ – c'est comme cela qu'il faut comprendre le verbe craindre –, à une attitude faite d'humilité et d'estime réciproque entre tous, quel que soit le statut social. Avec le baptême, ce statut passe à l'arrière plan, tellement il est secondaire par rapport à l'appartenance au Christ.

Notre passage s'intéresse à la manière dont les chrétiens mariés vont vivre leur relation de couple en référence à leur foi chrétienne. Il ne s'agit en tout cas pas, comme on l'a souvent compris, d'une déclaration péremptoire sur l'infériorité de la femme par rapport aux hommes dans la société. Sur ce point, les remarques de Paul restent pertinentes. En termes modernes, les chrétiens auront à cœur de promouvoir dans la société le statut de la femme égale de l'homme. Dans les communautés chrétiennes du premier christianisme, il y a de fait des femmes qui exercent des tâches d'autorité, d'autres qui apportent un soutien financier, d'autres qui prêchent ou célèbrent la cène, se prévalant de la liberté offerte à toutes et tous par le Ressuscité qui d'ailleurs s'est révélé prioritairement à des femmes. Ainsi, pour les femmes comme pour les hommes, il s'agit de vivre dans la communauté non pas une obéissance à une autorité à cause de sa position

dans une hiérarchie, mais une soumission mutuelle comme choix de la liberté. Soumission n'est pas synonyme d'obéissance !

Toute personne est influencée profondément par le contexte social dans lequel elle vit. Dans la société éphésienne de l'époque, à part dans les milieux les plus aisés, la femme est considérée comme une mineure. Elle reste sa vie durant sous la tutelle d'un homme : son père, puis son mari. Traditionnellement, le chef de famille a droit de vie et de mort sur tous ceux qui habitent sous son toit. Il peut punir de mort son épouse pour adultère ou simple goût de la boisson. Un mari peut répudier sa femme pour cause de stérilité ou tentative d'avortement. A l'époque d'Ephésiens, une nouvelle forme de mariage apparaît, les noces (*nuptiae* : le mot vient de *nubere*, qui signifie mettre un voile) : précédé par des fiançailles et sanctionné par des cadeaux du mari, le mariage est, au début en tout cas, scellé par l'engagement du seul mari. Les femmes ont pourtant obtenu le droit de demander le divorce. La mère de famille, la matrone, doit se comporter en épouse soumise, rester à la maison pour garder le foyer et exercer des activités de filage et de tissage. Elle a pouvoir sur les servantes et sur les jeunes enfants qu'elle éduque dans les premières années. Dans ses satires, Juvénal, à la fin du 1^{er} siècle, s'inquiète de certaines femmes qui envahissent les terrains jusque là réservés aux hommes : littérature, sports, combats. Elles participent, surtout dans les milieux riches, au relâchement général des mœurs. Il y a donc une différence importante entre riches et pauvres au niveau du comportement.

A quoi se reconnaît donc un couple chrétien ? C'est à cette question que répond notre épître. Et pour le faire, elle prend comme référence le rapport d'amour et de soumission qui lie le Christ à son Eglise et l'adapte au cadre extérieur des conventions sociales. Peut-être faut-il commencer par la fin du texte et tenter d'abord d'approcher le mystère qui unit le Christ et l'Eglise, qui évoque aussi la symbolique des noces chère aux prophètes de l'AT. Cette unité se reflète dans le couple humain, selon le second récit de la création où la femme est créée pour sortir l'homme de sa solitude. Etre une seule chair, dans cette perspective, c'est donner et recevoir le corps, la personne de l'autre, sa présence au monde, dans une affection réciproque.

A partir de là, on peut retourner au début du passage pour constater qu'après le verset déjà mentionné sur la soumission mutuelle, la phrase où il est question de l'épouse s'enchaîne directement et sans autre verbe que le « soumettez-vous les uns aux autres » précédent. Pour l'épouse, le motif de cette soumission est original : comme au Seigneur ! Ce n'est pas le mari qui est seigneur de sa femme ! Ici, l'auteur fait une comparaison entre deux relations semblables : les époux s'inspirent de la première pour chercher une manière de vivre originale et innovante. Si Christ est Seigneur de l'Eglise, c'est qu'il s'est donné pour elle, renonçant à lui-même et à sa supériorité, selon Philippiens 2. Le mari est ainsi invité à quitter sa position de maître absolu pour aimer sa femme : pour l'auteur, c'est une obligation (v. 28). Les maris doivent aimer leur femme comme eux-mêmes ! Si l'on prend pour référence, dans le cadre du mariage, le commandement d'amour, il est bien évident que la femme est concernée au même titre que son mari. Seulement, puisqu'on est dans une société patriarcale, c'est au mari qu'il convient d'abord de le dire. Avec un verbe que les chrétiens ont privilégié : aimer, *agapaô*, qui désigne un amour de donation absolue, qui dépasse, tout en les englobant, les autres formes de l'amour (désir, tendresse, amitié). Ainsi, on peut comprendre que la soumission de l'épouse est analogue à celle de l'Eglise par rapport au Christ : elle est de l'ordre d'un amour que l'on donne parce qu'on l'a d'abord reçu. C'est une manière de répondre à l'amour dont on a perçu et ressenti la profondeur chez l'autre. Il n'est pas question ici de supériorité : si le Christ est tête, c'est parce qu'il donne la vie à l'Eglise dans l'amour. L'exhortation d'Ephésiens est donc une innovation remarquable :

elle fait sortir le mariage de son cadre juridique et formel, le libère des convenances sociales et l'introduit dans le monde de l'offrande de soi et de l'amour de l'autre ! Dommage qu'on en ait fait un arrière-fond de codes civils !

Ephésiens 6,1-4

« Enfants, obéissez à vos parents, dans le Seigneur, voilà qui est juste. Honore ton père et ta mère, c'est le premier commandement accompagné d'une promesse : afin tu aies bonheur et longue vie sur la terre. Vous, parents, ne révoltez pas vos enfants, mais élevez-les en leur donnant une éducation et des avertissements inspirés par le Seigneur. »

Pour commencer je voudrais rappeler le v. 21 du chapitre précédent, qui est l'introduction et en quelque sorte aussi le résumé de tout ce qui suivra : « **Vous qui craignez le Christ, soumettez-vous les uns aux autres...** »

Le bref passage concernant la relation entre parents et enfants fait en effet partie des « codes domestiques » qui concernent l'attitude des chrétiens lorsqu'ils sont maris et femmes, parents et enfants, maîtres et esclaves. Ce sont des codes familiers aux gens de l'antiquité, enseignés par certains philosophes, comme le rappelait Jean-Pierre Zurn jeudi passé. Les auteurs de l'épître aux Ephésiens ont cependant profondément retravaillé ces codes à la lumière de leur foi en Christ. Il n'est donc plus question d'une relation hiérarchique entre mari et femme, comme nous avons vu, mais d'un respect et d'une obéissance mutuels dans lesquels l'un comme l'autre se met d'abord sous l'autorité du Christ.

Il faut aussi rappeler que l'épître aux Ephésiens a été rédigée une génération après Paul qui, à certains égards, avait formulé le postulat d'égalité d'une manière plus radicale encore : « Devant Dieu il n'y a plus ni homme, ni femme, ni esclave ni homme libre... » Dans la génération suivante, l'Eglise s'était implantée dans les cités de l'empire, le nombre de chrétiens était beaucoup plus important que du temps de Paul, et pour cette raison une mise en question ouverte des lois régnant dans la société était plus difficile, car elle aurait été ressentie comme une rébellion contre l'ordre établi.

Aussi, comme l'explique François Vouga de manière convaincante, les auteurs de l'épître restent fidèles au principe stratégique selon lequel « l'Evangile n'appelle pas d'abord à un changement de système, mais à une transformation des personnes qui, elle, entraînera nécessairement une modification en profondeur du tissu social. »

Ainsi, en disant en apparence la même chose que le code social en vigueur, mais en y introduisant des changements imperceptibles pour les non avertis, les rapports entre homme et femme, parents et enfants, maître et esclave, sont reformulés et ouvrent à une nouvelle façon du vivre ensemble.

Dans ce contexte, le passage sur la relation entre les parents et leurs enfants pose probablement moins de questions que celui, souvent mal interprété, sur la relation du couple ; et beaucoup moins qu'il n'en sera le cas lorsqu'on traitera de la relation entre maître et esclaves !

Comme le passage précédent, celui-ci commence avec une injonction : *Enfants, obéissez à vos parents...(dans le Seigneur)*, ajoutent certains manuscrits. Peut-être pour créer un parallèle avec ce qui est dit sur mari et femmes. Et aussi pour souligner que, en fin de compte, le véritable pédagogue est Dieu.

Il est à constater, chose surprenante pour les usages du temps, qu'il ne s'agit pas uniquement d'obéir au père, mais au parents. Calvin traduit : *Enfants, obéissez à père et mère au Seigneur...*

« *Cela est juste* », dit l'épître, et personne, chrétien ou non, contestera l'injonction d'obéir aux parents, elle est dans l'ordre des choses.

Mais déjà dans la sagesse d'Israël se trouve aussi l'idée qu'en premier lieu, il faut obéir à Dieu et suivre ses préceptes. Car Dieu est un père pour l'humain et les parents doivent toujours agir selon son exemple.

*Ne rejette pas, mon fils, l'éducation du Seigneur.
Et ne te lasse pas de ses avis.
Car le Seigneur réprimande celui qu'il aime
Tout comme un père le fils qu'il chérit. (Prv. 3, 11/12)*

Puis l'épître cite le 5ième commandement, qui est le premier dans la deuxième des tables de la Loi, de ces commandements qui concernent les relations entre les humains.

« *Honore ton père et ta mère afin tu aies bonheur et longue vie sur la terre.* »

C'est le premier et le seul ! commandement auquel est lié une promesse. (Promesse qui, soit dit en passant, est omis dans la reprise liturgique des 10 commandements.)

Honorer père et mère est, dans cette vision, non pas une contrainte, un commandement difficile à accomplir, mais au contraire : il s'agit d'une voie ouvrant au bonheur et à une longue vie.

De ce point de vue on pourrait dire que là, où ce commandement n'est plus respecté, quand les relations entre les générations sont perturbées, voire perverties, la vie est fondamentalement dérangée, la vie sociale est ébranlée ; les valeurs sont renversées et on ne sait plus à quoi s'en tenir.

Il y a sans doute à différents endroits aujourd'hui aussi de ces perturbations graves qui affectent notre vie en famille, en société.

« *Honore ton père et ta mère..* »

Calvin dit : *Le mot d'honneur s'étend plus loin que ne le fait l'obéissance.* Ce serait donc le petit plus qui change les relations de loi en respect assumé...

Et puis, chose nouvelle : » Vous, parents, ne révoltez pas vos enfants, mais élevez-les en leur donnant une éducation et des avertissements inspirés par le Seigneur. »

Je cite encore Calvin qui traduit : » Pères, ne provoquez pas vos enfants à dépit, mais nourrissez-les... « car « Irriter les enfants par une cruauté excessive engendre en leur cœurs une haine, dont il advient qu'ils rejettent finalement entièrement le joug, et se débauchent » et il ajoute : « S Paul commande qu'on les traite doucement, car il n'y a point de doute que le mot grec que nous traduisons *nourrir* ne comporte une douceur et une nourriture aimables. »

Quel psychologue moderne contredirait Calvin sur ce point ?

Ephésiens 6,5-9

« Esclaves, obéissez à vos maîtres d'ici-bas avec crainte et tremblement, d'un cœur simple, comme au Christ, non parce que l'on vous surveille, comme si vous cherchiez à plaire aux hommes, mais comme des esclaves du Christ qui s'empressent de faire la volonté de Dieu. Servez de bon gré, comme si vous serviez le Seigneur, et non des hommes. Vous le savez : ce qu'il aura fait de bien, chacun le retrouvera auprès du Seigneur, qu'il soit esclave ou qu'il soit libre. Et vous, maîtres, faites de même à leur égard. Laissez de côté la menace : vous savez que, pour eux comme pour vous, le Maître est dans les cieux et qu'il ne fait aucune différence entre les hommes. »

Troisième concrétisation du thème de la soumission mutuelle : esclaves et maîtres. C'est un thème qui a été souvent développé par les chrétiens, parce que, pense-t-on, il y avait de nombreux esclaves parmi les premiers convertis. On se souvient de la lettre de Paul à Philémon. Philémon a reçu l'Évangile de la prédication de Paul et s'est converti. Il accueillait dans sa maison la communauté de Colosse et Paul adresse sa lettre aussi bien à Philémon qu'aux chrétiens qui se rassemblent chez lui. Son esclave Onésime l'a quitté pour se rendre auprès de Paul où il s'est aussi converti à l'Évangile et a été baptisé. Peut-être avait-il fui son maître après une altercation. Quoi qu'il en soit, Paul le renvoie chez son maître et demande à Philémon de l'accueillir comme un frère bien-aimé, transformant la relation maître-esclave en relation fraternelle. Il ne s'agit pas d'une vue de l'esprit : cela doit avoir une portée « aussi bien dans la chair que dans le Seigneur » ! Philémon est appelé en outre à libérer son esclave ! Il fera peut-être même davantage, en renvoyant Onésime auprès de l'apôtre. Les deux protagonistes portent des noms significatifs : Onésime signifie « utile » et Philémon « aimable ». Tout un programme !

La communauté chrétienne vit donc sous l'autorité du Crucifié et doit en tirer les conséquences : si les différences y sont reconnues – il y a toujours maris et femmes, parents et enfants, maîtres et esclaves – chacun est respecté comme une personne, indépendamment de son statut et de ses qualités. Pourtant la libération offerte en Christ n'est pas compatible avec le statut d'esclave : elle implique la libération d'Onésime, parce qu'il a été baptisé. Paul a deux attitudes : lorsqu'un esclave est baptisé, mais qu'il vit chez un maître païen, Paul l'invite à se comporter en chrétien sans demander d'être libéré de sa condition servile. Il n'en est pas de même lorsque les deux sont chrétiens.

La nouveauté de l'épître aux Ephésiens, c'est que l'auteur ne s'adresse pas d'abord aux maîtres, mais aux esclaves. D'habitude les auteurs ne s'intéressent qu'aux maîtres, les esclaves n'étant que des « outils parlants », donc quantité négligeable. Là, esclaves et maîtres sont mis en quelque sorte sur pied d'égalité. En Christ, en effet, nous avons tous été choisis pour être des fils et des filles (Ep 1,5). Cette conviction permet de vivre dans la société comme des frères et des sœurs, sans sacraliser les hiérarchies, mais sans non plus forcément les supprimer. Sur ce point, Ep semble aller moins loin que Paul. A la relation fraternelle, il substitue une relation marquée par la crainte et le tremblement : faut-il traduire « un profond respect » ? Il ne s'agit plus d'obéir au doigt et à l'œil (*ophthalmoudoulia*), pour plaire à un homme. Car à travers le maître, c'est le Christ qu'il représente qui est le destinataire du respect. Si l'on peut dire que le nouveau rapport

maître esclave est un rapport consenti, parce qu'il est vécu en référence au Christ, il n'en reste pas moins que, en tout cas du côté de l'esclave, l'ordre social subsiste.

Dans une de ses lettres à Lucilius (47), Sénèque écrit ; « J'apprends avec plaisir de ceux qui viennent d'auprès de toi que tu vis en famille avec tes serviteurs : cela fait honneur à ta sagesse, à tes lumières. « Ils sont esclaves » ? Non ils sont hommes. « Esclaves » ? Non : mais compagnons de tente avec toi. « Esclaves » ? Non : ce sont des amis d'humble condition, tes co-esclaves, dois-tu dire, si tu songes que le sort peut autant sur toi que sur eux. Aussi ne puis-je que rire de ceux qui tiennent à déshonneur de souper avec leur esclave, et cela parce que l'orgueilleuse étiquette veut qu'un maître à son repas soit entouré d'une foule de valets tous debout. [...] Songe donc que cet être que tu appelles ton esclave est né d'une même semence que toi, qu'il jouit du même ciel, qu'il respire le même air, qu'il vit et meurt comme toi. Tu peux le voir libre, il peut te voir esclave. [...] Ne voyez-vous donc pas avec quel soin nos pères faisaient disparaître ce qu'a d'odieux le nom de maître et d'humiliant celui d'esclave ? Ils appelaient l'un *père de famille* et l'autre *familiaris*, terme encore usité dans les mimes. Ils instituaient la fête des serviteurs, non comme le seul jour où ceux-ci mangeraient avec leurs maîtres, mais comme le jour spécial où ils avaient dans la maison les charges d'honneur et y rendaient la justice : chaque ménage était considéré comme un abrégé de la république [...] Pourquoi, ô Lucilius, ne chercher un ami qu'au forum et au sénat ? Regarde bien, tu le trouveras dans ta propre maison. Souvent de bons matériaux se perdent faute d'ouvrier ; essaye, fais une épreuve. Comme il y aurait folie à marchander un cheval en examinant non la bête, mais la housse et le frein ; bien plus fou est-on de priser l'homme sur son costume, ou sur sa condition qui n'est qu'une sorte de costume et d'enveloppe. « Mais un esclave ! » Son âme peut-être est d'un homme libre [...] On me dira que j'appelle les esclaves à l'indépendance, que je dégrade les maîtres de leur prérogative, parce qu'à la crainte je préfère le respect ; oui je le préfère, et j'entends par là un respect de clients, de protégés. Mes contradicteurs oublient donc que c'est bien assez pour des maîtres qu'un tribut dont Dieu se contente : le respect et l'amour. Or amour et crainte ne peuvent s'allier. Aussi fais-tu très bien, selon moi, de ne vouloir pas que tes gens tremblent devant toi et de n'employer que les corrections verbales. Les coups ne corrigent que la brute.

L'auteur d'Ep va-t-il plus loin que Sénèque ? « Et vous, maîtres, faites de même à leur égard ! » Il demande au maître la même attitude que celle qu'il demandait à l'esclave : agir pour le Seigneur, le servir dans la personne de leur esclave. Tous deux sont sous la seigneurie du Christ et cela doit se manifester dans leur manière de vivre. Le maître doit abandonner tout comportement violent, serait-ce simplement la menace. La fin du passage en donne la raison fondamentale : auprès du Seigneur, il n'y pas de partialité, de favoritisme (*prosôpolempsia*) : on n'accorde pas d'avantage à partir du visage de quelqu'un, on ne fait pas acception de personne, on ne juge pas selon les apparences. Celui qui dans la société antique était considéré comme un sans-visage (*aprosôpon*), comme une chose, devient quelqu'un ! Le maître est donc appelé à considérer son esclave comme une personne. La différence avec Sénèque tient surtout aux motivations du philosophe stoïcien ou du chrétien.

Ephésiens 6,10-17

« Pour finir, armez-vous de force dans le Seigneur, de sa force toute-puissante. Revêtez l'armure de Dieu pour être en état de tenir face aux manœuvres du diable. Ce n'est pas à l'homme que nous sommes affrontés, mais aux Autorités, aux Pouvoirs, aux Dominateurs de ce monde de ténèbres, aux esprits du mal qui sont dans les cieux. Saisissez donc l'armure de Dieu, afin qu'au jour mauvais, vous puissiez résister et demeurer debout, ayant tout mis en œuvre. Debout donc! à la taille, la vérité pour ceinturon, avec la justice pour cuirasse et, comme chaussures aux pieds, l'élan pour annoncer l'Evangile de la paix. Prenez surtout le bouclier de la foi, il vous permettra d'éteindre tous les projectiles enflammés du Malin. Recevez enfin le casque du salut et le glaive de l'Esprit, c'est-à-dire la Parole de Dieu. »

A la fin de sa lettre, l'auteur de l'épître décrit l'existence des chrétiens dans le monde, aux prises avec les pouvoirs et avec la violence. La puissance à laquelle ils peuvent se référer pour tenir ferme est celle du Christ ressuscité. On ne peut pas lire ces quelques versets sans les éclairer par une comparaison avec Ep 1,19-21: Dieu a mis en œuvre son énergie, sa force toute puissante dans le Christ, lorsqu'il l'a ressuscité des morts et fait asseoir à sa droite dans les cieux, bien au-dessus de toute Autorité, Pouvoir, Puissance, Souveraineté et de tout autre nom qui puisse être nommé, non seulement dans ce monde, mais encore dans le monde à venir. La vision est grandiose, triomphale. Celui qui domine ainsi sur l'univers entier est en même temps la tête de l'Eglise qui est son corps. Les chrétiens peuvent donc envisager leur vie quotidienne au sein d'un monde dominé par des puissances mortifères et ténébreuses dans la dynamique de la résurrection. A l'œuvre depuis le tournant de l'histoire que fut la croix de Jésus Christ (2,13-17), cette dynamique se manifeste par l'apparition, au sein même du monde ancien, d'un homme nouveau, pacifié, pacifique.

Notre texte, à la fin de l'épître, peut être lu comme un envoi en mission. Dans le contexte de l'époque, l'enjeu n'est pas tant d'aller vers de nouveaux lieux, à l'autre bout du monde, mais plutôt de tenir les positions acquises dans les communautés existantes, et surtout de tenir bon, pour ne pas perdre la paix reçue. L'envoi prend ainsi dans notre épître l'allure d'une résistance qui s'apparente au combat d'un soldat. Il s'agit d'y mettre la même énergie et la même détermination. L'idée du combat n'est pas nouvelle. La Bible hébraïque est pleine d'allusion au combat que Dieu mène dans le monde pour y faire régner la justice et la paix. Nous avons tous en tête certains appels des psalmistes à des actions punitives de Dieu contre leurs ennemis ou des récits de conquête où Dieu semble soutenir la violence destructrice de son peuple.

Pour le prophète Esaïe, Dieu peut emprunter les traits d'un chef de guerre lorsqu'il intervient en faveur de la justice : « le Seigneur a revêtu la justice comme cuirasse, mis sur sa tête un casque de salut, mis comme tunique le vêtement de la vengeance et s'est drapé d'une passion jalouse comme d'un manteau » (Es 59,17). Ce thème de la panoplie divine s'est encore développé au tournant de l'ère chrétienne, surtout dans les écrits apocalyptiques. Et le thème du combat final est bien connu dans la littérature à l'époque de notre épître. Dans le livre de la Sagesse, par exemple (voir Sg 5,17-23), Dieu revêt les traits et la panoplie d'un guerrier pour venger les justes et faire régner sa justice, après avoir éliminé tous ses ennemis. A Qumrân on a découvert un Rouleau dit de la guerre des fils de Lumière contre les fils de Ténèbres. Il s'agit d'un règlement militaire pour préparer la guerre que les esséniens doivent mener à la fin des temps contre les païens et les mauvais juifs, les ennemis de Dieu. Cela correspond aux vues dualistes des essé-

niens, pour lesquels le monde est divisé en deux camps, celui du Bien ou de la Lumière, celui du Mal ou des Ténèbres. La communauté essénienne est l'armée de Dieu destinée aux « combats de Dieu ».

Sur cette vision du monde, l'auteur d'Ephésiens partage le pessimisme ambiant, mais il n'est pas dualiste. Il s'agit bien de combattre avec énergie le monde des ténèbres, mais les moyens mis en œuvre doivent être tout à fait différents. Prenons comme point de comparaison l'équipement d'un soldat romain. Il est constitué d'une lance (*hasta*) ou d'un javelot (*pilum*) d'une longueur de 2 m et pesant 1,2 kg., d'une cuirasse qui sert à protéger les épaules et le torse, d'un glaive (*gladius*), une épée de 50 cm. de long à deux tranchants, d'un bouclier (*scutum*) qui le protège entièrement, d'une cotte de maille (ou cuirasse renforcée par des plaques de fer), d'un casque de métal (*cassis*), surmonté d'un panache afin de faire paraître plus grand le soldat qui le porte, de souliers de cuir (*caligae*). En plus de son armement, le légionnaire doit aussi porter son « barda » : sac contenant une gamelle, des effets personnels, 17 jours de vivres et des outils pour les travaux de terrassement. Le tout pèse près de 40 kg !

L'équipement de Dieu est beaucoup plus léger, favorise les mouvements rapides et frappe par son caractère non offensif. C'est le sens de l'expression « les reins ceints » qui rappelle d'ailleurs le repas pascal pris en hâte à la veille de la fuite d'Egypte : la ceinture sert à relever les vêtements qui entraveraient la marche plutôt qu'à suspendre des armes. La seule arme que porte le chrétien est l'épée de l'Esprit saint : c'est la Parole de Dieu habitée par l'Esprit. Car il ne s'agit pas d'attaquer, mais de tenir ferme sous le siège des puissances ennemies, qui agissent avec d'autant plus de violence qu'elles savent que leurs jours sont comptés. On n'est pas sur le terrain de la conquête. L'enjeu est de tenir bon, en s'appuyant uniquement et totalement sur la puissance de Dieu, donc de façon absolument non violente, face aux pouvoirs qui dominent les humains et les maintiennent sous la coupe de la haine et de la division. Ce combat sera rude et dangereux, voire complètement démesuré, car son terrain ne se limite pas aux affaires humaines. Des puissances surhumaines y sont impliquées, qui luttent constamment contre « l'humanisation des humains ».

Mais en fin de compte, la seule arme utilisable par l'Eglise chrétienne, tête de pont de la nouvelle création dans un territoire qui est encore sous le contrôle provisoire de l'ennemi, c'est l'Evangile de la paix : cela même qui est menacé de manière si virulente par les puissances et les principautés des ténèbres est au fond le seul moyen de défense dont disposent les chrétiens, puisque c'est le signe de la nouveauté radicale inaugurée et apportée par le Christ ! Les chrétiens vont alors puiser leur force dans une prière fidèle, régulière, vigilante. Cette prière apparaît ici comme une nécessité vitale, car l'essentiel du combat est intérieur. La prière sera alors pour eux l'occasion d'un ré-ancrage dans une relation vivante avec Dieu, mais aussi celle d'exprimer leurs besoins dans des requêtes pour eux et pour tous les saints.

Ephésiens 6,18-20

« Que l'Esprit suscite votre prière sous toutes ses formes, vos requêtes, en toutes circonstances; employez vos veilles à une infatigable intercession pour tous les saints, pour moi aussi : que la parole soit placée dans ma bouche pour annoncer hardiment le mystère de l'Évangile dont je suis l'ambassadeur enchaîné. Priez donc afin que je trouve dans cet Évangile la hardiesse nécessaire pour en parler comme je le dois. »

En exposant la panoplie du résistant chrétien, l'auteur vient de mentionner « l'épée de l'Esprit, qui est la Parole de Dieu ». C'est la seule arme offensive dont il est question, et elle ne blesse pas physiquement. Il enchaîne maintenant avec des considérations sur la prière dans sa dimension d'intercession : il faut prier pour que la parole de l'autre soit libre. Les expressions sont redondantes : l'auteur est insistant. D'abord à propos de la prière : prier par toute sortes de prières et de demandes, prier en tout temps, en toute assiduité et demande ; ensuite à propos de la parole : que me soit donnée une parole lors de l'ouverture de ma bouche, parler et faire connaître...

« Faire connaître l'Évangile pour lequel je suis ambassadeur dans les chaînes, afin que j'en parle librement... » La situation évoquée ici rapporte des traditions parallèles à celles dont Luc fait état à la fin du livre des Actes : « Lors de notre arrivée à Rome, on permit à Paul de rester dans son domicile privé avec un soldat pour le garder... Il resta deux ans entiers dans sa propre location et accueillit tous ceux qui venaient à lui, proclamant le Règne de Dieu et enseignant ce qui concernait le Seigneur Jésus Christ avec une entière assurance et sans entraves » (Ac 28,16.30-31).

Le paradoxe corps emprisonné – parole libre est évident dans les deux textes. L'entière assurance leur est commune. Notre auteur emploie ici des termes de la philosophie grecque : le substantif *parrèsia* et un verbe qui en découle (*parrèsiasomai*). Ces mots ont précédé le christianisme dans la société grecque : ils désignent ce que l'on peut appeler « la pratique du dire-vrai sur soi-même » : pour que je puisse dire vrai sur moi-même, la présence et l'écoute bienveillante de l'autre sont indispensables. Dans la culture antique, cet autre était souvent un philosophe, mais cela pouvait aussi être n'importe quel quidam. Il s'agissait de pratiquer ce que nous appelons aujourd'hui, avec un mot un peu désuet, de la cure d'âme. Cela nécessitait une qualification liée à cette pratique personnelle qu'on appelait *parrèsia*, franc-parler. A l'époque du NT, il existe un certain nombre de traités philosophiques sur la *parrèsia*. Cette qualification, acquise par la pratique, permet à l'autre avec qui on dialogue de dire à son tour la vérité sur lui-même et de se constituer comme sujet de sa propre liberté.

Tout d'abord, cette notion de *parrèsia* avait une portée politique : elle consistait à tout dire, sans rien dissimuler, devant l'assemblée du peuple ou devant ses dirigeants. Dans la vie politique, disaient les Grecs, « il est nécessaire de parler avec *parrèsia*, sans reculer devant rien, sans rien cacher » (Démosthène). Certains responsables politiques d'aujourd'hui feraient bien de s'en souvenir ! Mais il y a un risque à tout dire : cela peut tourner au bavardage, on peut dire n'importe quoi ! Or, dire la vérité, c'est mettre en lien ce que l'on dit avec ce que l'on pense ; et c'est aussi se confronter au risque de blesser l'autre, de le mettre en colère et de provoquer de sa part une réaction violente. Il y faut donc du courage. Le dire-vrai du « parrésiste » prend les

risques de l'hostilité, de la guerre, de la haine et de la mort. Cela peut conduire parfois, en effet, à risquer sa propre vie. Mais en principe, il y a entre les interlocuteurs une espèce de pacte qui fait que si l'un montre son courage en disant la vérité envers et contre tout, celui auquel cette vérité est adressée montrera sa grandeur d'âme en acceptant qu'on lui dise la vérité. La *parrèsia* est donc pour les Grecs l'opposé de la rhétorique qui, elle, est l'art de parler sans forcément s'impliquer soi-même comme témoin de la vérité. En caricaturant, un bon rhéteur est celui qui est capable de dire tout autre chose que ce qu'il pense et de le défendre jusqu'au bout. La *parrèsia* s'oppose donc à la rhétorique ; elle s'oppose aussi à la prophétie : le prophète parle au nom d'un autre. Elle s'oppose en outre à la sagesse qui s'appuie sur une tradition et, enfin, s'oppose à la technique qui présuppose un savoir-faire et une possibilité de le transmettre par un enseignement et un apprentissage.

Le mot *parrèsia* est donc apparu au 5^{ème} s. Il désigne, comme je l'ai dit, le droit pour le citoyen de s'exprimer publiquement, de parler dans les assemblées, de donner son avis. Pour cela, il faut être citoyen de naissance. L'exilé n'a pas ce droit. Laisser les citoyens s'exprimer est déjà dangereux pour les élites : sous couvert de démocratie, ils peuvent dire n'importe quoi ! C'est donc un danger pour la cité. Mais c'est aussi un danger pour le citoyen qui s'exprime qui peut susciter des réactions négatives. Isocrate (Athènes 436-338 av JC) déclarait savoir qu'il était dangereux de s'opposer aux vues de la majorité au pouvoir, car, bien que nous soyons dans une démocratie, il n'y a pas de *parrèsia*.

Le judaïsme, à travers Philon d'Alexandrie, a repris l'idée de la hardiesse et du courage de dire la vérité. Il s'opposait principalement aux pratiquants des religions à mystères en leur disant que s'il y a vérité, il faut qu'elle soit dite et qu'ainsi elle soit utile pour tout le monde. Dans le Nouveau Testament, la *parrèsia* est l'attitude courageuse de celui qui prêche l'Évangile. Car il faut du courage pour prendre la parole en public et proclamer ce que l'on croit, de disputer avec les juifs, avec les Grecs, avec les païens, parfois au risque de sa vie. C'est exactement ce que demande, au nom de Paul, l'auteur de l'épître. Cela s'exprime dans la prière comme un acte de confiance en Dieu. Car la *parrèsia*, pour les chrétiens, n'est pas tant une vertu humaine qu'un don de Dieu, par l'entremise de l'Esprit saint. Il se puise aussi dans l'Évangile. A noter que ce n'est pas seulement pour lui que le Paul de l'épître demande de prier, mais pour tous les saints : la *parrèsia* est destinée à tout chrétien !

fin